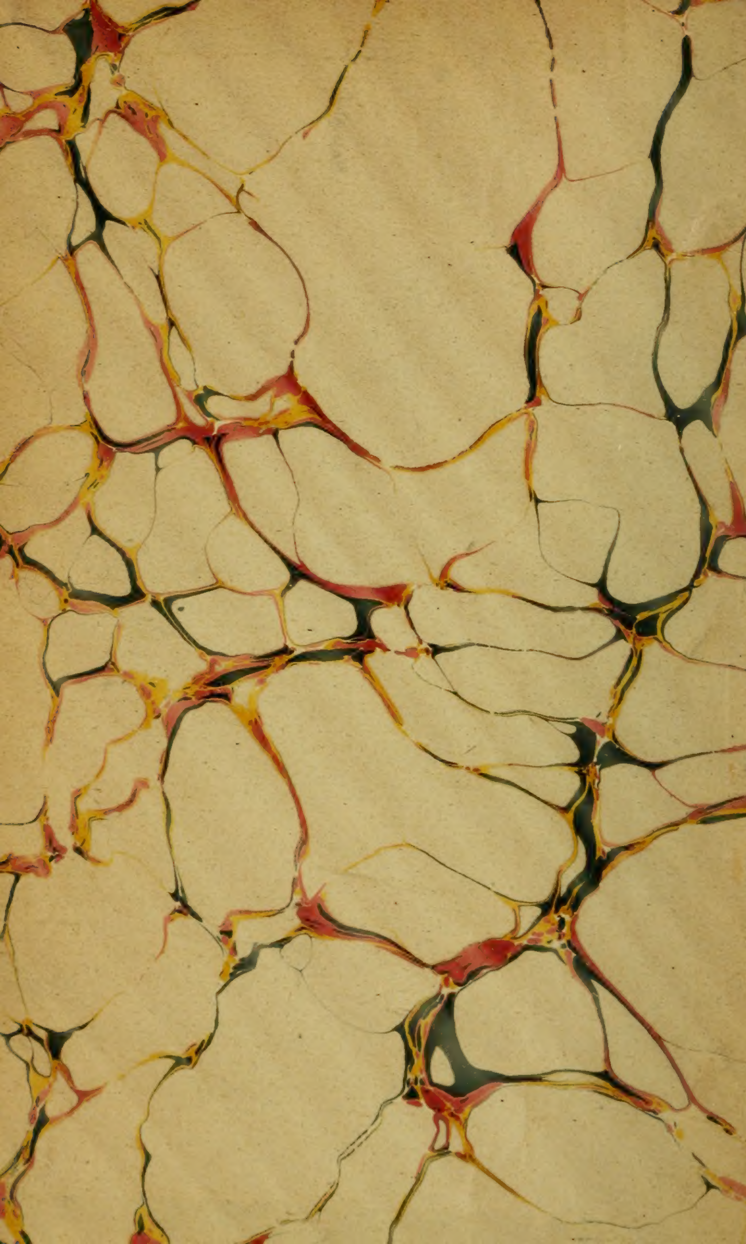

BARCODE2355







POÈTES D'AUJOURD'HUI

1880-1900

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

3572

AD. van BEVER & PAUL LÉAUTAUD

Poètes d'Aujourd'hui

1880-1900

Morceaux choisis

Accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie

HENRI BARBUSSE. — HENRY BATAILLE. — TRISTAN CORBIÈRE.
ANDRÉ FONTAINAS. — PAUL FORT. — RENÉ GHIL. — FERNAND GREGH.
CHARLES GUÉRIN. — A.-FERDINAND HEROLD. — FRANCIS JAMMES.
GUSTAVE KAHN. — JULES LAFORGUE.
RAYMOND DE LA TAILHÈDE. — PIERRE LOUŸS. — MAURICE MAETERLINCK.
MAURICE MAGRE. — STÉPHANE MALLARMÉ.
CAMILLE MAUCLAIR. — STUART MERRILL. — ÉPHRAÏM MIKHAEL.
ROBERT DE MONTESQUIOU — JEAN MORÉAS.
PIERRE QUILLARD. — HENRI DE RÉGNIER. — ADOLPHE RETTÉ.
JEAN-ARTHUR RIMBAUD. — GEORGES RODENBACH.
ALBERT SAMAIN. — EMMANUEL SIGNORET. — LAURENT TAILHADE.
PAUL VALÉRY. — ÉMILE VERHAEREN. — PAUL VERLAINE.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Quatrième édition

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCM

INTRODUCTION

C'est ici un ouvrage didactique, si l'on veut : un guide de la poésie récente. Des livres des mieux connus d'entre les poètes qui participèrent au mouvement littéraire appelé « symboliste », nous avons extrait, non pas toutes les belles pièces, mais quelques-unes seulement des plus belles pièces, et sous le titre qu'on voit à ce travail nous les apportons au public comme un témoignage du parfait labeur d'art où se vouèrent ces écrivains et comme un renseignement direct sur leur œuvre. Et c'est ici un livre de *Morceaux choisis*, sans plus.

Nous ne pensons pas qu'il nous soit défendu de marquer que la composition de ce volume, en même temps qu'elle fut un peu délicate, manqua parfois d'agrément. Outre que nous avons en somme bien peu travaillé pour nous, de qui l'un, depuis Ronsard jusqu'à M. Charles Guérin, sait de mémoire tous les vers à peu près qu'il aime, souvent il nous fallut aller à l'encontre de notre goût. Si nous avions, en effet, écouté notre seul plaisir, tels poètes, par exemple, que nous avons

accueillis, presque sûrement eussent été négligés, tandis que tels autres, au contraire, non point oubliés mais que nous ont fait omettre de multiples nécessités, tout de suite auraient eu leur place, au lieu d'être remis à, peut-être, un second bouquet. Et ces minces tristesses nous les avons retrouvées quand, avec la même douceur que si nous eussions inventorié les salles à peine connues de petits musées tantôt éclatants et sonores, et tantôt monotones et voilés, nous dûmes décider du choix des poèmes, et qu'à la place, parfois, de telles pièces d'une beauté trop neuve ou trop vive, il nous fallut prendre telles autres qui, de tous points, nous semblaient convenir mieux. Mais avant tout nous faisions un livre pour le public, et seule, cette considération devait être notre guide. Avant tout, nous faisions un livre que tout le monde pourrait lire, où chacun sûrement trouverait sa complaisance... Et s'il faut le dire, dans ce sens nous ne sommes pas loin de croire que nous avons réussi.

Il nous semble qu'on pourra juger de notre impartialité quant au milieu, à la production et au procédé d'art, si l'on veut bien examiner la liste des poètes qui figurent dans cet ouvrage et constater — les morts, et surtout Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, tous deux hors du temps, mis à part — que nous avons accueilli aussi tranquillement M. Fernand Gregh, fêté dans les salons, que M. Raymond de La Tailhède, de qui le nom n'a

guère franchi un cercle d'écrivains; que nous sommes allés de M. Henri de Régnier, dont l'œuvre déjà compte, jusqu'à M. Paul Valéry, qui n'a encore publié aucun livre; et qu'à côté de poètes usant de préférence du vers libre, comme MM. Gustave Kahn, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, etc., nous avons admis, les reliant, pour ainsi dire, par MM. Francis Jammes, Maurice Magre, etc., qui pratiquent un alexandrin libéré, et par M. Paul Fort, dont les *Ballades* sont en prose rythmée, des poètes très proches du Parnasse ou tout au moins demeurés fidèles à la technique parnassienne, comme MM. Henri Barbusse, Pierre Louys, Pierre Quillard, etc.

Nous n'avons toutefois pas cru devoir observer le même détachement quant aux indications contenues au paragraphe : A CONSULTER de chacune des bibliographies. Là, en effet, nous avons tenu à éviter l'encombrement autant qu'à ne signaler que des documents où se reporter utilement. Nous avons donc omis très absolument d'y rappeler à la fois ces notes et courtes chroniques, dans les journaux, lors de la parution d'un livre, et qui n'apprennent rien sur son auteur, et ces écrits montrant le parti-pris et n'ayant nul rapport avec la critique non plus, souvent, qu'avec la littérature, comme, par exemple, les articles de M. Henry Fouquier au sujet de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer la méthode

de classement que nous avons observée et qui est tantôt l'ordre alphabétique et tantôt l'ordre chronologique.

Les poètes sont rangés selon l'ordre alphabétique.

Les poèmes se suivent selon l'ordre chronologique, c'est-à-dire selon l'ordre de leur création; à ceux figurant sans titre dans le volume original, nous avons, pour plus de clarté, donné comme titre soit le premier vers, soit le début du premier vers; chaque poème est suivi du nom de l'ouvrage duquel il est extrait; et les poèmes non accompagnés d'une telle indication sont des poèmes ou tout à fait inédits ou qui n'ont pas encore été publiés en volume.

Chaque bibliographie comprend, principalement : LES ŒUVRES et A CONSULTER, ce dernier paragraphe divisé lui-même en deux parties : les livres, puis les journaux et les périodiques. LES ŒUVRES sont rangées selon l'ordre chronologique, c'est-à-dire selon l'ordre de parution. Et l'ordre alphabétique par noms d'auteurs a été observé pour tout le paragraphe : A CONSULTER, qu'il faut lire ainsi : nom d'auteur, titre du livre, lieu d'édition, nom d'éditeur, et date d'édition ; puis : nom d'auteur, titre de l'article, titre du journal ou périodique le contenant, et date dudit.

PAUL LÉAUTAUD et AD. VAN BEVER.

HENRI BARBUSSE

1874

M. Henri Barbusse est né le 17 mai 1874, à Asnières (Seine). Il fut lauréat du concours de poésie de l'*Écho de Paris* en 1893. Et il a épousé, en 1898, Mlle Hélyonne Mendès, la plus jeune fille du poète. Aujourd'hui critique dramatique à *La Grande Revue*, M. Henri Barbusse, jusqu'ici, n'a publié que cet unique volume de vers : *Pleureuses*, dont M. Catulle Mendès écrivait, quand il parut : « C'est plutôt un poème, ce livre, un long poème, qu'une succession de pièces, tant s'y déroule visiblement l'histoire intime et lointaine d'une seule rêverie. Les *Pleureuses* viennent l'une après l'autre ; tous leurs yeux n'ont pas les mêmes larmes, mais c'est le même convoi qu'elles suivent, le convoi, dirait-on, d'une âme morte avant de naître... C'est bien une âme, oui, plutôt même qu'un cœur, qui se désole en ce poème, tant tous les sentiments, l'amour, les désespoirs, et les haines aussi, s'y font rêve... Les *Pleureuses* pleurent en des limbes, limbes de souvenance où se serait reflété le futur. Et en cette brume de douceur, de pâleur, de langueur, rien qui ne s'estompe, ne se disperse, ne s'évanouisse, sans disparaître délicieusement... Pas de plainte qui ne soit l'écho d'une plainte qui fut un écho. Et c'est le lointain au-delà du lointain... » Et sûrement l'on goûtera, dans les quelques pièces que nous donnons, les beautés tristes, voilées et presque muettes qu'à tout instant elles montrent. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Pleureuses*, poésies, Paris, Fasquelle, 1895.

A consulter. — F. Coppée: *Mon franc-parler*, 4e série, Paris, Lemerre, 1896.

H. Chantavoine : *Poètes et poésies*, Journal des Débats, 21 novembre 1895. — C. Mendès : *Henri Barbusse*, Echo de Paris, 30 avril 1895. — L. Muhlfeld : *Chronique de la littérature*, Revue blanche, 1er juin 1895. — P. Quillard : *Henri Barbusse*, Mercure de France, août 1895.

LE SOURIRE

Sa fragilité nous unit.

Ma sœur, quand tu souris, on croit
Que c'est ton âme sur la terre...
Mais pour moi, c'est le grand mystère
Qui m'éblouit au seuil de toi !

Le sourire, c'est ce qu'on donne !..
C'est un mensonge parfois vrai,
C'est dans tes beaux yeux de secret,
La caresse autre, quoique bonne.

Il faudrait tant, couple royal,
Sur la grand'route, avec vaillance,
Passer dans l'éclat du silence
Et le grave mépris du mal !

Pourtant, ton rire de lumière
Restera notre pureté.
Ce sera dans l'éternité
Notre vague et pauvre prière.

Notre prière et notre foi,
Et ton regard dans notre église ;

Ce sera l'image précise
De ta bouche qui pense à moi.

Après toute métamorphose,
Lorsque le soir sera l'oubli,
Je verrai ton rire pâli
Rester comme la seule chose.

Jusqu'au moment assoupissant
Où calme à tes mains disparues,
Dans le vieux rêve de nos rues,
Je passerai comme un passant.

(*Pleureuses.*)

LE POISSON SEC

Parmi la boutique un peu noire,
Reflet morne demi-caché,
Tu n'es, pauvre poisson séché,
Que les lettres de ton histoire.

Te rendrait-on ton cœur amer
Ta vie âpre et dévoratrice,
Quand tu sombrais avec délice
Dans la caresse de la mer;

Te rendrait-on ton doux sillage,
Monarque fluide aux yeux d'or,
Ton rêve assiégeant et sans bord,
Ta vie, étroit et grand voyage,

Quand même entre tes petits os
Tandis que tu gis sur la planche,
On mettrait en poussière blanche
La grande amertume des eaux!..

Ce matin, j'ai jeté nos lettres
Dans le feu, neuf et clair frisson...
Elle n'a rien dit, la chanson
Qui chantonnait auprès des lettres.

(*Pleureuses.*)

LA LAMPE

Ta lumière, c'est toi.

La nuit en songes funèbres
Descend du grand ciel dormant,
Et la lampe doucement
Montre son cœur aux ténèbres.

Dans le coin silencieux
Naît la fleur crépusculaire...
La douceur du soir l'éclaire
Comme un sourire, des yeux.

Avec la foi qui persiste,
Avec son rêve humble et pur,
Timide aux heures d'azur,
Elle attendait l'heure triste.

Elle est bonne aux calmes jours,
Aux pauvres nuits sans paupières,
Bonne à toutes les prières
Puisqu'elle est seule toujours.

Dans la fuite coutumière
Des derniers rayons du jour,
Le silence vient autour
Pour écouter sa lumière.

Elle donne sans parler
Sa messe silencieuse ;
Mais la caresse pieuse
Ne peut pas tout consoler.

Et la reine au palais sombre
A peur de s'évanouir
Ne voulant pas éblouir
Les yeux désolés de l'ombre.

(*Pleureuses.*)

LA LETTRE

Doucement.

Je t'écris et la lampe écoute.
L'horloge attend à petits coups ;
Je vais fermer les yeux sans doute
Et je vais m'endormir de nous...

La lampe est douce et j'ai la fièvre ;
On n'entend que ta voix, ta voix...
J'ai ton nom qui rit sur ma lèvre
Et ta caresse est dans mes doigts.

J'ai de la douceur de naguère ;
Ton pauvre cœur sanglote en moi ;
Et mi-rêvant, je ne sais guère
Si c'est moi qui t'écris, ou toi...

(*Pleureuses.*)

COUTURIÈRE

Sur la pluie, un peu de jour...
Le soleil jaune et bleu verse
Un rayon perlé d'averse
Sur les maisons du faubourg.

Parmi l'atelier avare
Sombre et courbée elle coud
Mais sent doucement sur tout
L'arc-en-ciel qui se prépare.

Quand il luit, illimité
Sur les maisons éblouies
Des doux rayons de la pluie,
A mi-voix elle a chanté.

Chanté l'étendue immense,
L'avenir vague et fleuri...
Ses yeux sur ses mains, sourient.
Elle croit à sa romance,

Elle croit à la beauté,
Elle croit à l'harmonie,
Elle se sent infinie,
Les lèvres dans la clarté.

Et plus tard, grise et fidèle,
Murmurant les airs anciens,
Elle s'en va vers les siens
Avec le soir autour d'elle.

Au milieu du grand frisson
Indifférent qui la foule,
Elle est seule dans la foule
A cause de sa chanson.

Douce et pleine d'impossible,
Elle revient du labeur,
Egarée et l'air rêveur
Dans la musique invisible.

HENRY BATAILLE

1872

M. Henry Bataille est né à Nîmes en 1872. La plaquette, presque épuisée il nous semble bien, intitulée *La Chambre blanche*, et de laquelle sont extraites les premières des pièces qu'on va lire, contient une préface de M. Marcel Schwob. On sait combien M. Marcel Schwob revêt de beauté et d'intelligence tous les sujets qu'il touche et l'on nous approuvera d'avoir cru ne pouvoir faire mieux que d'emprunter à cette préface les quelques traits suivants : « Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué, enfant, pendant les longues après-midi d'été. Toutes les petites filles y sont coloriées comme dans les livres d'images, et elles ont des noms semblables à des sanglots puérils. Toutes les petites maisons y sont de vieilles petites maisons de village, où de bonnes lampes brûlent la nuit ; et toutes leurs petites chambres sont des cellules de souvenir que traversent des poupées lasses, souriantes et fanées ; et on y entend le crépitement de la pluie sur le toit ; et au-dessus des croisillons des fenêtres on voit fuir les canards gris ; et le matin, au cri du coq, on est saisi par l'haleine des roses. Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont murmurées ou minaudées, ses phrases emmaillotées par d'anciennes mains tendres de nourrices, ses

poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blondes et de tartines au miel... » M. Marcel Schwob, dans sa préface, marque aussi que le petit livre de M. Henry Bataille n'a pas été influencé par celui de M. Francis Jammes, ce que prouvent les dates des poèmes contenus dans *La Chambre blanche.* Et cette remarque n'est point négligeable. Car M. Henry Bataille montre une âme très proche de celle de M. Francis Jammes, comme « poète des choses inanimées et des bêtes muettes ». Ainsi que le dit M. Marcel Schwob, « ce sont deux âmes sœurs, pareillement sensibles, et qui tressaillent aux mêmes attouchements ».

M. Henry Bataille a collaboré au *Journal des Artistes*, au *Mercure de France*, à *La Revue blanche*, à *La Vogue* (nouvelle série 1899), etc. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *La Belle au bois dormant*, féerie lyrique, en 3 actes, en collaboration avec M. Robert d'Humières (non publiée) représentée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre en 1894. — *La Chambre blanche,* poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Ton Sang, précédé de la Lépreuse,* théâtre, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *L'Enchantement,* comédie dramatique en 4 actes.

En préparation. — *Et voici le jardin,* poésies.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le IIe livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — J. Lemaître : *Impressions de théâtre,* 10e série, Paris, Lecène et Oudin, 1898. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1899.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe livre des Masques,* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

PAR LES VITRES GRISES...

Par les vitres grises de la lavanderie,
J'ai vu tomber la [illegible] d'automne que voilà...

Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis, qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi. — Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes au pays que tu regagnes...
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche–toi:
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...
L'automne chante dans les sarments morts des vignes...

C'est le moment où les cadavres introuvés,
Les blancs noyés, flottant, songeurs, entre deux ondes,
Saisis eux-mêmes aux premiers froids soulevés,
Descendent s'abriter dans les vases profondes.

1890 (*La Chambre blanche.*)

O MA LAMPE...

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Causons un brin de souvenir...
La fenêtre ouverte à demi
Nous enverra l'ancien zéphir
Qu'ont caressé bien des poètes...
Nous reverrons le triste temps
Où l'on faisait les amourettes
En mélancolie de printemps,
Quand on avait de longs cheveux,
Qu'on raclait des airs de bohème,
Au printemps des premiers aveux. —
Et rêvons les mansardes blêmes,
Et les pots de vin engloutis

De ces crânes aux fortes lèvres
Qui, le cœur brisé, sont partis
Dans des cimetières de fièvres,
Au pays des premiers amours...
De ces gueux à la taille fine,
Au boléro de troubadours,
Qui s'en allaient dans la ravine
Pleurer celles qui ne sont plus,
Ceux qui sont morts sans qu'on pâlisse,
Au temps des longs chapeaux pointus,
En prononçant le nom d'Alice...
Et qui, sous les saules d'hiver,
Songent morts à leur endormie...
Et ce temps-là, c'était hier,
O ma lampe, ô ma pauvre amie!...

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux,
Sous ton froid regard de momie,
Les poètes dévotieux,
Avec leurs muses d'élégie
Sanglotaient des sanglots frileux...
Triste nuit, de leur sang rougie,
Toi, pâle Muse aux doux yeux bleus,
Qui chantais à la pleine lune,
Tout est passé, comme le cri
D'un oiseau blessé dans la hune...
Ta pauvre robe a défleuri,
Fille des âmes solitaires...
Temps des romances, temps naïfs,
Quand les amants aux cimetières
S'en allaient pleurer sous les ifs...

Qui donc remettra vos parures
Et vos bouquets abandonnés
O langoureuses créatures,
Portraits aux cadres écornés ?
Quand reverrons-nous, près des tables
Où veillaient les jeunes rêveurs,
Les amoureuses charitables
Prier tout bas avec ferveur?...
O jadis! douces nuits de mai...
O temps des longues diligences...
Des dames en cabriolet...
Je suis né tard et sans croyances,
Voici la pluie avec le vent...
J'entends hurler la cheminée,
Comme une sorcière avinée,
Et s'égoutter l'eau sur l'auvent.

1887 *(La Chambre blanche.)*

LES SOUVENIRS...

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir. —

Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

(*La Chambre blanche*.)

MON ENFANCE, ADIEU, MON ENFANCE...

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
Et les blanches années et les belles images...
Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire!
Mon enfance... tu seras la vieille servante,
Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
Et moi, plein de ton amertume vigilante,
J'ensevelirai le mystère des paroles...

Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
Et ce sera la nuit de fête qui console...
Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres...
Et les jardins auront leur place accoutumée...
Ce sera quelque nuit limpide de décembre,
Avec la même route unie et parfumée...
Et les branches qui font des silences soudains...
Les femmes qui traversent une lampe à la main...
Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
Le bruit dans les massifs des grands rhododendrons..
Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
Et tous nos bons regrets assis à notre table...
Je vous retrouverai le soir d'une journée, —
Les étoiles du champ viendront à la veillée,
Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux.

. . . .

Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres ;
Puis je regarderai mes deux mains apaisées,
Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...
Et la lune ne sera pas encor levée. —
Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
Ce sera comme si je n'avais pas souffert...
Pas souffert? est-ce vrai ? nous n'avons pas pleuré.
Pas souffert ? oh ! répète-le, ma grise amie, —
Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
Où nous caresserons nos lèvres endormies...
Ce soir-là, ce soir-là, je saurai bien des choses...
Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...

Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

1893 (*La Chambre blanche.*)

SUR LE BANC VERT OU DORT LA PLUIE

Sur le banc vert où dort la pluie,
C'est là que va s'asseoir ma peine,
Vers le milieu de la nuit...
Seule, sans son maître, quand nous dormons,
Elle sort de la maison,
Et ce n'est pas moi qui la mène...
Nous, là-haut, nous rêvons, en bruines paisibles...
Alors elle s'assied sur le banc de rouille,
Délassée, et le plus commodément possible.
Elle ne sent presque pas que la pluie la mouille,
Ma peine, ma bonne peine, ma vieille peine...
De là elle entend bien les fontaines,
Les rainettes au frais, — toutes les autres tristesses
Compatissantes de la nuit...
Elle sommeille, tousse un peu, s'éveille, et puis
Regarde nos persiennes et la lueur qui baisse.
Elle dit : « Mon dieu, mon dieu !.. »
Elle sait que nous ne sommes pas heureux,
Que nous ne le serions pas plus sans elle,
Et que nous ne le serons jamais...
Et la pluie sent les fleurs nouvelles,
Et la pluie a le bruit de la paix. —
Est-ce ma peine, est-ce la tienne ?
Je l'ai mêlée avec la mienne,
Quelle est la mienne, quelle est la tienne ?
Quelle est celle qui parle en bas ?..
— Et quand je la retrouve, au réveil, dans les draps,

Ainsi qu'au soir d'hier, entre moi et toi,
Belle comme au matin sont belles les fenêtres,
Je sens qu'elle a l'odeur d'une nuit de poète.

LA FONTAINE DE PITIÉ...

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles.
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles ? »

Des larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
à les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
à tout venant, sans peur de tarir la dernière.
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne !

Non ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits et consolés.
Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles.
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

TRISTAN CORBIÈRE

1845-1875

Edouard-Joachim, dit Tristan, Corbière naquit à Morlaix en août 1845. Son père, Edouard-Jean-Antoine, natif de Brest, capitaine au long cours, fut l'auteur de quelques romans maritimes, entre autres *Le Négrier* (1832, 4 vol. in-12), œuvre fort singulière « dont la préface décèle, selon M. Remy de Gourmont, un esprit très hautain et dédaigneux du public ». Tristan Corbière fit ses études au Lycée de Saint-Brieuc jusqu'à l'âge de seize ans, époque à laquelle se manifestèrent les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Les soins incessants de sa mère et un séjour de deux années à Roscoff, au milieu des pêcheurs, raffermirent sa santé. Là s'arrête la première période de sa vie. Il vint alors se fixer à Paris, et ne fit guère d'apparitions dans sa province, si ce n'est pour vagabonder avec ceux qu'il a si parfaitement dépeints. « Blasé très jeune, atteint d'une sorte de spleen, écrit un de ses biographes, M. Vincent Huet, son père, afin de le distraire, lui fit construire un sloop de plaisance. A partir de ce moment, il fut toujours en mer, ne couchant plus que dans un hamac et toujours vêtu en matelot avec le suroît, la grosse capote et les larges bottes de bord... » A Paris, il se lia avec de nombreux artistes, et, en 1873, collabora, sous le pseudonyme de *Tristan*, à *La Vie Parisienne*. C'est là que parurent ses premiers vers, entre autres *La Pastorale de Conlie*, *Veder Napoli* (24 mai),

Cris d'aveugle (20 septembre), *Le Fils de Lamartine et de Graziella*, *Vésuves et Cie* (27 septembre). Il réunit la même année tous ses poèmes et les fit paraître en une édition de luxe, qu'il orna d'un étrange frontispice à l'eau-forte.

Il avait alors pour logis une chambre uniquement meublée d'un coffre à bois sur lequel, dit-on, il couchait tout habillé. Sur la cheminée traînaient des louis ; en prenait qui voulait. Terrassé par une affection de poitrine toujours menaçante, il fut transporté à la Maison Dubois. Il ne se fit aucune illusion sur son sort, et alla consciemment mourir à Morlaix, le premier mars 1875. C'est tout ce qu'on a pu recueillir sur sa vie privée. Quant à sa vie littéraire, si l'on tient compte de l'oubli fait autour de son lit d'agonisant, elle ne se réalisa que plusieurs années après sa mort. Encore, faut-il ajouter que son œuvre, très courte, faite de hâtives notations, n'appartint jamais au grand public.

Le volume *Les Amours jaunes* ne devait pas faire la fortune de ses éditeurs ; il traîna longtemps sur les quais à bas prix, jusqu'au jour où il fut révélé à Paul Verlaine qui, enthousiasmé, plaça son auteur dans la série des *Poètes maudits*. Une génération s'inquiéta alors de ce livre bizarre ; les exemplaires en furent vivement recherchés, et un libraire, Léon Vanier, fort soucieux de la vente des poètes, en fit de son propre gré et à son profit une nouvelle édition qui se répandit bientôt entre les mains des lettrés.

On a défini l'art de Tristan Corbière « pas de la poésie et pas du vers, à peine de la littérature — un métier sans intérêt plastique — l'intérêt est dans le cinglé, la pointe sèche, le calembour, la fringance, le haché romantique... (1) ». Jamais on n'en a rendu l'acuité, l'angoissante ironie aussi complètement que dans ces vers, simple épitaphe de l'auteur par lui-même :

> Mélange adultère de tout :
> De la fortune et pas le sou,

(1) Jules Laforgue : *Notes sur Corbière*.

De l'énergie et pas de force,
La Liberté mais une entorse,
Du cœur, du cœur ! de l'âme, non —
Des amis, pas un compagnon,
De l'idée et pas une idée,
De l'amour et pas une aimée,
La paresse et pas le repos.
Vertus chez lui furent défaut,
Ame blasée inassouvie,
Mort, mais pas guéri de la vie,
Gâcheur de vie hors de propos,
Le corps à sec et la tête ivre,
Espérant, niant l'avenir,
Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut s'attendant mourir.

A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Amours Jaunes*, tiré à 481 ex. sur hollande frontispice à l'eau-forte, Paris, Glady, 1873. — *Les Amours Jaunes*, édition complète, Paris, Vanier, 1891.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — P. Verlaine : *Les Poètes maudits*, Paris, Vanier, 1884 et 1888.

J. Ajalbert : *En Bretagne : Un poète de la mer*. Supplément du Figaro, 31 mai 1890. — V. Huet : *Notes sur Tristan Corbière*, La Plume, 15 août 1891. — J. Laforgue : *Notes sur Corbière*, etc., Entretiens polit. et litt., juillet 1891.

Iconographie :

Tristan Corbière par lui-même, eau-forte, 1re éd. des *Amours Jaunes*, 1873. — *Portrait à la plume*, Lutèce, 24 août 1883, et 1re ed. des *Poètes maudits*, 1884. — Luque : *Portrait à la plume*, *Poètes maudits*, 2e éd., 1888, et *La Plume*, 15 août 1891. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

LA RAPSODE FORAINE ET LE PARDON DE SAINTE-ANNE

La Pallud, 27 août, jour du Pardon.

Bénite est l'infertile plage
Où, comme la mer, tout est nud.

Sainte est la chapelle sauvage
De Sainte-Anne-de-la-Palud,

De la Bonne Femme Sainte Anne,
Grand'tante du petit Jésus,
En bois pourri dans sa soutane
Riche... plus riche que Crésus !

Contre elle la petite Vierge,
Fuseau frêle, attend l'*Angelus;*
Au coin, Joseph, tenant son cierge,
Niche, en saint qu'on ne fête plus...

. . . .

C'est le Pardon. — Liesse et mystères —
Déjà l'herbe rase a des poux...
— *Sainte Anne, Onguent des belles-mères!*
Consolation des époux !....

Des paroisses environnantes :
De Plougastel et Loc-Tudy,
Ils viennent tous planter leurs tentes,
Trois nuits, trois jours, — jusqu'au lundi.

Trois jours, trois nuits, la palud grogne,
Selon l'antique rituel,
— Chœur séraphique et chant d'ivrogne —
Le CANTIQUE SPIRITUEL.

★

Mère taillée à coups de hache,
Tout cœur de chêne dur et bon :
Sous l'or de sa robe se cache
L'âme en pièce d'un franc Breton!

— Vieille verte à face usée
Comme la pierre du torrent,
Par des larmes d'amour creusée,
Séchée avec des pleurs de sang...

— Toi, dont la mamelle tarie
S'est refait, pour avoir porté
La Virginité de Marie,
Une mâle virginité!

— Servante-maîtresse altière,
Très haute devant le Très-Haut;
Au pauvre monde, pas fière,
Dame pleine de comme-il-faut!

— Bâton des aveugles! Béquille
Des vieilles! Bras des nouveau-nés!
Mère de madame ta fille!
Parente des abandonnés!

— O Fleur de la pucelle neuve!
Fruit de l'épouse au sein grossi!
Reposoir de la femme veuve...
Et du veuf Dame-de-merci!

— Arche de Joachim! Aïeule!
Médaille de cuivre effacé!
Gui sacré! Trèfle quatre-feuille!
Mont d'Horeb! Souche de Jessé!

— O toi qui recouvrais la cendre,
Qui filais comme on fait chez nous,
Quand le soir venait à descendre,
Tenant l'enfant *sur tes genoux;*

Toi qui fus là, seule, pour faire
Son maillot à Bethléem,
Et là, pour coudre son suaire
Douloureux, à Jérusalem!...

Des croix profondes sont tes rides,
Tes cheveux sont blancs comme fils...
— Préserve des regards arides
Le berceau de nos petits-fils!

Fais venir et conserve en joie
Ceux à naître et ceux qui sont nés,
Et verse, sans que Dieu te voie,
L'eau de tes yeux sur les damnés!

Reprends dans leur chemise blanche
Les petits qui sont en langueur...
Rappelle à l'éternel Dimanche
Les vieux qui traînent en longueur.

Dragon-gardien de la Vierge
Garde la crèche sous ton œil,
Que, près de toi, Joseph-concierge
Garde la propreté du seuil!

Prends pitié de la fille-mère,
Du petit au bord du chemin...
Si quelqu'un leur jette la pierre,
Que la pierre se change en pain!

— Dame bonne en mer et sur terre,
Montre-nous le ciel et le port.
Dans la tempête ou dans la guerre...
O Fanal de la bonne mort!

Humble : à tes pieds n'as point d'étoile,
Humble... et brave pour protéger !
Dans la nue apparaît ton voile,
Pâle auréole du danger.

— Aux perdus dont la vie est grise,
(— Sauf respect — perdus de boisson)
Montre le clocher de l'église
Et le chemin de la maison.

Prête ta douce et chaste flamme
Aux chrétiens qui sont ici...
Ton remède de bonne femme
Pour tes bêtes-à-corne aussi !

Montre à nos femmes et servantes
L'ouvrage et la fécondité....
— Le bonjour aux âmes parentes
Qui sont dans l'éternité !

— Nous mettrons un cordon de cire,
De cire-vierge jaune autour
De ta chapelle et ferons dire
Ta messe basse au point du jour.

Préserve notre cheminée
Des sorts et du monde malin...
A Pâques te sera donnée
Une quenouille avec du lin.

Si nos corps sont puants sur terre,
Ta grâce est un bain de santé ;
Répands sur nous, au cimetière,
Ta bonne odeur de sainteté.

— A l'an prochain! — Voici ton cierge:
(C'est deux livres qu'il a coûté)
... Respects à Madame la Vierge,
Sans oublier la Trinité.

★

... Et les fidèles, en chemise,
Sainte Anne, ayez pitié de nous!
Font trois fois le tour de l'église
En se traînant sur leurs genoux

Et boivent l'eau miraculeuse
Où les Job teigneux ont lavé
Leur nudité contagieuse....
Allez : la Foi vous a sauvé!—

C'est là que tiennent leurs cénacles
Les pauvres, frères de Jésus.
— Ce n'est pas la cour des miracles,
Les trous sont vrais : *Vide latus!*

Sont-ils pas divins sur leurs claies,
Qu'auréole un nimbe vermeil,
Ces propriétaires de plaies,
Rubis vivants sous le soleil!...

En aboyant, un rachitique
Secoue un moignon désossé,
Coudoyant un épileptique
Qui travaille dans un fossé.

Là, ce tronc d'homme où croît l'ulcère,
Contre un tronc d'arbre où croît le gui,
Ici, c'est la fille et la mère
Dansant la danse de Saint-Guy.

Cet autre pare le cautère
De son petit enfant malsain :
— L'enfant se doit à son vieux père...
Et le chancre est un gagne-pain !

Là, c'est l'idiot de naissance,
Un *visité par Gabriel*,
Dans l'extase de l'innocence...
— L'innocent est près du ciel ! —

— Tiens, passant, regarde : tout passe.
L'œil de l'idiot est resté.
Car il est en état de grâce....
— Et la Grâce est l'Eternité ! —

Parmi les autres, après vêpre,
Qui sont d'eau bénite arrosés,
Un cadavre, vivant de lèpre,
Fleurit, souvenir des croisés...

Puis tous ceux que les Rois de France
Guérissaient d'un toucher de doigts...
— Mais la France n'a plus de Rois,
Et leur Dieu suspend sa clémence.

— Charité dans leurs écuelles !...
Nos aïeux ensemble ont porté
Ces fleurs de lis en écrouelles
Dont ces *choisis* ont hérité.

Miserere pour les ripailles
Des *ankokrignets* et *kakous !*...
Ces moignons-là sont des tenailles,
Ces béquilles donnent des coups.

Risquez-vous donc là, gens ingambes,
Mais gare pour votre toison :
Gare aux bras crochus ! gare aux jambes
En *kyrie-éleison !*

... Et détourne-toi, jeune fille,
Qui viens là voir et prendre l'air....
Peut-être, sous l'autre guenille,
Percerait la guenille en chair....

C'est qu'ils chassent là sur leurs terres !
Leurs peaux sont leurs blasons béants :
— Le droit du Seigneur à leurs serres !...
— Le droit du seigneur de céans ! —

Tas d'*ex-voto* de carne impure,
Charnier d'élus pour les cieux,
Chez le Seigneur ils sont chez eux !
— Ne sont-ils pas sa créature....

Ils grouillent dans le cimetière,
On dirait les morts déroutés
N'ayant tiré de sous la pierre
Que des membres mal reboutés.

— Nous, taisons-nous !... Ils sont sacrés.
C'est la faute d'Adam punie,
Le doigt d'En-haut les a marqués :
— La droite d'En-haut soit bénie !

Du grand troupeau, boucs émissaires
Chargés des forfaits d'ici-bas,
Sur eux Dieu purge ses colères !...
— Le pasteur de Sainte-Anne est gras. —

. . . .

Mais une note pantelante,
Echo grelottant dans le vent,
Vient battre la rumeur bêlante
De ce purgatoire ambulant.

Une forme humaine qui beugle
Contre le *calvaire* se tient ;
C'est comme une moitié d'aveugle :
Elle est borgne et n'a pas de chien...

C'est une rapsode foraine
Qui donne aux gens pour un liard
L'*Istoyre de la Magdalayne*,
Du *Juif-Errant* ou d'*Abaylar*.

Elle hale comme une plainte,
Comme une plainte de la faim,
Et, longue comme un jour sans pain,
Lamentablement, sa complainte...

— Ça chante comme ça respire,
Triste oiseau sans plume et sans nid
Vaguant où son instinct l'attire :
Autour des Bon-Dieu de granit....

Ça peut parler aussi, sans doute,
Ça peut penser comme ça voit :
Toujours devant soi la grand'route...
— Et, quand ç'a deux sous, ça les boit.

— Femme : on dirait, hélas ! — sa nippe
Lui pend, ficelée en jupon ;

Sa dent noire serre une pipe
Eteinte.... — Oh, la vie a du bon! —

Son nom.... ça se nomme Misère.
Ça s'est trouvé né par hasard.
Ça sera trouvé mort par terre...
La même chose... — quelque part.

Si tu la rencontres, Poète,
Avec son vieux sac de soldat :
C'est notre sœur... donne — c'est fête —
Pour sa pipe, un peu de tabac!...

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser, comme dans du bois,
Un sourire; et sa main galeuse
Te faire un vrai signe de croix.

(Les Amours Jaunes.)

ANDRÉ FONTAINAS

1865

Né à Bruxelles le 5 février 1865, M. André Fontainas, après un séjour de quelques années en Belgique, vint se fixer à Paris dès 1888. Ses premiers essais parurent dans *La Basoche* (1884-1885), petite revue qu'il contribua à fonder, avec quelques camarades de l'Université de Bruxelles. De 1885 à 1891, il collabora à *La Jeune Belgique*, ensuite à *La Société Nouvelle* et au *Mercure de France*, où, depuis décembre 1896, il est chargé de la Chronique d'Art moderne. Outre de nombreuses études qui le désignèrent comme l'historien des tendances nouvelles, apportant à l'art une compréhension très complète de la Beauté (lire ses travaux sur quelques maîtres contemporains, tels Rodin, Monet, etc.), on lui doit une œuvre personnelle offrant dans le domaine du rythme et de la fiction, une surprenante originalité. Pour avoir suivi (après la publication de son premier recueil: *Le Sang des Fleurs*, 1889), les subtils contours de Mallarmé, ce poète, dont nous retiendrons les consolants mirages, n'en a pas moins su transformer sa manière au point de rendre personnel, selon M. Remy de Gourmont « le mode prosodique qui s'est imposé à lui. Il donne alors au vers libre l'allure qu'il avait donnée à l'alexandrin, il le fait lent, calme, un peu solennel, sérieux, un peu sévère »...

Indépendamment de pages diverses publiées dans des revues, M. André Fontainas a donné des poèmes à *l'Almanach des Poètes* (Soc. du Mercure de France, 1896 et 1897) et à

l'album : *Les Péchés capitaux*, eaux-fortes par H. Detouche, Paris, Boudet, 1900 ; il a en outre traduit de l'anglais, *Le Samson Agoniste*, tragédie, et le *Comus*, masque, de John Milton.

A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Le Sang des Fleurs*, poésies, Bruxelles, Vve Monnom, 1889 (hors commerce). — *Les Vergers Illusoires*, poésies, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892. — *Nuits d'Épiphanies*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1894. — *Les Estuaires d'ombre*, poésies, Gand, Imprimerie du Réveil, 1895 (hors commerce). — *Crépuscules* (*Les Vergers Illusoires. Nuits d'Épiphanies. Les Estuaires d'ombre*, augmentés de *Idylles et Élégies. L'Eau du Fleuve*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *L'Ornement de la Solitude*, roman, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899.

En préparation. — Un recueil de vers, un drame lyrique et un roman.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — H. de Régnier : *André Fontainas* (*Portraits du prochain Siècle*), Paris, Girard, 1894.

E. Demolder : *André Fontainas*, Art Moderne, Bruxelles, 10 septembre 1899. — P. Quillard : *André Fontainas*, Mercure de France, septembre 1894.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

VOIX VIBRANTE DE RÊVE...

Voix vibrante de rêve et de chant qui m'affoles,
O voix frêle et sonore, où planent par essaims
Les rires éclatants plus clairs que des tocsins,
O sa voix... je l'écoute autant que ses paroles.

Je retrouve en sa voix vos inflexions molles,
Ame des vieux rebecs, esprit des clavecins,
Baisers épanouis en rapides larcins,
Confidences d'amour des anciennes violes.

Sa voix, c'est la douceur des songes innocents,
C'est un souffle d'iris, de cinname et d'encens,
C'est un enivrement d'harmonie et d'optique,

Et c'est, au fond de moi, fait d'un vivant soleil
De fierté lumineuse et de rythme vermeil,
Le plus éblouissant et le plus pur cantique.

(*Le Sang des fleurs.*)

SUR LE BASALTE, AU PORTIQUE...

Giunto mi vidi ove mirabil cosa
Mi torse il viso.

DANTE ALIGHIERI.

Sur le basalte, au portique des antres calmes,
Lourd de la mousse des fucus d'or et des algues
Parmi l'occulte et lent frémissement des vagues
S'ouvrent en floraisons hautaines dans les algues
Les coupes d'orgueil de glaïeuls grêles et calmes...

Le mystère où vient mourir le rythme des vagues
Exhale en lueurs de longues caresses calmes.
Et le rouge corail où se tordent des algues
Etend à la mer des bras sanglants de fleurs calmes.
Qui mirent leurs reflets sur le repos des vagues.

Et te voici parmi les jardins fleuris d'algues
En la nocturne et lointaine chanson des vagues,
Reine dont les regards pensifs en clartés calmes
Sont de glauques glaïeuls érigeant sur les vagues
Leurs vasques aux pleurs doux du corail et des algues.

(*Les Vergers illusoires.*)

LA PROPICE RENCONTRE

Voici l'aube propice et le divin matin
Sourire à l'Esseulé de la forêt mauvaise,
L'âpre et longue rumeur des nuits lourdes s'apaise,
Le chant clair du soleil s'éveille au ciel lointain.

Au frais parfum nouveau de la sauge et du thym
Son âme s'éblouit et la brise qui baise
La mer céruléenne au pied de la falaise
A refleuri d'espoir l'orgueil de son destin.

Il sent renaître en lui la gloire de la Joie
Et l'ardeur de son rêve héroïque flamboie
Telle la fête en feu de ce matin vermeil,

Et bientôt ses yeux voient à l'horizon, très calmes,
Au pas de leurs chevaux, et lui tendant leurs palmes,
Les Rois qu'il a crus morts marcher dans le soleil.

(*Nuits d'Epiphanies.*)

FLEURS, TOUT L'ESPOIR DES CROIX...

Fleurs, tout l'espoir des croix, et l'or roux y rutile,
Leurs vœux, flottille ancienne au vent des cieux marins,
S'agenouillent au seuil d'où montent, Pèlerins,
Avec vos voix les voix d'airain d'un campanile.

L'ennui quotidien de la vie inutile,
Ames d'amour, et par quels miracles sereins?
Eclôt, du triste champ qu'arrosaient vos chagrins,
Claires corolles en guirlande au péristyle.

Le fleuve d'oubli sombre où plongent nos cyprès
Roule l'épais gravier du rêve et des regrets
Sous le miroir terni de son obsidiane.

Délaisse un songe vain et tes vœux insensés,
Etranger qu'un exil fit pâtre en Sogdiane,
Le rêve est malfaisant et vivre c'est assez.

(*Les Estuaires d'ombres.*)

VERS LE NORD

A travers les brouillards, sous l'horreur impassible
D'un ciel morne, chargé de torpeur et d'ennui,
Si nul ne peut s'ouvrir un chemin dans la nuit
Vers l'effroi glacial du Pôle inaccessible,

Du moins, ceux qui sont morts ou qui doivent mourir
Dans la foi du triomphe et la gloire du rêve
Auront connu l'orgueil d'une volupté brève,
Fleur d'espoir que nul deuil ne pourra plus flétrir.

Mais toi qui fus déçu par l'immuable envie
D'aimer et d'être aimé longuement poursuivie,
Tu sais la vanité des stériles combats,

Tu portes en ton cœur une ironie amère
Et tu vois sans pitié les chercheurs de chimère
S'enfoncer au néant du gouffre où tu tombas.

FRONTISPICE

A M. A.-Ferdinand Herold.

Les gemmes et les ivoires
Et les clairs chrysobérils
Mêlent d'éclairs puérils
Le deuil des tulipes noires ;

Fleurs lourdes du jardin triste
Où pleure un jet d'eau lointain,
Le sourire du matin
Vous vêt d'or et d'améthyste:

En fêtes sentimentales
S'attardent sous les halliers,
Un à un les chevaliers
Auprès des princesses pâles

Dont les doigts las sont des fleurs
Qui apaisent les douleurs.

LE RUBIS QUE MON VŒU DÉCERNE...

Le rubis que mon vœu décerne
Au sourire de ta beauté
Est, à coup sûr, ensanglanté
Par des feux de miroir moins terne.

La glace avec la flamme alterne
Et ton œil dur par dignité
Meurtrit le désir sangloté
D'être un rien que ta main gouverne.

Mais songe là-bas que des eaux
Ont bercé l'espoir des vaisseaux
Vers l'île secrète et future,

Et viens en l'oubli des hivers
Follement voguer à travers
La voluptueuse aventure.

PAUL FORT

1872

M. Paul Fort est né à Reims le 1er février 1872. Avant de débuter dans les lettres, il fonda, en janvier 1890, le *Théâtre d'Art*, tentative qui permit, à l'heure de la crise naturaliste, de mettre en relief, en même temps que des œuvres dramatiques dédaignées ou méconnues, des pages d'écrivains nouveaux. Très jeune, seul, et presque sans ressources, M. Paul Fort fit interpréter *Les Cenci* de Shelley, *La Tragique histoire du Docteur Faust* de Marlowe, *Les Uns et les Autres* de Paul Verlaine, *L'Intruse*, *Les Aveugles* de Maeterlinck, *La Voix du Sang*, *Madame la mort* de Rachilde, *Théodat* de Remy de Gourmont, *Les Flaireurs* de Van Lerberghe, des poèmes d'Hugo, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé, Pierre Quillard, Jules Laforgue, Arthur Rimbaud, et jusqu'à une adaptation du premier chant de *l'Iliade*.

Après cet essai de rénovation dramatique qui fit grand bruit et prit fin en 1893, M. Paul Fort commença à publier de petites pièces détachées dans *La Société Nouvelle* (1895). Ce fut ensuite et soudain l'éclosion d'un talent particulier sous l'aspect un peu anonyme de plaquettes parues la plupart sans indication d'éditeur et réunies plus tard en un volume : *Les Ballades Françaises*.

Empruntant sous les contours fallacieux de la prose, la plastique et la rythmique du vers, mêlant aux images les plus transparentes, le coloris violent des réalités, l'art de ce poète

s'affirme en petits tableaux parfaitement achevés où l'habileté du peintre ne le cède en rien au lyrisme de l'évocateur.

« Voici le frère de Jules Laforgue, a écrit le meilleur commentateur de son œuvre, M. Pierre Louys — : un grand poète, un écrivain dont chaque ligne émeut, à la fois parce qu'elle est belle et parce qu'elle est profondément vraie, sincère et douée de vie.... *Les Ballades françaises*, ajoute-t-il, sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers (1), mais qui se plient à la forme normale de la prose, et qui exigent (ceci n'est point négligeable) non pas la diction du vers, mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

« Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. Sans doute M. Péladan (*Queste du Graal*) et M. Mendès (*Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant, l'un avec une richesse de vocabulaire, l'autre avec une virtuosité de syntaxe, qui espacent aisément les rivaux...

« On trouve, d'ailleurs, des ancêtres aux méthodes les plus personnelles, et celle-ci serait mauvaise si elle était sans famille.

« M. Paul Fort l'a faite sienne par la valeur théorique qu'il lui a donnée, par l'importance qu'elle affecte dans son œuvre et mieux encore par les développements infiniment variés dont il a démontré qu'elle était susceptible.

« Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés... »

M. Paul Fort a fondé avec plusieurs écrivains de sa génération, *Le Livre d'art* (1896-1897) ; il a de plus collaboré à de nombreux périodiques entre autres *La Société Nouvelle*, *Mer-*

(1) Proposons de désigner ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent quelques muettes élidées.

P. L.

cure de France, L'Ermitage, Le Réveil — de Gand — *Le Coq Rouge*, etc... — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *La Petite Bête*, comédie en un acte, en prose, Paris, Vanier, 1890. — *Plusieurs Choses*, poésies, Paris, Art Indépendant, 1894. — *Premières lueurs sur la colline*, poésies, Paris, Art Indépendant, 1894. — *Monnaie de fer*, poésies et poèmes en prose, Paris, Art indépendant, 1894. — *Presque les doigts aux clés*, Paris, Art Indépendant, 1895. — *Il y a là des cris*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Ballades* (*Ma légende. Mes légendes*), poèmes en prose, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Ballades* (*La Mer. Les Cloches. Les Champs*), poèmes en prose, Paris, Edition du *Livre d'Art* et de *L'Epreuve*, 1896. — *Ballades* (*Les Saisons. Aux champs. Sur la route et devant l'âtre. Mes légendes. L'orage*), poèmes en prose, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Ballades* (*Louis XI, curieux homme*), poèmes en prose, Paris, Soc. Mercure de France, 1896. — *Ballades Françaises* (Poèmes et Ballades, 1894-1896), préface de Pierre Louys, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Montagne* (*Forêt. Plaine. Mer*), Ballades Françaises, IIe série, Paris, Soc du Mercure de France, 1898. — *Le Roman de Louis XI*, Ballades Françaises, IIIe série, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — *Les Idylles Antiques*, Ballades Françaises, IVe série, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — R. de Souza : *La Poésie Populaire et le Lyrisme Sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — V. Thompson : *French Portraits* (being appreciations of the writers of young France), Boston, Richard G. Badger et Co, 1900.

R. Boylesve : *Sur les nouvelles Ballades de Paul Fort*, Ermitage, mars 1898. — F. Coppée : *Quelques poètes*, Journal, 7 octobre 1897. — H. Ghéon : *Paul Fort, Les Ballades Françaises*, La Critique, 5 avril 1897. — P. Louys : *Paul Fort*. Ermitage, juin 1896. — F. Vielé-Griffin, *Paul Fort*, Ermitage, mai 1897. (La plupart des études consacrées à M. Paul Fort ont été recueillies dans un numéro spécial de *La Province Nouvelle*, Auxerre, septembre 1897.)

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — Jean Veber : *Portrait au Crayon* reproduit dans *L'Ermitage*, fevrier 1898.

DES « BALLADES DES CLOCHES »

Ah! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisirs quand, dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait? bientôt la cloche sera pour vous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vive le gars et la fille et la fête! Ah! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah! que de joie au son des instruments!

(Ballades françaises.)

DES « BALLADES AU HAMEAU »

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

(Ballades françaises.)

DES « BALLADES DE LA NUIT »

A Stuart Merrill.

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile, remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et

que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Écoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

(Ballades françaises.)

DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES »

Du coteau, q'uillumine l'or tremblant des genêts, j'ai

vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement, au penchant du coteau, des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons, avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher; ici, des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin,en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées,

devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel d'été remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

(Montagne.)

DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES »

La colline boisée vient border la rivière et dans son eau tranquille elle se continue : une moitié ombreuse berce les arbres verts et l'autre moitié bleue, la profondeur des nues.

Ici vogue l'esquif en perle d'un nuage et là, non loin de lui, nage un radeau de branches... Voici que sous mes yeux la vague d'un barrage mêle voile et radeau dans sa brume troublante.

Images de nos rêves, voilà donc le naufrage, radeau, voile sans but, dont la vague est le port, rêve d'ombre, rêve bleu, brisés sur le barrage, disparus dans la vague et mêlés dans la mort.

La colline boisée vient border la rivière. Sur l'autre rive tremble un champ de boutons d'or. Dans le ciel nuageux glissent de blancs éclairs... Hélas ! d'autres images viendront mourir encore !

(Montagne.)

L'ALERTE

A M. G. Conrado.

Le soir tombe. Les faunes, aux toisons fatiguées, ont laissé dans les sources, en remontant les rives, les naïades fluides couler sur le gravier, s'échapper de leurs bras les tailles fugitives.

Ils ouvrent, s'y plongeant, les roseaux en corbeilles, et dorment. Leurs bras velus s'étendent sur les sources. Nonchalamment pendantes, les mains fauves y baignent, caressant les échines des nymphes dans leur course.

Les doigts, où fuit l'eau vive, peignent les crins dorés : l'eau se ride entraînant, avec les chevelures, ce qui tombe d'étoiles à travers la feuillée ; et l'on entend les faunes ronfler sur le murmure.

C'est l'heure où Pan, rêveur, siffle dans la forêt. Le rossignol caché lui répond ; et leurs trilles montent, se poursuivant dans les arbres qui brillent, tant, pour les écouter, la lune est venue près.

Le satyre s'est tu, et l'oiseau se lamente... Plus un bruit... Hors des sources, les naïades ont sauté, d'un saut si doux qu'un faune ne fut pas éveillé. Elles courent ! Dans la plaine est-ce un berger qui chante ?

Pan hume, autour de lui, l'agréable vapeur qui se répand sous bois de tant d'épaules nues, et suit jusqu'à l'orée, le sillage d'odeur de Galatée furtive, et qu'il a reconnue.

Toutes, sur la lisière, sont couchées attentives à de grands bruits secrets, dans l'horizon perdus, et le satyre,

inquiet, se penche pour ravir un chant que n'entend pas son oreille poilue.

Il s'est précipité, grimpant au plus haut chêne qui tord ses noirs rameaux sur le ciel étoilé. Vif, il atteint la cime par les vents dépouillée, et ses regards phosphorescents fouillent la plaine.

Toute la terre est nue jusqu'à l'horizon courbe, où la plaine se fond aux regards ; et nul arbre, nul foyer, nul troupeau, nulles formes ne bougent : au clair de lune la plaine herbeuse luit comme un marbre.

Sur sa branche craquante, et sifflant, Pan trépigne, et la forêt profonde, feuille à feuille, frémit. Haussant leurs cornes d'or, qui trouent l'argent des cimes, mille têtes crépues émergent autour de lui.

Le dos de la forêt grouille de toisons fauves ; le grand chêne panique en est comme échevelé. Les feuilles sont des mains ; chaque branche est un faune auquel des mains s'agrippent, qui veulent se hisser !

Emportée vers les cimes, la troupe des naïades semble nager dans l'air entre les bras velus. Alerte !... A leur clameur douloureuse et sauvage, des trompettes de guerre, faunes, ont répondu !

Comme une vague se gonfle en parcourant la mer, tous voient se rapprocher, livide, l'horizon noir. Et des fleurs métalliques jettent de froids éclairs, sur le sombre cristal de l'air au fond du soir.

C'est la forêt en marche des javelots et des piques ; les crinières flottent, où bombe le haut fronton des chars ; c'est la houle bleuâtre des cimiers héroïques, et, dominant la houle, la face de César.

(*Idylles antiques.*)

RENE GHIL

1862

Né à Tourcoing (Nord) le 27 septembre 1862, M. René Ghil, d'origine belge par son père, fit ses études à Paris, au Lycée Condorcet, où il fut le camarade d'Ephraïm Mikhaël, de Pierre Quillard, de Stuart Merrill et d'André Fontainas. Son livre de débuts, *Légendes d'âmes et de sangs*, qui révélait un poète ne procédant d'aucun maître, et dont la préface, où il donnait les grandes lignes de l'œuvre qu'il méditait, laissait pressentir les théories de musique verbale que le *Traité du Verbe* devait répandre avec éclat, d'un coup attira sur lui l'attention. C'est en rendant compte de ce premier livre que M. Edouard Rod alors écrivit : « M. René Ghil ne sera jamais banal. » En 1886, parut pour la première fois le *Traité du Verbe*, petite brochure d'une dizaine de pages, où M. René Ghil exposait sa théorie, encore spontanée et un peu incomplète, de l'instrumentation verbale, expression par lui créée et qui devint assez courante. Tantôt louangeuse et tantôt railleuse, toute la presse européenne s'occupa de cet ouvrage dont deux nouvelles éditions, en 1887 et en 1888, achevèrent de faire connaître M. René Ghil et ses théories instrumentistes. C'est alors que, séduit par ces théories, M. Gaston Dubedat, en 1887, fonda les *Ecrits pour l'art*, petite revue qui parut jusqu'en décembre 1892 et où combattirent pour leurs idées les jeunes écrivains partisans de M. René Ghil qui, dans l'édition du

Traité du Verbe publiée en 1888, avait exposé complètement et définitivement la philosophie de son œuvre, laquelle philosophie partait du transformisme et donnait comme substratum à l'idée poétique l'idée scientifique. Enfin, en 1889, avec *Le Meilleur Devenir* et *Le Geste ingénu*, dont il était paru une édition d'essai en 1888, M. René Ghil commença l'œuvre qu'il avait annoncée à ses débuts et qui, sous le titre général et rigoureux d'*Œuvre*, se divise en trois parties : *Dire du Mieux — Dire des Sangs — Dire de la Loi*. La première partie de cette œuvre et qui est aujourd'hui réalisée compte cinq livres, lesquels se composent chacun d'un ou plusieurs petits volumes paraissant à peu près chaque année. Et la deuxième partie est commencée avec *Le Pas humain*, publié en 1898. L'*Œuvre* est une. De même que tous les volumes se relient les uns aux autres, se font suite et se pénètrent par l'idée générale et les motifs musicaux, comme les instants d'un drame lyrique, de même tous les poèmes sont solidaires et se complètent, voix multiples pour un dire unique. C'est pourquoi ces poèmes n'ont point de titres, comme habituellement, mais simplement des numéros d'ordre, lesquels équivalent à des numéros de chapitre. Seuls, la marche et le mouvement des idées y marquent des sortes de strophes, un peu irrégulières, car la strophe ancienne est répudiée par M. René Ghil au même titre que les silves de poèmes sans pensée générale et écrits uniquement selon l'inspiration. Le rêve scientifique domine cette œuvre où l'auteur, dans son écriture, veut synthétiser les différentes formes d'art, littéraire, musicale, picturale et plastique. Et M. René Ghil procédant, bien plus qu'en littérateur, en compositeur, il faudrait le comprendre comme le musicien verbal d'un grand drame où se fait, avec seulement des mots, auxquels, il est vrai, il prétend donner des significations orchestrales, une synthèse à la fois biologique, historique et philosophique de l'Homme depuis les Origines.

M. René Ghil a collaboré : à *La Décadence*, 1886 — au *Décadent*, 1886 — à *La Pléiade*, 1re série 1886 — au *Scapin*,

1886 — à *La Vogue*, 1re série, 1886 — aux *Ecrits pour l'art*, 1887 — à *La Wallonie*, 1887, 1888 et 1889 — à *La Revue indépendante*, 4e série, 1889 — à *L'Art littéraire*, 1894 — etc.

P. L.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — Livres d'Essais : *Légende d'âmes et de sangs*, vers, Paris, Frinzine et Cie, 1885 (épuisé). — *Le Traité du Verbe*, Paris, Giraud, 1886 (épuisé). — *Le Traité du Verbe*, édition revue et augmentée, Paris, Alcan-Levy, 1887 (épuisé). — *Le Geste ingénu*, édition d'essai, Paris, Vanier, 1887 (épuisé). — *Le Traité du Verbe*, édition d'art, revue et complétée, avec portrait, Bruxelles, Ed. Deman, 1888 (épuisé). — Œuvre : *En Méthode à l'Œuvre*, Livre-préface, édition nouvelle et seule complète du *Traité du Verbe*, avec portrait, Paris, 1891. — 1re Partie : *Dire du Mieux :* L. I et II : *Le Meilleur devenir. Le Geste ingénu*, 1 vol., Paris, 1889. — L. III : *La Preuve égoïste*, 1 vol., Paris, 1890. — L. IV : *Le Vœu de vivre*, 3 vol., Paris, 1891, 1892 et 1893. — L. V : *L'Ordre altruiste*, 3 vol., Paris, 1894, 1895 et 1897 (1). — 2e Partie : *Dire des Sangs* : L. I : *Le Pas humain*, 1 vol., Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

EN PRÉPARATION. — 2e Partie : *Dire des Sangs :* L. II : *Les Géniteres*. — L. III : *Les Sens nouveaux*. — L. IV : *Le Monde mortel*. — L. V : *Le Devenir*. — 3e Partie : *Dire de la loi*. Plusieurs volumes.

A CONSULTER. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — J. Huret : *Enquête sur l'Evotion littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888.

Anonyme : *M. René Ghil*. Bulletin des Etudiants de Montpellier, mai 1891. — M. Batilliat : *M. René Ghil*, Avant-garde de Tarbes, 23 septembre, 10 et 22 octobre, et 20 novembre 1891. — G. et J. Couturat : *M. René Ghil*, Revue indépendante, août 1891 — G. et J. Couturat : *M. René Ghil et la poésie scientifique*, Revue indépendante, novembre 1892. — E. Michelet : R. Ghil : *Méthode évolutive instrumentiste*, Revue indépendante, mai 1889. — E. Michelet : *article*, Gaulois, 29 août 1887. — G. Moch : *Le Calcul et la réalisation des auditions colorées*, Revue scientifique, 20 août 1898. — T. S. Perry : *The Latest Literary Fashion in France*, The Cosmopolitan (New-York) juillet 1892. — C. M. Savarit : *M. René Ghil*, La Re-

(1) Les livres de l'*Œuvre*, suivis seulement de la mention : Paris et de la date, sont parus sans nom d'éditeur. Ils sont en dépôt à la librairie du *Mercure de France*.

naissance, 7 avril, 1896. — E. Strauss : *M. René Ghil*, La Critique, 5 avril 1896. — E. Verhaeren : articles, Art moderne (Bruxelles), 5 décembre 1886 et 24 avril 1887. — P. Verlaine : *René Ghil*, les Hommes d'aujourd'hui, n° 338, Paris, Vanier.

Iconographie :

Luque : *Portrait charge*, dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 338, Paris, Vanier. — Robuchon : *Portrait à la plume*, 1893 (reproduit dans le *Courrier français*, 15 janvier 1893. — Couturier : *Portrait à la plume*, 1895 (reproduit dans le *Don Juan*, octobre 1895). — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, Paris, Soc. du *Mercure de France*, 1898. — F. Vezzani : *Peinture*, 1899, appartient à M. René Ghil.

SONNET

Mais leurs ventres éclats de la nuit des Tonnerres !
Désuétude d'un grand heurt de primes cieux
Une aurore perdant le sens des chants hymnaires
Attire en souriant la vanité des Yeux.

Ah ! l'éparre profond d'ors extraordinaires
S'est apaisé léger en ondoiement soyeux,
Et ton vain charme humain dit que tu dégénères !
Antiquité du sein où s'épure le mieux.

Et par le voile aux plis trop onduleux ces Femmes
Amoureuses du seul semblant d'épithalames
Vont irradier loin d'un soleil tentateur :

Pour n'avoir pas songé vers de hauts soirs de glaives
Que de leurs flancs pouvait naître le Rédempteur
Qui doit sortir des Temps inconnus de nos rêves.

(*1886*)

POUR L'ENFANT ANCIENNE

Tue en l'étonnement de nos yeux mutuels
Qui délivrèrent là l'or de latentes gloires,
Que, veuve dans le Temple aux signes rituels,
L'onde d'éternité réprouve nos mémoires.

Tel instant qui naissait des heurts éventuels
Tout palmes de doigts longs aux nuits ondulatoires
Vrais en le dôme espoir des vols perpétuels
Nous ouvrit les passés de nos pures histoires

Une moire de vains soupirs pleure sous les
Trop seuls saluts riants par nos vœux exhalés,
Aussi haut qu'un néant de plumes vers les gnoses.

Advenus rêves des vitraux pleins de demains
Doux et nuls à pleurer, et d'un midi de roses,
Nous venons l'un à l'autre en élevant les mains.

(*1886*)

EN M'EN VENANT AU TARD DE NUIT...

En m'en venant au tard de nuit
se sont éteintes les ételles :
Ah! que les roses ne sont-elles
tard au rosier de mon ennui
et mon amante, que n'est-elle
morte en m'aimant dans un minuit.

Pour m'entendre pleurer tout haut
à la plus haute nuit de terre
le rossignol ne veut se taire :
et lui, que n'est-il moi plutôt

et son amante ne ment-elle
et qu'il en meure dans l'ormeau.

En m'en venant au tard de nuit
se sont éteintes les ételles :
vous lui direz, ma tendre mère,
que l'oiseau aime à tout printemps...
Mais vous mettrez le tout en terre,
mon seul amour et mes vingt ans.

(*Dire du Mieux : Le Vœu de vivre.*)

FRAGMENT

. . . . Dites, qu'on ne sort de la guerre
que par la guerre ! — et l'heure des trompettes, dure
au-dessus des étreintes de qui vont mourir !
De sang, de gorges singultuant de rupture —
dure...

Elles éplorent le soir des Banqueroutes
d'Etats, les trésors vides par la paix-armée
et la terreur des Uns à grand geste alarmée
et l'angoisse des détenteurs mauvais de l'Or
sentant hideusement aussi que vient la mort —
car n'entendez-vous pas ?

il passe des Bruits sourds
il passe des Bruits d'hommes dans les alentours :
ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintant :

... allons (la terre, la terre ronde)
allons légèrement, hardiment —
la terre vaste, la terre ronde

est une mère de tout le monde !
allons la terre, légèrement !...

ils passent en marquant le pas, ils passent en
hurlant par toute route et en des heurts tintant
vers ailleurs qui s'en aillent pour pouvoir vivre, ou
pour mourir : et leurs poings puissants maîtrisent d'armes
la nuit venante aux plis de hauts drapeaux d'alarmes !...

Elles sonnent les Révoltes et Banqueroutes...
et les hommes des Banques du sang et de l'or
à tous Etats, de rois et parlements ! ont dit :
— « Votre Empire ne tient qu'autant que nous tenons
ventripotents et vos maîtres, et tous nos noms
se mêlent dans l'histoire énorme de la Faim
des peuples ! Nos trésors meurent dans vos trésors
et quoiqu'ils n'aient mangé, les peuples aux poings tors
de toute part partis viennent vers notre Fin :
qu'ils aillent vers la leur !

Ils gardent la hantise
cruante des mots qui mentent ! patrie, en eux
retentira au sens de meurtres, et haineux
le vent haut-soulevant des trompettes attise
le sang des Races ! — Ils ont le goût du sang, et
de leur ventre vide plus déments, tas muet
ils entreront dans les poitrails les uns des autres
ainsi qu'ils entreraient tragiques, dans les nôtres :
ô rois et pseudo-rois ! l'heure des Banqueroutes
de tout, sonne ! et d'aller entreprendre les routes... »

Aux armes ! Cités du Monde —
le soir de deuil

est arrivé!...

Haine immortelle de nos Aïeux
tressaille dans nos artères, et
sonne!
contre nous, teint de tous lieux
l'étendard sanglant se lève! — aux armes!
et sonne dans l'horizon muet
du heurt en nos poitrines d'alarmes
du heurt ardent de notre sang, et
bats!...

Faisant notre entraille pleuvoir
nous sommes l'hérédité vivante
des ventres qui hurlent l'Épopée
du sang large, où se meurtrit le soir
qui rutilait au long de l'épée:

au vent des trompettes d'épouvante
qui s'empourprent de notre souffle! — en
val et mont qui ne sont pas patrie
et peuplant de nos morts d'autres sols
ô toi! que nos veines ont nourrie!
oui, mène aux meurtres et mène aux viols
ta géniture où hurle l'élan
et sur les peuples d'âme tarie
tient notre étendard teint de tous lieux!
Haine immortelle de nos Aïeux!...

... et les peuples entrèrent au guet-apens...

(*Dire du Mieux: L'Ordre altruiste, vol. I.*)

FRAGMENT

Il ne veut pas dormir, mon enfant...
mon enfant
ne veut dormir, et rit! et tend à la lumière
le hasard agrippant et l'unité première
de son geste ingénu qui ne se sait porteur
des soirs d'Hérédités, — et tend à la lumière
ronde du haut soleil son geste triomphant
d'être du monde !...

Ta mère va, mon enfant
qui te donnes à la vie !
clore les rideaux, lourds d'une nuit en lenteur
d'atomes, en lenteur de sang!... Ah! la nuit tendre
ainsi qu'une eau, tu ne sais pas — où se détendre
la douleur de nos yeux et de l'inassouvie
Vie, l'âpre effort !...

... Il est un seul navire (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
il est un seul navire à l'eau
où mon Amant est matelot...

Des tropiques du temps (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt !)
des tropiques tant loin de nous
que m'apporte mon Ami doux...

Du soleil de la Vie (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt !)
du soleil ton Amant t'apporte
à en dorer toute ta porte :

et tu le trouveras (aidants
aidés d'étoiles nage au port!)
et tu le trouveras, emmi
des transes sur mon lointain sort

et même, au demain de ma mort :
dessous le nom d'Amour, dedans
mon sein
tant loin qui s'est gémi !...

Mais il ne veut dormir, mon enfant...
mon enfant
ne veut dormir, et pleure ! et tend à la lumière
qu'il sait trop — l'implorant geste de son exil
aux ondes du néant où se désole-t-il
d'errer... — Or, ouvre les rideaux de nuit! ô Mère
de silence : que luise entre les doigts en vœu
de Joie,
le soleil vaste ! le premier dieu...

(*Dire du Mieux : L'Ordre altruiste, vol. III.*)

FERNAND GREGH

1873

Fils de l'éditeur de musique, M. Fernand Gregh est né à Paris le 14 octobre 1873, d'une vieille famille de Parisiens. L'histoire de sa presque soudaine notoriété, en août 1896, est assez amusante. Paul Verlaine venait de mourir (8 janvier 1896) et les articles dans les journaux et dans les revues étaient nombreux à son sujet. Un des premiers, M. Gaston Deschamps écrivit sur l'auteur de *Sagesse* (*Temps*, 12 janvier 1896) un article contenant d'excellentes citations. Déjà collaborateur à la *Revue de Paris*, M. Fernand Gregh, de son côté, y publia (nº du 1er février 1896) et sous le titre : *Paul Verlaine* quelques pages au cours desquelles il reproduisait, en indiquant bien qu'il en était l'auteur, le court poème intitulé *Menuet* et qu'on trouvera après ces lignes. Et du temps passa. Et le jour vint pour M. Gaston Deschamps de réunir en volume, avec d'autres écrits, son article sur Paul Verlaine. Voulant sans doute l'augmenter de citations nouvelles, le critique du *Temps*, hâtivement, et peut-être même parmi la correction de ses épreuves, parcourut alors quelques-unes des études publiées sur le poète qu'il connaissait si mal. Et lisant les pages de la *Revue de Paris*, et prenant comme étant de Paul Verlaine le *Menuet* de M. Fernand Gregh, en le qualifiant de menu chef-d'œuvre il l'inséra dans son article. (*La Vie et les livres, 3e série*). Erreur charmante, qui ne

nuisait en rien au mort — tant le *Menuet* est le pastiche de la pièce : *Chanson d'automne* dans les *Poèmes Saturniens* — et qui devait être si bienfaisante pour le jeune écrivain un moment frustré. Car, cette erreur, M. Fernand Gregh ne voulut point la permettre. Par une lettre rectificative adressée à l'*Echo de Paris* et parue dans ce journal au numéro du 30 août 1896, honnêtement il la révéla. Et tout de suite des gens connurent son nom qui l'ignoraient la veille. Tout de suite aussi, M. Fernand Gregh rassembla ses vers, les uns épars dans des revues, les autres encore en cartons, et il nous offrit cette *Maison de l'enfance*, d'un ton à la fois juvénile et grave, et qui, en révélant chez son auteur une grande habileté, donnait beaucoup d'espoir. Après plusieurs éditions et les honneurs, au début, d'un article élogieux de M. François Coppée, ce volume mérita à M. Fernand Gregh le prix Archon-Despérouses, d'une valeur de 3.000 francs, que l'Académie lui décerna en 1897. Depuis, M. Fernand Gregh a travaillé. Il semble aussi qu'il ait souffert dans sa chair. Et son nouveau livre, *La Beauté de vivre*, récemment paru, et qui dégage une sincérité et une humanité souvent absentes de *La Maison de l'enfance*, nous est un gage des poèmes excellents où il atteindra.

Outre l'article sur Paul Verlaine et mentionné plus haut, M. Fernand Gregh a publié dans *La Revue de Paris*, n° du 1er janvier 1899, une autre étude littéraire intitulée : *Georges Rodenbach*. Et en même temps qu'à *La Revue de Paris*, il a collaboré à *La Revue Blanche* et à *La Vogue* (nouvelle série, 1899). — P. L.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — *La Maison de l'Enfance*, poésies, Paris, Calmann Lévy, 1897. — *La Beauté de vivre*, poésies, Paris, Calmann Lévy, 1900.

EN PRÉPARATION. — *Le Huitième glaive*, tragédie en 3 actes et en vers. — *La Belle au Bois dormant*, féerie en 5 actes et en vers, reçue au théâtre Sarah Bernhardt.

A CONSULTER.— G. Deschamps : *La Vie et les Livres*, 3ᵉ série (article Verlaine), Paris, A. Colin, 1896.

L. Blum : *Les livres*, Revue Blanche, 15 janvier 1897. — P. de Bouchaud : *Etude*, Express de Lyon, 21 janvier 1897. — F. Coppée : *Littérature*, Journal, 3 décembre 1896. — G. Deschamps : *La Maison de l'Enfance, par M. Fernand Gregh*, Temps, 8 novembre 1896. — G. Deschamps : *Le Coin des Poètes*, Temps, 7 août 1898, — Ph. Gille : *Les Livres*, Figaro, 26 novembre 1896. — F. Gregh : *Lettre*, Echo de Paris, 30 août 1896. — G. Lanson : *Etude*. Revue universitaire, 15 décembre 1896. — Ch. Maurras : *Littérature*, Revue encyclopédique, 23 janvier 1897. — Ch. Maurras : *Revue Littéraire*, Revue Encyclopédique, 19 juin 1900. — Ed. Rod : *A propos de poésie*, Gaulois, 1er janvier 1897. — A. Silvestre : *Critique littéraire*, Journal, 16 novembre 1896. — F. Weil : *Fernand Gregh*, L'Art et la Vie, decembre, 1896.

DIALOGUE

« O les enfants ouvrant leurs clairs yeux agrandis
Que nous fûmes naguère au seuil blanc des années !
— Viens : les fleurs de l'Avril à jamais sont fanées,
Et les regrets de l'aube aggravent les midis.

— Ah ! laisse-moi, ce jour encor, songer en larmes
Devant le lointain bleu qui fut notre horizon !
Vois les bosquets d'antan et la blanche maison...
— Entends, entends plutôt, là-bas, ce grand choc d'armes !

Debout, viens ! Le cri d'or des clairons nous convie
Au combat héroïque et fatal de la vie !
Quand sonne au loin l'espoir, pourquoi nous souvenir ?

— Je veux rêver. — Le rêve est vain. Vois l'aile immense
De la Gloire passer au fond de l'avenir !
Viens ! — Oh ! les jours dorés et calmes de l'enfance ! »

(*La Maison de l'enfance*)

LE SILENCE DE L'EAU

Le grand jet d'eau qui sanglotait
Nuit et jour, âme inconsolée,
Sous la voûte à demi croulée,
Est mort cette nuit et se tait,

Et le vent fou qui l'insultait,
Et chassait sa gerbe envolée,
Mêle les feuilles de l'allée
A son silence qui chantait...

Mais sa tristesse survit toute ;
Tandis qu'autrefois goutte à goutte
Tressaillait l'écho de la voûte,

Maintenant l'eau qui remuait
Semble un lac de pleurs sourds... Écoute :
Il y rôde un sanglot muet.

(*La Maison de l'enfance*.)

MENUET

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets,
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan

Qui s'anime, rit un instant,
Et s'efface.

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache au départ,
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre,

Ah! comme vous broyez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes!
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes!...

Mars 1892. (*La Maison de l'enfance.*)

LE RETOUR

Je te revois, Maison de ma Tristesse ! — O joie !
L'an qui passa, rapide, entre nous deux, Maison,
M'apporta dans son vol, du fond de l'horizon,
Des lauriers, et ces fleurs dont la gerbe rougeoie :

Roses du bel Amour dont la bouche éclatante
Rit le rire odorant, humide, du plaisir ;
Lauriers tant espérés qui lassaient mon désir,
Et qui semblent encor plus beaux, après l'attente !

J'ai couronné mon front des feuilles toujours vertes
Dont la caresse m'est plus douce encor cent fois
Que le frémissement des roses sous mes doigts,
Et des boutons, pareils aux gorges découvertes.

Je reviens aujourd'hui, pensif comme naguère.
Rêveur toujours, penchant mon front même rieur,
Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur,
Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre.

Car, ô Maison, pendant qu'ici tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu ;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu ;
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

Car toutes les fiertés et toutes les ivresses
Ont succédé, mon âme, à tes maux ; tour à tour
J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,
Et, Gloire ! la douceur de tes graves caresses.

Les heures de l'angoisse et des larmes sont mortes !
Salut, Maison ! Je suis plein de joie et d'orgueil.
Vous que sur mon ennui, jadis, plus lourd qu'un deuil
Je fermais, — je vous rouvre en chantant, vieilles portes !

(*La Beauté de vivre.*)

PROMENADE D'AUTOMNE

J'ai marché longuement à travers la campagne,
Sous le soleil, rêveur que son ombre accompagne
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait ; je suis descendu sur la grève.
De beaux cygnes nageaient sous les derniers feuillages ;
Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
Qui ridaient en s'élargissant l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.

Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
— Et soudain j'ai songé que je mourrais moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
« Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde !
Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
Et coules lentement dans ma jeune poitrine !
Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
Sur les fleurs que le soir n'a pas encor fermées ;
Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,
Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes !
Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes
Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne ;
Rien, ce soir, dans ma chair ne tremble et ne s'étonne,
Et la grande pensée en moi n'est pas amère ;
Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible :
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine

Ne couvre pas un peu de bonté souterraine ;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle ! »

(*La Beauté de vivre.*)

DOUTE

Il meurt sur les plus hautes branches
Un dernier rayon de soleil ;
Le couchant sème d'ors étranges
Le feuillage vert et vermeil.

Au ciel pâle d'où le soir tombe,
Dans l'azur gris couleur des eaux,
Glissent comme des éclairs d'ombre
Les ailes vives des oiseaux.

Il sort un profond et doux charme
De toutes ces choses, sans fin ;
Tout est joyeux, apaisé, calme :
C'est la vie, où tout est divin.

Les bruits de la ville lointaine
Par bouffée arrivent vers moi...
Pourquoi soudain mon âme est-elle
Prise d'un indicible émoi ?

Mon Dieu ! comme devant les choses
On est ébloui du destin !
Comme on est pareil à des pauvres
Devant un splendide festin !

Comme on t'adore d'un cœur simple,
Comme on te retrouve ici-bas
Partout, dans la vie ample et sainte,
Mon Dieu, qui n'es peut-être pas !

(*La Beauté de vivre.*)

CHARLES GUÉRIN

1873

Né le 29 décembre 1873, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle), où il habite et qu'il n'abandonne que rarement pour voyager en Allemagne aux villes de musique et de peinture ou pour venir à Paris visiter quelques amis, M. Charles Guérin, dans ses premiers livres, ne faisait guère pressentir le poète très sûr que nous a révélé *Le Cœur Solitaire.* Mais depuis cet ouvrage, une place lui est due parmi les meilleurs des jeunes poètes récents. Sans rappeler en rien M. Sully-Prudhomme de qui la poésie, de bonne heure, devint purement intellectuelle, M. Charles Guérin fait penser en même temps qu'il émotionne. Il excelle souvent à commencer un poème par des paroles à la fois musicales et songeuses et qui, le livre fermé, pleurent encore dans la mémoire :

> O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
> Rappelle-toi nos soirs de tristesse parmi
> L'ombre tiède et l'odeur des roses du Musée.

Beaucoup des morceaux contenus dans *Le Cœur Solitaire* débutent sur ce ton. On lira dans notre choix la pièce intitulée : *A Francis Jammes*, si parfaite, et à notre sens une des plus remarquables de la jeune poésie. Nous sommes sûrs qu'il n'est personne qui, l'ayant lue, n'en retienne, pour la goûter encore, la tristesse harmonieuse et tendre. Et nous pensons

que le jeune homme qui a écrit ce poème touchant et simple et qu'il faut féliciter M. Francis Jammes d'avoir inspiré, pourra devenir, s'il sait cultiver son talent et apprendre un peu à faire moins long, un poète excellent.

M. Charles Guérin a collaboré au *Mercure de France*, au *Sonnet* (Nancy) dont il était le seul rédacteur, à la *Revue Blanche*, à l'*Ermitage*, à la *Revue de Paris*, à l'*Image*, au *Réveil de Gand* et à la *Revue des Deux-Mondes*. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Fleurs de Neige*, poésies, Nancy, Crépin Leblond, 1893 (sous le pseudonyme d'Heirclas Rügen). — *L'Art parjure*, poésies, Munich, 1894. — *Joies Grises*, poésies, Paris, Ollendorff, 1894. — *Georges Rodenbach*, Essai de critique, Nancy, Crépin-Leblond, 1894. — *Le Sang des Crépuscules*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Sonnets et un Poème*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Le Cœur Solitaire*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *L'Eros funèbre*, poèmes, Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1900.

A consulter. — E. Krantz : *Un décadent lorrain à Nancy*, Paris, Berger-Levrault, 1894.

H. Chantavoine : *Poètes et Poésies*, Débats, 21 novembre 1895. — G. Deschamps : *Le Coin des Poètes* Temps, 7 août 1898. — L. Duchosal : *Étude*, Journal de Genève, 10 décembre 1896. — R. de Gourmont : *Poètes nouveaux. Charles Guérin*, La Renaissance, 22 octobre 1899. — S : *Un Jeune poète*, Débats, 11 juillet 1898. — A. Theuriet : *Voyage au pays des poètes*, Journal, 15 juillet 1898.

Iconographie :

Jean Veber : *Lithographie*, dans *l'Ermitage* de juin 1898.

JE VOUDRAIS ÊTRE UN HOMME...

Je voudrais être un homme; or rien dans mes poèmes
Ne répond au sanglot de la détresse humaine.
Aux heures de paresse on s'arrête à ce livre
Comme on entre dans une auberge somptueuse
Pour y goûter un peu de paix voluptueuse
Au rhythme des chansons et des belles musiques.

Les affligés s'en vont se consoler ailleurs,
La femme reste indifférente et les railleurs
Gardent le pli crispé de leur sourire amer.
On dit : — Ce sont des mots, des mots, de simples mots,
C'est un enfant qui crie avant d'avoir souffert,
Peut-être un baladin qui mime les sanglots...
Que vient-il nous parler de l'amour, celui-là,
Avec sa flûte et ses sonnets à falbalas?
Oh! ce marbre serein des petites douleurs
Que sa piété soigneuse enguirlande de fleurs! —
Hélas! c'est vrai, Messieurs et Mesdames, c'est vrai!
Donnez-moi le génie âpre qu'il me faudrait
Pour labourer profondément vos cœurs secrets.
Hélas! oui, je voudrais vous offrir en écho
Le livre où chaque amant revivrait ses baisers,
Et puisqu'au fond tout est des mots, rien que des mots,
Savoir au moins les mots divins qui font pleurer.

10 février 1898. *(Le Cœur Solitaire.)*

LE SOIR LÉGER...

Le soir léger avec sa brume claire et bleue
Meurt comme un mot d'amour aux lèvres de l'été,
Comme l'humide et chaud sourire heureux des veuves
Qui rêvent dans leur chair d'anciennes voluptés.
La ville, pacifique et lointaine, s'est tue;
Dans le jardin pensif où le silence éclôt
Chantent encor, discrètement, des fraîcheurs d'eau
Qu'éparpille, affaibli, le vent tiède et nocturne:
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable,
Les guêpes sur le mur bourdonnent à voix basse,
Des roses que les doigts songeurs ont effeuillées

Répandent leur énamourante âme de miel;
Une aube étrange et pâle erre aux confins du ciel
Et mêle en un profond charme immatériel
De la lumière en fuite à de l'ombre étoilée.

Que me font les soleils à venir, que me font
L'amour et l'or et la jeunesse et le génie!...
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front:
Ah! fermez la fenêtre ouverte sur la vie!

(Le Cœur Solitaire.)

A FRANCIS JAMMES

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage,
Eternellement jeune et dru comme ton cœur
Malgré le vent et les hivers et la douleur.
Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tiède émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau blanc et noir comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.
Ta fenêtre pensive ouvre sur l'horizon;
Voici tes pipes, ta vitrine qui reflète
La campagne parmi les livres des poètes.

Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront,

Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies.
Jour égal en douceur à l'arrière-saison ;
Nous écoutions chanter les mésanges des haies,
Les cloches bourdonnaient, les voitures passaient...
Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux :
Toi, brisé sur l'amour comme un roseau sur l'eau
Qui tremble et sous le flot secrètement sanglote,
Moi, frémissant, avide à mourir du départ
Sur la mer où tournoient les barques sans pilotes.
Nous écoutions tinter les sonnailles des chars,
Pareillement émus de diverses pensées,
Et le ciel gris pesait sur nos âmes blessées.
Reviendrai-je dormir dans ta chambre d'enfant,
Reviendrai-je, les cils caressés par le vent,
Attendre la première étoile sous l'auvent,
Et respirer dans ton coffret en bois de rose,
Parmi l'amas jauni des vieilles lettres closes,
L'amour qui seul survit dans la cendre des choses ?
Jammes, quand on se penche à ta fenêtre, on voit
Des villas et des champs, l'horizon et les neiges ;
En mai tu lis des vers dehors, à demi-voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...
Demeure harmonieuse, ami, vous reverrai-je ?

Demain, hélas ! Mieux vaut penser au temps d'hier.
Une âme sans patrie habite dans ma chair.
Ce soir, un des plus lourds des soirs où j'ai souffert,
Tandis que, de leur gloire éparse sur la mer,
Les rayons du soleil couchant doraient la grève,
Les cheveux lavés d'air et d'écume, j'allais,

Roulé comme un caillou par la force du rêve,
La terrible rumeur des vagues m'appelait,
Voix des pays brûlés, des volcans et des îles.
Et, le cœur plein de toi, j'ai marqué d'un galet
Veiné comme un bras pur et blanc comme du lait
Le jour où je passai ton seuil, fils de Virgile.

(*Le Cœur solitaire*).

L'ÉROS FUNÈBRE

Nuit d'ombre, nuit tragique, ô nuit désespérée !

J'étouffe dans la chambre où mon âme est murée,
Où je marche, depuis des heures, âprement,
Sans pouvoir assourdir ni tromper mon tourment.
Et j'ouvre la fenêtre au large clair de lune.

Sur les champs nage au loin sa cendre bleue et brune.
Comme une mélodie heureuse au dessin pur
La colline immobile ondule sur l'azur
Et lie à l'horizon les étoiles entre elles.
L'air frémit de soupirs, de voix, de souffles d'ailes.
Une vaste rumeur gronde au bas des coteaux

Et trahit la présence invisible des eaux.
Je laisse errer mes yeux, je respire, j'écoute
Les sombres chiens de ferme aboyer sur la route
Où sonnent les sabots d'un passant attardé.

Et sur la pierre froide où je suis accoudé,
Douloureux jusqu'au fond de l'ame et solitaire,
Je blasphème la nuit lumineuse et la terre
Qui semblent me sourire et m'ignorent, hélas !
Et sachant que la vie, à qui n'importe pas

Un cœur infiniment désert de ce qu'il aime,
Ne se tait que pour mieux s'adorer elle-même,
Je résigne l'orgueil par où je restais fort,
Et j'appelle en pleurant et l'amour et la mort.

« C'est donc toi, mon désir, ma vierge bien-aimée !
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres que mon cœur se répand en sanglots.
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras.
Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse,
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse !
O Dieu juste, soyez béni par cet enfant
Qui voit et contre lui tient son rêve vivant !
Mais toi, parle, ou plutôt, sois muette, demeure
Jusqu'à ce qu'infidèle au ciel plus pâle, meure
Au levant la dernière étoile de la nuit.

Déjà l'eau du matin pèse à l'herbe qui luit,
Et, modelant d'un doigt magique toutes choses,
L'aube à pleins tabliers sème ses jeunes roses.
O la sainte rumeur de sève et de travail !
Ecoute passer, cloche à cloche, le bétail,
Et rauquement mugir la trompe qui le guide.
La vallée a ses tons d'émeraude liquide,
Les toits brillent, les bois fument, le ciel est clair,
Chaque vitre au soleil répond par un éclair.

La douceur de la vie entre par la fenêtre.
J'aime à cause de toi l'aube qui vient de naître,
Et, mêlée à la grâce heureuse du décor,
Mon immortelle amour, tu m'es plus chère encor.
Nous tremblons, enivrés du vin de notre fièvre,
Et nous nous demandons tout bas et lèvre à lèvre,
Quels matins purs, quels soirs lumineux et bénis
Couvent nos doigts tressés comme les brins des nids.
Et ni la terre en joie et ni le ciel en flammes,
Rien ne détourne plus du rêve nos deux âmes
Qui parmi la rumeur grandissante du jour,
Pleurent dans le silence infini de l'amour. »

L'amour?.. rouvre les yeux, mon pauvre enfant, regarde!
Le val est bleu de clair de lune, le jour tarde,
La rivière murmure au loin avec le vent,
Et te voilà plus seul encor qu'auparavant.
La bien-aimée au front pensif n'est pas venue,
Le sein que tu pressais n'est qu'une pierre nue,
La voix qui ravissait tes sens n'est qu'un écho
Du bruit des peupliers tremblants au bord de l'eau.
La longue volupté de cette heure attendrie
Fut le jeu d'un désir expert en tromperie.

Va, ferme la croisée, et quitte ton espoir.
Mesure en t'y penchant ton morne foyer noir :
N'est-ce pas toi cet âtre éteint où deux Chimères
Brillent d'un vain éclat sur les cendres amères?
Et puisque tout est faux, puisque même ton art
Aux rides de son cœur s'écaille comme un fard,
Cherche contre l'assaut de ta peine insensée

L'asile sûr où l'homme échappe à sa pensée,
Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

(*L'Eros funèbre.*)

A.-FERDINAND HEROLD

1865

Petit-fils du célèbre musicien du *Pré aux Clercs*, M. André-Ferdinand Herold est né à Paris le 24 février 1865. Elève de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des Hautes Etudes, il cultiva avec une égale passion la science des manuscrits, les langues orientales et la littérature; aussi ces goûts entretenus et favorisés firent-ils de lui tout à la fois un érudit et un poète. M. A.-Ferdinand Herold débuta par un drame, *L'Exil de Harini*, inspiré du sanscrit. Depuis, tout en poursuivant ses études savantes, traduisant ou commentant de nombreux textes, il se révéla en des œuvres directes, telle — et surtout — *Chevaleries sentimentales*, le délicat évocateur de qui M. Remy de Gourmont écrivit : « C'est un poète de douceur; sa poésie est blonde avec, dans ses blonds cheveux vierges, des perles et au cou et aux doigts des colliers et des bagues, élégantes et fines gemmes... » (*Le Livre des Masques*.)

M. A.-F. Herold a collaboré à de nombreuses revues, entre autres — pour mentionner les principales, — *Les Chroniques* (1888), *La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (1888-1889), *Les Entretiens politiques et littéraires* (1890-1892), *La Wallonie* (1889-1892), *Le Réveil* (Gand, 1894, etc.), *Le Coq Rouge* (Bruxelles, 1895-1897), *La Revue de Paris* (1895), *Le Livre d'Art* (1895), *La Société Nouvelle* (Bruxelles, 1896), *Le Centaure* (1896), *L'Ermitage*,

Mercure de France — où, indépendamment de nombreuses pages, contes, poèmes, etc., il signe, depuis 1896, la Chronique dramatique. — *La Revue Blanche*, *Revue d'Art dramatique* (1899), *Le Mouvement Socialiste* (1899), *La Vogue* (nouvelle série, 1900). Il a en outre publié de longues pièces dans *L'Almanach des Poètes* (Soc. du *Mercure de France*, 1896, 1897, 1898) et fait représenter sur différentes scènes des productions originales et des traductions. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *L'Exil de Harini*, poème dramatique en prose et en vers, Paris, Dalou, 1888. — *La Légende de Sainte Liberata*, poème, Paris, Chamerot, 1889. — *Les Pœans et les Thrènes*, poèmes, Paris, Lemerre, 1890. — *La Joie de Maquelonne*, mystère, Paris, Art Indépendant, 1891. — *Chevaleries sentimentales*, poèmes, Paris, Art. Indépendant, 1893. — *La Legende de Sainte Liberata*, mystère (2e éd. corrigée), Paris, Soc. du Mercure de France, 1894. — *L'Upanishad du Grand Aranyaka* (traduction), Paris, Art Independant, 1894. — *Floriane et Persigant*, poème dramatique, Paris, Art Indépendant, 1894. — *Le Victorieux*, poème dramatique, Paris, Art Indépendant, 1895. — *Le Livre de la naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *L'Anneau de Çakuntala*, comédie héroïque de Kâlidasa (adaptation représentée sur la scène de « l'Œuvre », 10 décembre 1895), Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Paphnutius*, comédie de Hrotsvitha (traduction, représentée sur le Théâtre des Pantins, décembre 1897), Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Intermède Pastoral*, sonnets, Ed. du « Centaure », 1896. — *Les Perses*, tragédie d'Eschyle (traduction représentée sur la scène de l'Odéon, 5 novembre 1896), Paris, Fasquelle, 1896. — *Images tendres et merveilleuses* (*La Joie de Maquelonne*, *La Fée des Ondes*, *Floriane et Persigant*, *La Legende de Sainte-Liberata*, *Le Victorieux*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *La Cloche engloutie*, conte dramatique de G. Hauptmann (traduction représentée sur la scène de « l'Œuvre », 5 mars 1897), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Sâvitri*, comédie héroïque (représentée sur la scène des Escholiers, 13 avril 1899), Paris, Soc. du Mercure de France, 1899). — *Au hasard des Chemins*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900. — *Une jeune femme bien gardée*, comédie en un acte (représentée sur la scène du « Grand Guignol » le 28 mai 1900), Paris, Soc. du Mercure de France, 1900.

En préparation. — *Les ving-cinq contes du Vampire*, traduction u sanscrit de Çivadâsa.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Soc. du Mercure de France, 1896.

A. Bonneau : Article bibliographique, Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — P. Louys : *Le Victorieux*, Mercure de France, juin 1895. — Stuart Merrill : *Chroniques*, Ermitage, août 1893. — P. Quillard : *Chevaleries sentimentales*, Mercure de France, mai 1893. — H. de Régnier : *A.-F. Herold,* Mercure de France, mars 1894.

Iconographie :

Paul Ranson : *Portrait au crayon*, 1893 (appart. à M.-A.-F, Herold). — F. Vallotton : *Masque, Le* dans *Livre des Masques,* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

VOICI LA DANSE DES FEUILLES...

Voici la danse des feuilles dans les allées;
Elle emporte l'espoir fleuri des mais nouveaux
Et des rhythmes de mort descendent les vallées.

Le vent automnal balance les grands pavots
Qui penchent tristement l'orgueil de leurs corolles;
L'hiver attelle ses mystérieux chevaux.

Impassibles et froids ainsi que des idoles,
Le poitrail hérissé de neige et de glaçons,
Ils passeront avec de blanches auréoles.

Ils entraînent, loin de la joie et des chansons,
Vers les palais où pleurent les anciennes gloires
Parmi le souvenir des défuntes moissons.

Ils entraînent, vers les grottes mornes et noires,
Où s'alanguissent les roses et les lilas,
Fleurs maigres dont l'ennui décolore les moires.

Monotone, le vent sonne toujours le glas
Des matins lumineux et des nuits étoilées,
Et fait tournoyer, sans jamais en être las,

La danse des feuilles mortes dans les allées.

(*Chevaleries sentimentales.*)

MAROZIE

Sur la terrasse ombreuse où sa chair extasie
Et qu'enguirlandent les vignes aux blonds raisins,
Parmi les cardinaux et les ducs, ses cousins,
Siège, demi-nue et rieuse, Marozie.

Devant son trône danse une troupe choisie
Des esclaves filles des émirs sarrazins,
Et des poètes lui murmurent des dizains
Dont le rhythme berceur charme sa fantaisie.

L'aile rude, jamais aucun oiseau de soir
Ne frôle son front juvénile d'un vol noir,
Et jamais le mépris d'un amant ne l'enfièvre.

Le Pape viderait pour elle des trésors,
Et clercs et rois mourraient, des chansons à la lèvre,
Pour un regard ami de ses yeux semés d'ors.

(*Chevaleries sentimentales.*)

SUR LA TERRE IL TOMBE...

Sur la terre il tombe de la neige,
Sur la terre il tombe de l'ombre.

Où sont allées les feuilles sèches?
Même les feuilles sèches sont mortes,
Et maintenant de la neige et de l'ombre tombent

On dirait de mauvais anges qui heurtent
Les marteaux rouillés contre les portes,
Des anges qui nous tuent de souffrances très lentes.

Et, à l'horizon, les tristes nues, traînantes...

Les maisons sont closes comme des tombes sombres,
Et, partout, c'est de la neige et de l'ombre qui tombent.
(*Chevaleries sentimentales.*)

BERTILLA

Aux marges neuves d'un bel évangéliaire,
L'Abbesse peint des colombes et des griffons;
Elle peint des rameaux d'olivier et de lierre
Ou des Anges volants parmi des ciels profonds.

Là, Jésus dort en un berceau de paille fraîche;
Et voici les trois Rois Mages et les Bergers
Que l'Etoile guida vers la divine crèche
Avec les vases d'or et les fruits des vergers.

La sage Abbesse peint de douces rêveries,
Le Précurseur, grave et maigre, et vêtu de peau,
Et le Seigneur qui dans les mystiques prairies
Veille sur les brebis de son chaste troupeau.

Et la tête de Christ saignant au mur se baisse
Pour mieux voir et sourit à la savante Abbesse.
(*Chevaleries sentimentales.*)

LE VAL HARMONIEUX

C'est un val odorant de lauriers, où la lune
Fait traîner et mourir sa caresse d'argent,

Tandis qu'au ciel, gai d'un crépuscule changeant,
Les sidérales fleurs s'entr'ouvrent une à une.

Là sourd et s'agrandit, parmi l'herbe opportune,
Une fontaine dont la Naïade, nageant,
Rit et, charmeuse, endort d'un murmure indulgent
La Satyresse blonde et la Dryade brune.

Et voici que, joyeux du beau soir, un berger
Dont la flûte soupire un air frêle et léger
A quitté le penchant parfumé des collines,

Auprès de l'onde, il a frémi d'un doux frisson
Et, les yeux éblouis des dormeuses divines
Il s'arrête, oublieux de finir sa chanson.

(*Intermède pastoral.*)

LE FROID

Nulle flûte, et même qui sanglote, n'éveille
L'écho dans le jardin, le bois ou le verger ;
Et l'hiver, dur au Satyre comme au berger,
A séché la prairie et défeuillé la treille.

Le froid, noir meurtrier de l'aurore vermeille,
Le froid qui vente et crie est venu saccager
Les fleurs, les blondes fleurs à l'arôme léger
Dont Koré la joyeuse emplissait sa corbeille.

Par les chemins personne, et, seul au carrefour,
Un Hermès pluvieux qui pleure nuit et jour,
Semble grelotter dans le marbre de sa gaine.

Et, soupir où meurent les chansons et les voix,
Un long gémissement s'alanguit et se traîne
Du jardin au verger et du verger au bois.

(*Intermède pastoral.*)

LA FLUTE AMÈRE DE L'AUTOMNE...

La flûte amère de l'automne
Pleure dans le soir anxieux,
Et les arbres mouillés frissonnent
Tandis que sanglotent les cieux.

Les fleurs meurent d'une mort lente,
Les oiseaux ont fui vers des prés
Où peut-être un autre avril chante
Son hymne joyeux et pourpré.

Et vous passez, triste et frileuse,
O mon âme, par les allées.
Vous cherchez, pâle voyageuse,
Les chansons, hélas! envolées.

Ah, les chansons qui nous charmaient
Ne reviendront pas dans l'automne.
Verrai-je rire désormais
Vos yeux que les larmes étonnent ?

(*Au Hasard des chemins.*

TRIPTYQUE

I

LA CATHÉDRALE

Sur le rocher hautain la cathédrale dort :
Elle dort lourdement, bête surnaturelle,

Elle veilla pendant des siècles, et contre elle
Des troupes de héros brisèrent leur effort.

Silence. L'air lucide est chaud. Le vent du nord
Se tait. Seul, parfois vibre un vol de sauterelle.
L'église dort. Pas un souffle qui la querelle.
Est-ce encore la vie ? est-ce déjà la mort ?

Et voici que dans la lumière un frisson passe :
Une voix monte, lente, et sombre, et comme lasse ;
Un long bourdonnement sourd à travers le mur.

Et, par les fentes qui lézardent l'or des pierres,
S'échappent, vers le ciel d'un impassible azur
Les murmures de l'orgue et des vaines prières.

II

L'USINE

Au pied de la montagne blanche et qui reluit
S'alignent de longs murs sans lumière et sans joie :
On dirait qu'une mort âpre et lente tournoie
Sur les bâtiments pleins de travail et de bruit.

Là, dans le jour dolent, dans l'inquiète nuit,
Fauves aveugles qu'on écarte de la proie,
Lions abâtardis qu'on traîne à la courroie,
Peinent les douloureux que l'espérance fuit.

Hommes, courbez-vous sur la tâche opiniâtre,
Arrachez du vieux mont le calcaire et le plâtre,
Sortez la chaux des fours, ensachez le ciment !

Et, sur l'usine furibonde et meurtrière,
Il semble que parfois un sourd gémissement
Se mêle aux tourbillons de flamme et de poussière.

III

LA VILLE

Tout fait silence dans la ville épiscopale.
Les cloches d'autrefois se taisent aux clochers;
Des prêtres, confesseurs d'ennuis et de péchés,
Passent, furtifs, et comme ayant peur du scandale.

Les pieds meurtris du cuir rugueux de la sandale,
Rigides sous la bure où les corps sont cachés,
Des orantes, les mains et le front desséchés
S'agenouillent dans les chapelles, sur la dalle.

Une cloche a tinté là-bas, dans un faubourg.
Une autre lui répond. Le bruit s'éveille et court
De clocher en clocher parmi toute la ville.

Et l'austère ferveur des cantiques pieux
Monte, morne soupir, vers le ciel immobile,
Cimetière éternel où reposent les Dieux.

(*Au Hasard des chemins.*)

FRANCIS JAMMES

1868 - 1938

M. Francis Jammes est né à Tournay (Hautes-Pyrénées) le 2 décembre 1868. Son grand-père maternel était docteur en médecine à La Guadeloupe où il mourut après avoir été ruiné par les tremblements de terre de La Pointe-à-Pitre. Il s'appelait Jean-Baptiste Jammes. Et sa vie, nous dit son petit-fils, fut grave, tourmentée, ardente et triste. Le père de M. Francis Jammes naquit à La Pointe-à-Pitre. Envoyé en France, à Orthez, chez des tantes, pour faire son éducation, il devint receveur de l'Enregistrement. Mort à Bordeaux, il est enterré à Orthez, où M. Francis Jammes, depuis longtemps, habite avec sa mère. Et tout cela, le poète, de fois à autre, l'a évoqué doucement dans son œuvre. M. Francis Jammes, pendant quelque temps, fut clerc de notaire dans une étude d'Orthez. Rien ne saurait rendre, pour ceux qui l'ignorent, l'atmosphère morose et vieillotte du lieu qu'est une étude; et seul peut-être, M. Francis Jammes pourrait nous donner le tableau fané de ces étroites salles historiées d'affiches et où il a, lui aussi, passé quelques heures un peu grises. Il composait alors ses premiers vers, qu'il enfermait en de petits cahiers non mis dans le commerce et portant ce simple titre : *Vers*. Tout d'abord, ces vers parurent un peu bizarres, et là-dessus, une courte notice bibliographique dans le *Mercure de France* de décembre 1893 demeure un document très appré-

ciable. Le nom même de leur auteur inquiétait... Mais vingt lignes permettraient mal d'exprimer des paroles suffisantes sur l'œuvre du jeune écrivain qui a rafraîchi de simplicité la poésie française. Nous reproduirons seulement la préface mise par M. Francis Jammes à son livre de vers : *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* et qui est significative de l'esprit dans lequel sont écrits les poèmes rassemblés sous ce titre. Voici cette préface :

« Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

« L'angelus sonne. »

Nous pensons que les quelques pièces que nous avons choisies offriront un aspect satisfaisant de la sensibilité si particulière de M. Francis Jammes, en même temps qu'elles renseigneront utilement sur son œuvre. A écouter les poèmes contenus dans le volume *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, poèmes dont la sincérité parfois touche à la naïveté et d'une notation directe souvent jusqu'au mot choquant, on respire un sentiment d'immense humilité devant la nature et de foi ingénue en Dieu. De tels vers semblent bien avoir été écrits, comme nous le confie çà et là, au cours du livre, M. Francis Jammes, dans une petite chambre ancienne, par des soirs de septembre lent et pur, devant un horizon de métairies et de campagnes, en compagnie du silence et de son seul cœur.

En plus du petit roman dont mention est faite à l'indication des œuvres, on doit à M. Francis Jammes, pour la prose, et qui n'ont point encore été réunis en volume : des *Notes sur des Oasis et sur Alger*, Mercure de France, octobre 1896 ; — *Un manifeste littéraire de M. Francis Jammes : le Jammisme*, Mercure de France, mars 1897 ; — *Conseil à un*

jeune poète, Mercure de France, août 1899, — et des pages sur *Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry*, Mercure de France, décembre 1899. Et en même temps qu'au *Mercure de France*, M. Francis Jammes a collaboré à *La Revue Blanche*, à l'*Almanach des poètes* (1897 et 1898), à *L'Ermitage*, au *Spectateur catholique*, et à *La Vogue*, nouvelle série, 1899. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Six sonnets*, 1891. — *Vers*, plaquette, 1892. — *Vers*, plaquette, 1893. — *Vers*, plaquette, 1894. — *Un Jour*, poème dialogué, Paris. Soc. du Mercure de France, 1896. — *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, poésies, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Quatorze Prières*, Orthez, juillet 1898. — *La Jeune fille nue*, poeme, Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1899. — *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — *Le Poète et l'Oiseau*, poésies, Paris, Petite collection de l'Ermitage, 1899.

A consulter. — Thomas Braun : *Des poètes simples : Francis Jammes*, Éd. de la Libre Esthétique, 1900. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*, Paris Soc. du Mercure de France, 1898. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France) Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900.

A. Beaunier : *Etude*, Revue Bleue, 18 novembre 1899. — F. Coppée : *Quelques poètes*, Journal, 7 octobre 1897. — G. Deschamps : *Jeunes Conteurs*, Temps, 15 octobre 1899. — G. Deschamps : *Le Coin des Poètes*, Temps, 28 janvier 1900. — L. Dumur : *Les livres*, *Mercure de France*, décembre 1893. — Ch. Maurras : *Revue littéraire*, Revue encyclopedique, 23 juillet 1898. — Ch. Maurras : *Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 28 octobre 1899. — Ed. Picard : *Etude*, Art Moderne (Bruxelles), 10 juillet 1898. — M. Schwob : *Etude*, Journal des Artistes, 16 juin 1895. — A. Symons : *Etude*, Saturday Review (Londres), 15 octobre 1898. — A. Theuriet : *Un peu de poésie*, Journal, 12 janvier 1898. — A. Theuriet, *Voyage au pays des poètes*, Journal, 15 juillet 1898.

Iconographie :

Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898 — Jean Veber : *Portrait*, lithographie, dans l'*Ermitage*, de novembre 1898.

C'EST AUJOURD'HUI...

8 juillet 1894
Dimanche, Sainte-Virginie.
LE CALENDRIER.

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur, dans la *Passe de l'Agonie*.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

J'AIME DANS LES TEMPS...

J'aime dans les temps Clara d'Ellébeuse,
l'écolière des anciens pensionnats,
qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls
lire les *magazines* d'autrefois.

Je n'aime qu'elle, et je sens sur mon cœur
la lumière bleue de sa gorge blanche.
Où est-elle ? où était donc ce bonheur ?
Dans sa chambre claire il entrait des branches.

Elle n'est peut-être pas encore morte
— ou peut-être que nous l'étions tous deux.

La grande cour avait des feuilles mortes
dans le vent froid des fins d'Eté très vieux.

Te souviens-tu de ces plumes de paon,
dans un grand vase, auprès de coquillages?...
on apprenait qu'on avait fait naufrage,
on appelait Terre-Neuve : *le Banc*.

Viens, viens, ma chère Clara d'Ellébeuse;
aimons-nous encore si tu existes.
Le vieux jardin a de vieilles tulipes.
Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

LA SALLE A MANGER

A M. Adrien Planté.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,

la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— comment allez-vous, monsieur Jammes ?

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

LE VIEUX VILLAGE

A André Gide.

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

puis je longeai un mur long et usé ;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah ! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
Lui descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui, répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille ?
A-t-elle existé ? A-t-elle existé ?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru,

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

L'EAU COULE...

L'eau coule dans la boue et dans le bois, après
la pluie. C'est maintenant que sont trempés les prés.
Les merles vivent dans l'humidité des gaules
qui servent à faire les paniers, gaules jaunes.
J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entouré de mousse en soleil transparent et de rouille.
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse,
parce que tu avais une figure douce.
Mais à présent, je souris en fumant ma pipe.
Les rêves que j'ai eus étaient comme les pies
qui filent. J'ai réfléchi. J'ai lu des romans
et des vers faits à Paris par des hommes de talent.
Ah! Ils n'habitent pas auprès des sources douces
où vont se baigner les bécasses en feuilles mortes.
Qu'ils viennent avec moi voir les petites portes
des maisons des bois abandonnées et crevées.
Je leur montrerai les grives, les paysans doux,
les bécassines en argent, les luisants houx.
Alors ils souriront en fumant dans leur pipe,
et, s'ils souffrent encore, car les hommes sont tristes,
ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

1894 (*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

JE SAIS QUE TU ES PAUVRE...

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

Mais tu es plus jolie
que les autres, ta bouche
sent bon — quand tu me touches
la main, j'ai la folie.

Tu es pauvre, et à cause
de cela tu es bonne ;
tu veux que je te donne
des baisers et des roses.

Car tu es jeune fille,
les livres t'ont fait croire
et les belles histoires,
qu'il fallait des charmilles,

des roses et des mûres,
et des fleurs des prairies,
que dans la poésie
on parlait de ramures.

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

1888 (*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE...

A Vielé-Griffin.

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les sarcelles, jouets d'enfants, mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement
et les hérons tendus percheront hautement,
et les canards plus mols, formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les grues dont la barre a un crochet
feront leurs cris rouillés, et une remplacée
par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.
Vielé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète,
mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons,
car Basile toujours saignera les cochons,
et leurs cris aigus et horribles s'entendront,
et nous ferons des monstres de petites choses..

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
regardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.

Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux traits durs a appelé la vie.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

IL VA NEIGER

A Léopold Bauby.

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce ?
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors
je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que ces choses
ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
de vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous ? C'est drôle ;
nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas
et cependant nous les comprenons, et les pas
d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
qu'elles n'avaient pas besoin de nom et les nombres
qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce ?

1888 (*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

GUSTAVE KAHN

1859

Né à Metz le 21 décembre 1859, M. Gustave Kahn, tout en suivant les cours de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des langues orientales, commença, en 1880, à publier quelques articles dans des revues dont on n'a point même retenu les noms telles : *La Revue Moderne et Naturaliste*, *l'Hydropathe*, *le Tout-Paris*. Ensuite, il partit pour l'Afrique, où il séjourna quatre années. De retour à Paris en 1885, il ne tarda point, riche sans doute de tous les mirages rapportés des pays exotiques, à reprendre ses essais. Il fonda, le 11 avril 1886, une petite revue hebdomadaire, *La Vogue*, dont les numéros, rarissimes aujourd'hui, eurent une éclatante publicité. Il y publia, outre la traduction d'une tragédie-comédie en 3 actes de Casanova de Seingalt, *Le Polemoscope ou la Calomnie démasquée par la Présence d'Esprit*, la plupart des poèmes qui constituèrent sa première œuvre, *Les Palais Nomades*. Ils révélèrent, selon les termes de son biographe, M. Félix Fénéon « un poète libre de toutes traditions, manifestant sans préambule et sans atténuations d'inédites manières de voir et de sentir, et capable de les imposer ».

Le 1er octobre 1886, M. Gustavec Kahn fit paraître, en collaboration avec MM. Jean Moréas et Paul Adam, un journal littéraire et politique : *Le Symboliste*, dont la destinée fut éphémère, et en 1888, il prit une part laborieuse à la direc-

tion de la *Revue Indépendante,* où il donna une suite très remarquée d'études critiques. Après une nouvelle série de *La Vogue,* tentée en 1889, nous le voyons délaisser le rôle actif qu'il avait accepté dans des publications dont l'attitude exclusivement combattive devait nuire à son tempérament de créateur, et réunir les diverses pages qu'il avait semées çà et là. L'œuvre de M. Gustave Kahn est aujourd'hui fort diverse et pour écarter tout ce qui n'appartient pas à son labeur de poète, il est encore difficile, sinon impossible, d'esquisser en lignes hâtives ce qui fait le caractère particulier de sa physionomie. D'ailleurs, une page consacrée à des recueils tels que *Chansons d'amant, Domaine de Fée, La Pluie et le Beau Temps, Le Livre d'Images,* ne nous dispenserait pas d'une étude sur le prosodiste, celui qui, après Jules Laforgue, tenta de régénérer en faveur du vers libre, notre poétique si affaiblie aux mains des suprêmes parnassiens. Nous préférons clore cette déjà longue notice par quelques scrupuleuses indications bibliographiques, rappelant la collaboration de M. Gustave Kahn à *La Jeune Belgique,* au *Décadent, La Basoche, La Gazette anecdotique,* au *Paris littéraire, La Vie Moderne,* au *Réveil de Gand, La Société Nouvelle, La Revue Encyclopédique,* au *Monde Moderne, La Revue de Paris, Nouvelle Revue,* au *Livre d'Art, l'Epreuve,* au *Supplément du Pan,* au *Mercure de France,* au *Journal,* à l'*Evénement,* aux *Droits de l'Homme,* à la *Presse,* à l'*Almanach des Poètes* (Mercure de France, 1896, 1897), *aux Hommes d'aujourd'hui,* et à la *Revue Blanche* où, indépendamment de différentes études consacrées à Rodenbach, Anatole France, Emile Zola, Arthur Rimbaud, etc., il signe depuis plusieurs années la chronique des poèmes.

Est-il utile pour conclure de rappeler que M. Gustave Kahn créa en 1897, avec M. Catulle Mendès, à l'Odéon — ensuite au théâtre Antoine et au théâtre Sarah Bernhardt — des matinées de poètes où il tenta de faire connaître les écrivains de la génération ascendante? — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Palais Nomades,* poèmes, Paris, Tresse et Stock, 1887. — *Chansons d'amant*, poèmes, Bruxelles, Lacomblez, 1891. — *Domaine de Fée*, poemes, Bruxelles, Vve Monnom, 1895. — *La Pluie et le Beau Temps*, poèmes, Paris, Vanier, 1895. — *Le Roi Fou*, roman, Paris, Havard, 1895. — *Limbes de Lumière,* poèmes, Bruxelles, Deman, 1895. — *Premiers poèmes* (*Les Palais nomades. Chansons d'amant. Domaine de Fée*), précédés d'une étude sur le vers libre, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Le Livre d'Images,* poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Le Conte de l'Or et du Silence*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Les Petites âmes pressées*, illust. de H. Detouche, roman, Paris, Ollendorff, 1898. — *Le Cirque Solaire*, roman, Paris, Ed. de la « Revue Blanche », 1899. — *Les Fleurs de la Passion,* Paris, Ollendorff, 1900.

En préparation. — *L'Esthétique de la rue.* — *L'Adultère sentimental,* roman. — *La Vieillesse de Casanova*, roman. — Une Etude sur Jules Laforgue, etc...

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — R. de Gourmont : *Esthétique de la Langue française* (le vers libre), Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire,* Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures Contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — J. Tellier : *Nos poètes,* Paris, Despret, 1888.

F. Fenéon : *Kahn* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier. — C. Mauclair : *Trois poètes modernes,* Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — Edm. Pilon : *Gustave Kahn,* Ermitage, février 1896.

Iconographie :

L. Hayet : *Portrait, peinture à l'huile,* Exposition des Portraits du Siècle, 1893 (Galerie Georges Petit). — M. Luce : *Dessin*, 1889 (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier. — F. Vallotton : *Masque,* dans *Le Livre des Masques de R. de Gourmont,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

VOIX DE L'HEURE IMPLACABLE...

Voix de l'heure implacable et lente,
Timbre avertisseur du passé,
Encore un lourd pan de l'attente
Qui s'est écroulé fracassé !

Rien dans le passé, rien dans le présent...
Encore un lambeau d'heure évanouie!
Un semblant qui s'en va des printemps séduisants,
Un départ, un baiser, une note inouïe.

Oh! le douloureux infini
Qu'on ressent aux larges musiques,
Au delà des clartés plastiques
Dans les puissances mécaniques,
Oh! le douloureux infini!

Rien dans l'avenir, rien dans le remords!
Le cœur est blessé d'une flèche étrange;
Un désir pénétrant et vague qui le mord,
Concert inexpliqué qu'un accroc bref dérange!

(*Les Palais Nomades.*)

CHANTONNE LENTEMENT...

Chantonne lentement et très bas... mon cœur pleure...
Tristement, doucement, plaque l'accord mineur;
Il fait froid, il pâlit quelque chose dans l'heure...
Un vague très blafard étreint l'âpre sonneur.
Arrête-toi... c'est bien... mais ta voix est si basse?...
Trouves-tu pas qu'il sourd comme un épais sanglot?
Chantonne lentement, dans les notes il passe,
Vrillante, l'âcreté d'un malheur inéclos.

Encore! la chanson s'alanguit... mon cœur pleure;
Des noirs accumulés estompent les flambeaux.
Ce parfum trop puissant et douloureux qu'il meure.
Chant si lourd à l'alcôve ainsi qu'en un tombeau.
D'où donc ce frisselis d'émoi qui me pénètre,

D'où très mesurément, ce rythme mou d'andante ?
Il circule là-bas, aux blancheurs des fenêtres,
De bougeuses moiteurs, des ailes succédantes.

Assez! laisse expirer la chanson... mon cœur pleure:
Un bistre rampe autour des clartés. Solennel,
Le silence est monté lentement, il apeure
Les bruits familiers du vague perennel.
Abandonne... que sons et que parfums se taisent!
Rythme mélancolique et poignant !... Oh! douleur,
Tout est sourd, et grisâtre et s'en va ! — Parenthèse
Ouvres-tu l'infini d'un éternel malheur ?

(*Les Palais Nomades.*)

LES VOIX REDISAIENT

Les voix redisaient: la chanson qui brise
En son cœur, son cœur enseveli
C'est le son des flûtes aux accords des brises
Et la marche nuptiale des pâles lys.

Et que des perrons d'idéal porphyre
Elle descendrait lente et front baissé
En lacis perlé d'idéals Ophirs
Et les mains soumises et lèvres blessées

Qu'il faudra bercer la candeur surprise
A l'éveil si brusque au matin d'aimer —
O si court mirage des bonnes méprises
Et réveil si brusque et fini d'aimer.

(*Les Palais Nomades.*)

FILE A TON ROUET...

File à ton rouet, file à ton rouet, file et pleure
Ou dors au moutier de tes indifférences
Ou marche somnambule aux nuits des récurrences
Seule à ton rouet, seule file et pleure.

Sur la route, les cavaliers fringants
Poussent les chevaux envolés dans le vent,
Souriants et chanteurs s'en vont vers les levants
Sur la route ensoleillée les cavaliers fringants.

File à ton rouet, seule à ton rouet, file, et pleure.
Seule à ton rouet, file, crains, pleure.

Et celui dont la tendresse épanouie
Souffre aux nerfs, aux soucis, à l'ouïe,
Celui-là s'en ira pour consoler ses doutes
Aux refuges semés le long des âpres routes;
Suspends aux greniers les chanvres rouis.

File à ton rouet, les chansons sont légères,
Les images redisent les gloires des marins,
Les chansons s'évident aux heures plus légères,
Proches du retour sonore des marins.

Et voici, las des autans et des automnes
Au ciel noir des flots qui tonnent,
Le voici passer qui vient du fond des âges,
Noir et brun, et si triste : et les lents marécages
De ses yeux où demeurent stagnantes les douleurs
S'arrêteront épars sur tes yeux de douleurs.

Seule à ton rouet, file et pleure
Tes candeurs nubiles s'en iraient au gouffre
Au gouffre lamé de passé qui souffre
Depuis les temps, les temps, les leurres et les leurres
File à ton rouet, seule file et pleure.

(*Les Palais Nomades.*)

DES CHEVALIERS QUI SONT PARTIS...

Des chevaliers qui sont partis
dès longtemps, pour plus loin, pour la vie
des chevaliers qui sont partis,
Dame, savez-vous morts ou vies?

— Ils étaient droits sous la caresse
de mes yeux, leurs yeux noirs pour la vie
ils étaient fiers sous la caresse
de mes yeux, leurs églises pour la vie.

— Ils partaient en douce croisade,
pour longtemps, pour plus loin, pour la vie
ils partaient chercher l'embrassade
d'une mort plus fraîche que la vie.

— Des chevaliers qui sont partis
vers mes yeux, leurs yeux noirs, pour la vie
des chevaliers qui sont partis
passant. savez-vous morts ou vies?

Philtre de mort et nuit sur la vie.

(*Chansons d'Amant.*)

VOTRE DOMAINE EST TERRE DE PETITE FÉE...

Votre domaine est terre de petite fée.

Des Japonais diserts et fins
sur des tasses de poupées
sourient aux grands oiseaux que feint
votre paroi de royaume de poupée.

Un vague paradis terrestre
gambade à vous dès les matins,
tout vous rit l'accueil, vos poupées,
vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins.

Votre salon de faïence peinte
reçoit sur son coin d'étagère
les grands fauves belligères
dessinés en des fables peintes.

Un congrès de tables s'accoude
autour de vases en chimères,
sans nulles fleurs éphémères
que fleurs en faïence peinte.

Un synode de pintes boude,
l'air lourd, sur un coin d'étagère,
d'être sacrifié à des verres
en danse de caprices bohémiens.

Près du divan où tes yeux clos
font l'ombre aux gracieux enclos
des lueurs lunaires captives,
Votre théâtre tient clos ses rideaux

en attendant les féeries fugitives
de ton réveil en ton château.

Votre domaine est terre de petite fée.

(*Domaine de fée.*)

JE PARERAI TES BRAS...

Je parerai tes bras de bracelets,
ton cou d'un collier,
tes lèvres de mes lèvres,

je scellerai ton rêve de ma fièvre,
ta gaieté l'encouragerai
de toute mon âme grisée,

tes cheveux les couronnerai
des acclamations qu'arracherai
aux trouvères surpassés.

Puis te demanderai pardon
d'avoir si mal chanté le don
parfumé de ta grâce souveraine
et l'assentiment de ta beauté reine.

(*Domaine de fée.*)

LE VIEUX MENDIANT

La masse d'airain du temps pesa dès son enfance
sur son front; car des gardes emmenèrent son père
les pieds gênés d'entraves, les mains jointes de fer :
la justice en pesa la tête dans sa balance.

Sa mère, au souffle de la colère, s'égara
dans les bois touffus, où des yeux jamais las

veillent sur tout sentier, meublant la fondrière
de passants nus, leurs yeux de misère encore ouverts ;
et l'enfant grandissait quand cette tête tomba.

Il fut le fils des assassins ; lors une pierre
(la marmaille jouait) lui creva la paupière
et le mire ne guérissant qu'honnêtes gens,
l'autre œil se détruisit, dans son masque d'enfant
pareil dès lors à un mur blanc.

Puis il fut un jouet, et les forts gravèrent
leur rancœur et leur impatience en cicatrices
sur sa face, muette table de supplices
et des rôdeurs, par pitié, le grisèrent
par gouaille, pour qu'il dansât
et quand il pleura, le fouaillèrent.

Comme pour chacun de ses doigts
sans cesse était prête une épine,
que ses pieds sanglants avaient froid
et qu'on poussait dans les ravines
son corps pitoyable et sa face d'effroi,

chaque fois que vers les auvents
du village il allait quêtant
par le soleil ou le grand vent
son pain, à la complainte de son chant,

il suivit des vagabonds
dont la gourde lui donnait le songe ;
il eut l'os que le mâtin ronge
et les servit sans mensonge. —
Aussi on le mit en prison.

Et lorsqu'il fut l'exemple de la mauvaise route
et des tourments de la pire conscience,
un marguillier aux écoutes
des merveilles de la grâce en son inconscience,

le plaça pour que la main des dames
s'honorât du sou qui rachète les âmes
sous un parvis d'église en évidence :
leçon de choses pour toute l'enfance.

Le vieux mendiant est lézardé
comme la pierre des piliers ;
ils subissent les mêmes outrages
du temps, des chiens et de l'orage.

Ils semblent attendre d'un même âge
parmi le nombreux passage
des gens recouverts de velours et de fourrures,
les êtres doux dont la parure
serait la douceur aumônière
et l'âme en généreuse prière.

Et le Temps pleut, lentement, lentement
sur leur attente et leur tourment.

(*Le Livre d'Images.*)

IMAGE

Le cabaret est plein de panses
dévotes devant autant de brocs,
et c'est fumée dense.
Le compagnon du tour de France
y vient frapper ; c'est son repos.

Femme, donnez-moi le gîte
et me versez du vin sans eau. —
Es-tu charpentier, es-tu matelot,
es-tu calfat ?
Nous avons ici besoin de ces gens-là.

Femme, verse-moi plein mon broc.
Voici l'ami compas et la fidèle équerre ;
je sais tailler des bibelots
dans le bois de chêne, avec mon ciseau
et sertir des saints pour la proue des vaisseaux. —
Il n'est ici nul vaisseau
que des barques grêles et puis des radeaux,
les uns pour la mer, d'autres pour les canaux ;
on taillait des saints au temps des prières,
l'église maintenant a une porte en fer
et les ex-votos sont en carton-pierre.

Alors les temps sont durs ? —
oui, on mange les os
et l'on gratte la huche et l'on boit le vin sur.
Alors, commère, le gîte et un broc,
un peu de fromage et puis un chanteau.
Je partirai demain plus loin de la mer.

(*Le Livre d'Images.*)

JULES LAFORGUE

1860-1887

Issu d'une famille bretonne, Jules Laforgue naquit à Montevideo le 22 août 1860. Après avoir passé son enfance à Tarbes et son adolescence à Paris, il fut, à Berlin, pendant quelques années, le lecteur de S. M. l'Impératrice Augusta. Il quitta ces fonctions à la fin de 1886 et se maria en 1887 à Paris où il mourut le 20 août de la même année. Ces renseignements donnés sur celui qui fut, tout de suite, un grand écrivain, sans jamais avoir été « un homme de lettres », et mourut à vingt-sept ans nous laissant seulement quelques traits de son génie, nous nous tairons : car d'un tel mort on ne peut parler qu'après une méditation très pure, si toutefois le silence, qui permet seul les paroles véritables, n'est pas l'unique attitude pour l'honorer. A ceux qui voudront connaître ce que fut, littérairement, ce jeune homme, nous indiquerons simplement le livre parfait qu'a écrit sur lui M. Camille Mauclair. Et cette méditation dont nous parlons, déjà nous la commencerons pour eux par ces mots de M. Maurice Maeterlinck, au sujet de Jules Laforgue : « Il a vu bien des choses autrement que les autres ; et voir autrement que les autres, c'est presque toujours voir un peu mieux que les autres. Et puisqu'il les a vus, il a su nous faire voir des paysages, des images et des sentiments assez différents de ceux qui nous étaient habituels. Mais ce qu'il a, je crois, le plus clairement

aperçu dans une beauté et une vérité inattendues, c'est une sorte de sourire puéril et divin qui est peut-être au fond de toutes nos actions, et qu'on pourrait nommer « le sourire de l'âme... » (Introduction à *Jules Laforgue*, Essai, par M. Camille Mauclair).

Jules Laforgue a collaboré à *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, 1881-1886 ; — à *La Gazette des Beaux-Arts*, 1882-1886 ; — à *La Revue Indépendante*, 3e série, 1886-1887 ; — au *Décadent*, 1886 ; — à *La Vogue*, 1re série, 1886 ; — au *Symboliste*, 1886 ; — à *La Vie Moderne*, 1887 ; — et *au Figaro*, sous le pseudonyme de Jean Vieu. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Complaintes*, poèsies, Paris, Vanier, 1885. — *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, poésies, Paris, Vanier, 1886. — *Paul Bourget*, notice biographique, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 295, 6e vol. Paris, Vanier. — *Le Concile féerique*, poème dialogue (publication de la Vogue, de M. Gustave Kahn, 1886). — *Des fleurs de bonne volonté*, poésies publiées posthumément par les soins de MM. Teodor de Wyzewa et Edouard Dujardin, 1890 ; — *Les Moralités légendaires*, six contes en prose, Paris, Ed. de la Revue Indépendante, direction Edouard Dujardin, 1887. — *Poésies complètes* (*Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile féerique. Derniers vers*), Paris, Vanier, 1894. — *Les Moralités légendaires*, Paris, Vanier, 1894. — *Les Moralités légendaires*, édition ornée par Lucien Pissarro, Londres, 1er vol. 1897, 2e vol. 1898, en dépôt, à Paris : à la librairie du Mercure de France, — et à Londres : chez MM. Hacon et Ricketts, — et des inédits (notes, lettres, ébauches de poèmes et de critiques, articles, etc.) qu'on trouve dans *La Revue Indépendante*, 3e série, avril 1888. — *L'Art Moderne* (Bruxelles), 4 décembre 1887 au 30 décembre 1888. — *La Revue Libre*, mai à juin 1888, — *La Cravache*, 26 mai et 8 septembre 1888, — *La Lecture rétrospective*, 20 décembre 1890, — *Les Entretiens politiques et littéraires*, janvier 1891 à octobre 1892, — *La Revue anarchiste*, 15 novembre 1898, — *La Revue Blanche*, octobre 1894 à mai 1897 — et qui continueront à paraître au fur et à mesure du classement entrepris par ses amis dans les papiers qu'il laissa.

En préparation. — Jules Laforgue : *Œuvres complètes* comprenant les œuvres publiées à ce jour, un cahier de poèmes de jeunesse, des pages sur Berlin et les mœurs de l'Allemagne et Correspondance, Paris, Soc. du Mercure de France.

A CONSULTER. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — C. Mauclair : *Jules Laforgue*. Essai, avec une Introduction de Maurice Maeterlinck, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — George Moore : *Impressions and opinions. Two unknown Poets* (*Rimbaud and Laforgue*), London, 1891. — A. Symons : *The Symbolist movement in Literature*, London, W. Heinemann, 1899. — T. de Wyzewa : Nos Maîtres, Paris, Perrin, 1895. — G. Kahn : *Jules Laforgue*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 298, 6e vol. Paris, Vanier — F. Fénéon : *Jules Laforgue*, Bruxelles, Art Moderne, nos 41 et 42, 1887. — J. Laforgue : *Réponse à M. Trézenik*, Lutèce, 4 octobre 1885. — Edm. Pilon : *Jules Laforgue*, Ermitage, octobre 1895.

Iconographie :

Emile Laforgue : *Portrait-charge*, dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 298, 6e vol. Paris, Vanier. — Emile Laforgue : *Portrait à l'eau-forte*, dans *Les Moralités légendaires*, Paris, 1887. — Scarbina : *Dessin*, reproduit dans un programme du Théâtre d'Art, Paris, 1891. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

COMPLAINTE SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Qui feraient une fois pour toutes !
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quel gâchis suresthétique
Ces êtres-là sont adorables.

Justement une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague ?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

(*Poésies complètes : Les Complaintes*.)

COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,
Qui, loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsychose
Des lys en roses,
Et quel palais !

Ses fleurs dormant, il s'en allait,
Traînant des clés,
Broder aux seuls yeux des étoiles,
Sur une tour, un certain Voile
De vive toile,
Aux nuits de lait !

Quand le voile fut bien ourlé,
Loin de Thulé,
Il rama fort sur les mers grises,
Vers le soleil qui s'agonise
Féerique Eglise !
Il ululait :

« Soleil-crevant, encore un jour,
Vous avez tendu votre phare
Aux holocaustes vivipares,
Du culte qu'ils nomment l'Amour.

« Et comme, devant la nuit fauve,
Vous vous sentez défaillir,
D'un dernier flot d'un sang martyr
Vous lavez le seuil de l'Alcôve!

« Soleil ! Soleil ! moi je descends
Vers vos navrants palais polaires,
Dorloter dans ce Saint-Suaire
  Votre cœur bien en sang,
    En le berçant ! »

Il dit, et, le Voile étendu,
      Tout éperdu,
Vers les coraux et les naufrages,
Le roi raillé des doux corsages,
      Beau comme un Mage
      Est descendu !

Braves amants ! aux nuits de lait,
      Tournez vos clés !
Une ombre, d'amour pur transie,
Viendrait vous gémir cette scie :
« Il était un roi de Thulé
      Immaculé... »

(*Poésies complètes.*)

ENCORE UN LIVRE...

Encore un livre ; ô nostalgies
Loin de ces très goujates gens,

Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraséologies!

Encore un de mes pierrots morts;
Mort d'un chronique orphelinisme;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont; plus que des hures;
Ah! ça devient tous les jours pis;
J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'Inclusive Sinécure.

(*Poésies complètes: L'Imitation de Notre-Dame-la-Lune.*

L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental! Messageries du Levant!...
Oh, tombée de la pluie! Oh! tombée de la nuit,
Oh! le vent!...
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées!...
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine!...

Ah, nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.
Il bruine;
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.

Soleil plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis ?
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau
Gît sur le flanc, dans les gênets, sur son manteau.
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent !
Qu'il revienne...
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini !...
Et font les fous !...
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou.
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine ! ..
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
Montant en don quichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en déroute
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...
Accélérons, accélérons, c'est la raison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !..,

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,

Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles-mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
Mélancoliques !...
S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton, ton taine, ton ton !...
Les cors, les cors, les cors !..
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !..
C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !..
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toitures des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,

Serez-vous pas mes seules amours!..
(Oh! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux?)

Non, non! c'est la saison et la planète falote!
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote!
C'est la saison, oh déchirements! c'est la saison!
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

(*Poésies complètes.*)

DIMANCHES

Bref, j'allais me donner d'un « Je vous aime »
Quand je m'en avisai non sans peine
Que d'abord je ne me possédais pas bien moi-même.

(Mon Moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion!
Impossible de modifier cette situation.)

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,
Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,
Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose.

Or, cette nuit anniversaire, toutes les Walkyries du vent
Sont revenues beugler par les fentes de ma porte :
Væ soli!
Mais, ah! qu'importe?
Il fallait m'en étourdir avant!

Trop tard! ma petite folie est morte
Qu'importe *Vœ soli!*
Je ne retrouverai plus ma petite folie.

Le grand vent bâillonné,
S'endimanche enfin le ciel du matin.
Et alors, eh! allez donc, carillonnez,
Toutes cloches des bons dimanches!
Et passez layettes et collerettes et robes blanches
Dans un frou-frou de lavandes et de thym
Vers l'encens et les brioches!
Tout pour la famille, quoi! *Vœ soli!* c'est certain.

La jeune demoiselle à l'ivoirin paroissien
Modestement rentre au logis.
On le voit, son petit corps bien reblanchi
Sait qu'il appartient
A un tout autre passé que le mien!

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme...

Oh! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant!
Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant,
Et ta pauvre chair s'y fait mal!..
A moi, Walkyries!
Walkyries des hypocondries et des tueries!

Ah, que je te les tordrais avec plaisir,
Ce corps bijou, ce cœur à ténor,
Et te dirais leur fait, et puis encor
La manière de s'en servir

De s'en servir à deux,
Si tu voulais seulement m'approfondir ensuite un peu !

Non, non ! C'est sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer d'incurables organes
S'entrevoir avant que les tissus se fanent
En monomanes, en reclus !

Et ce n'est pas sa chair qui me serait tout.
Et je ne serais pas qu'un grand cœur pour elle,
Mais quoi s'en aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !
L'âme et la chair, la chair et l'âme,
C'est l'esprit édenique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

En attendant, oh ! garde-toi des coups de tête,
Oh ! file ton rouet et prie et reste honnête.

— Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé tu te rendras malade !
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

(*Poésies complètes.*)

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

1867

M. Raymond-Pierre-Joseph Gagnabé de La Tailhède est né à Moissac (Tarn-et-Garonne), le 14 octobre 1867. Hormis une période d'études qu'il passa à Paris, il vécut les années de sa jeunesse au pays natal où il se lia intimement avec un jeune professeur au Collège qui aura laissé dans les lettres un souvenir attendri : Jules Tellier. Son enfance studieuse ne mérite guère d'être mentionnée ; élève de M. René Doumic, au collège Stanislas, M. Raymond de La Tailhède ne dut certes pas à un tel maître son amour pour les lettres ; il nous l'a avoué en nous contant le mépris que manifestait alors ce dernier pour l'art hautain de Leconte de Lisle. Fixé à Paris vers 1888, il écrivit sans hâte ses premiers vers et projeta la publication d'un recueil trahissant diverses influences. Ce volume ne parut point, mais quelques pièces demeurèrent ; l'une d'elles fut citée dans *Nos Poètes*, d'autres ornèrent l'édition des *Reliques* de Jules Tellier qu'il publia après la mort, et en souvenir de son précieux ami. En 1890, il se lia avec M. Jean Moréas déjà rencontré, puis avec MM. Maurice du Plessys et Ernest Raynaud, et contribua à créer un nouveau mode poétique emprunté aux sources de la Renaissance. Ce fut l'aurore de l'*Ecole Romane*. De cette intention naquit *La Métamorphose des fontaines*, poème suivi de quelques odes, sonnets et hymnes à la manière de Ronsard, qui pour offrir des qualités de pre-

mier ordre, ne suffit pas, à donner toute la mesure de son talent. La poésie de M. Raymond de La Tailhède est froide, impassible, exprimant un art lent, aux expressions mesurées, pondérées comme les paroles d'un vieillard, elle ne peut que nous faire regretter l'habile chanteur qu'elle nous cèle. Dans cette œuvre malheureusement parcimonieuse, de rares beautés s'imposent, parterre de fleurs qui s'inclinent à mourir et regrettent parmi les marbres d'automne une terre ensoleillée qu'elles n'ont point connue...

Peu soucieux d'être imprimé, M. Raymond de La Tailhède aura été le seul poète de sa génération qui ne rechercha pas les honneurs d'une collaboration aux revues de son temps. A peine trouve-t-on de lui dans *Les Chroniques*, 1887, et *La Plume*, 1889-1899, quelques vers et des contes qu'il se plaît à oublier.

A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *De la Métamorphose des Fontaines*, poème, suivi *des Odes, des Sonnets et des Hymnes*, Paris, Bibliothèque Artistique et litteraire, 1895.

En préparation. — *Orphée* et divers poèmes, — une adaptation poétique de l'*Ajax* de Sophocle.

A consulter. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. —Anonyme : *M. Raymond de La Tailhède*, Débats, 16 mars 1895. — Ch. Maurras : *La Vie littéraire*, Revue Encyclopédique, 1er mai 1895. — E. Raynaud : *L'Ecole romane*, Mercure de France, mai 1895.

Iconographie :

Croquis à la plume (non signé), *Revue Encyclopédique*, 1er janvier 1893.

APPARITION

Je venais du mystère et des palais antiques
Drapé dans le manteau rouge des empereurs ;
A l'horizon, je secouais de mes fureurs
L'Océan boréal et les mers atlantiques.

J'avançais devant la face des continents
Vers la horde arrogante et fourbe des barbares;
Mon apparition fit taire leurs fanfares,
Le silence arrêta le vol des quatre vents.

L'esprit des foules qui bavarde et qui ricane
Me dit : « Sanglant banni des royaumes éteints
Qui semblais autrefois la rose des matins,
Tu pâlis maintenant comme un soleil se fane.

Tu n'as pas achevé tes rêves insensés,
Les temples furieux ont tué tes ministres,
Tes temples sont tombés dans des lueurs sinistres,
Ta mémoire et ton nom sont partout effacés.

Si tu viens parmi nous, nous troublerons tes fêtes
Et nous rirons de tes chansons, car nous aurons
Dans les mains une épée et le casque à nos fronts :
Nous vengerons sur toi nos peurs et nos défaites. »

« Si je ne suis plus roi, je suis aussi cruel :
Contre vous j'armerai la beauté de vos femmes,
Et pour qu'un vain désir épouvante les âmes,
Vos fils seront marqués de ce signe immortel.

Lorsque dans mes palais enveloppés de gloires,
Une fête chantait à la moisson des fleurs,
Vous avez élevé le cri de vos douleurs
Hors de l'ombre où planait l'effroi de mes victoires.

Mais moi le Rédempteur qui vins avant le jour,
Dont le nom ressemblait au nom de la lumière,
J'ai gardé dans mes yeux la splendeur meurtrière,
Car j'étais votre dieu, peuples, je suis l'Amour. »

(*Les Triomphes.*)

SOLITUDE

Et voilà que tes yeux profonds se sont fermés !
Mais ton âme, où vivaient les Sages d'Hellénie,
Garde toujours, dans une éternelle harmonie,
Les poètes pareils à des dieux bien-aimés.



Vision immobile et pourtant si rapide
De cette chambre au bord du fleuve... O souvenir
Du soleil éclatant dans le matin limpide !
Je sens la peur de ces heures qui vont venir...

Nous sommes entourés pendant les nuits tremblantes
De silences aigus et de blancheurs d'effrois,
Toi, les yeux agrandis et les prunelles lentes,
Moi, tressaillant au rêve éloigné de ta voix.

L'angoisse de la mort prochaine est comme un songe
Où le délire a mis de subites clartés ;
Tu vois venir sur la lumière qui s'allonge
Tant d'autres jours muets, obscurs, épouvantés.

Toute la vie expire à travers ma pensée,
Devant les longs regards de tes grandes douleurs ;
La révélation du mystère des pleurs
Retient une douceur d'espérance effacée.

Le silence des yeux s'anime alors de jour
Et de la peur de voir les formes disparaître ;
Tu sentis tout cela soudain, et que, peut-être,
Tu mourais pour avoir ressuscité l'Amour.

Mais au cri de mon nom sur tes lèvres puissantes,
Quel effroi prophétique a rempli de terreur
Ton esprit agité par des choses vivantes,
Et combien de regrets s'arrêtent dans ton cœur!

Pleure, toi qui connais la tristesse infinie!
Dans la gloire du rêve à jamais disparu,
Je suis venu vers toi comme tu l'as voulu,
Je me suis étendu sur ton lit d'agonie.

Et je comprends auprès de toi, sur tes linceuls,
Qu'autour de nous la vie humaine se recule,
Et que tous deux, mort et vivant, nous sommes seuls
Dans ce dernier isolement du crépuscule...

(*Tombeau de Jules Tellier.*)

OMBRES

Quand nous sommes allés vers le soleil levant,
Les matins étaient blancs comme des tourterelles;
Des brouillards s'étendaient dans la pourpre du vent
Sur des rivages de roses surnaturelles,
Quand nous sommes allés vers le soleil levant.

Mais, de l'Egypte jusqu'aux îles Baléares,
Quand le ciel fut rempli des clartés de Vénus,
Nous avons oublié les légendes barbares,
Nous avons vu grandir des astres inconnus
Sur la Sicile et les quatre îles Baléares.

Et c'est la basilique immense de la Nuit,
Les étoiles dans le silence : une par une,
Elles ont apparu sur la mer qui reluit,
Toujours plus pâles à travers le clair de lune,

Les planètes et les étoiles et la nuit.

Sur la plaine des mers fauves et virginales,
Nous avons regardé des choses d'autrefois,
Notre âme a traversé des fêtes triomphales ;
Les dieux retentissaient avec de grandes voix
Sur la forêt des mers fauves et virginales.

Dans le tourment de sa pensée, il regardait
L'épanouissement de ce rêve nocturne ;
Les larmes de la vie entière qu'il perdait
Montèrent de son cœur ardent et taciturne
Que dans l'effroi de sa pensée il regardait.

Alors, me reposant entre ses mains si douces,
Je lui dis : « Pour calmer ton esprit soucieux,
O mon ami, toi qui jamais ne me repousses,
La douceur de ma voix adoucira tes yeux,
La douceur de mes yeux rendra tes larmes douces. »

Mais la Nuit et la Mer s'éloignaient lentement ;
La lumière montait au-dessus des royaumes,
Et nous n'avons plus vu les dieux en ce moment,
Ni les étoiles, créatrices de fantômes,
Car la Nuit et la Mer s'éloignaient lentement.

(*Tombeau de Jules Tellier.*)

SI L'ESPOIR D'UN LAURIER...

Si l'espoir d'un laurier de semence inconnue,
O Lyre, te retient tout entière en ma voix,
Ceux-là seront chéris d'abord à qui je dois
De faire sonner haut une corde chenue.

Quand Phébus d'une pointe ardente et continue
Eclate encor, caché par le revers des bois,
C'est un soleil puissant que sur l'arbre je vois
Dedans le crin d'un chêne approché de la nue.

Telle plus, noble Lyre, antique tu parais,
Des mains doctes pressant d'âge en âge les rais
Dorés, plus a grandi le chant que je commence.

Et pour que soit mon front aux Muses dédié,
Ronsard, guidant le trait d'Apollon envoyé,
Aux tonnerres de l'aigle a renflammé la France.

(*De la Métamorphose des fontaines.*)

PIERRE LOUYS

1870

Arrière-petit-fils du docteur Sabatier,médecin de Napoléon, et petit-neveu du général Junot, duc d'Abrantès, M. Pierre Louys, qui est né à Paris le 10 décembre 1870, est surtout connu du public comme romancier,et nous pensons qu'on retrouvera avec plaisir, dans ce *Morceaux choisis*, quelques-uns des poèmes où premièrement il s'efforça. La plupart des vers que nous donnons parurent d'abord dans *La Conque*, petite revue par lui fondée en 1891, où collaborèrent également MM. Henri de Régnier, André Gide et Paul Valéry, et dont les onze numéros furent honorés d'une page inédite tour à tour de Leconte de Lisle, de Paul Verlaine, de Stéphane Mallarmé. de José-Maria de Heredia, etc. Ils formèrent ensuite une plaquette publiée à la Librairie de l'Art indépendant sous le titre : *Astarté* et que devaient suivre de petites traductions de Lucien et de Méléagre, quelques contes dans le goût antique et les premières des *Chansons de Bilitis*, de si amusante mémoire. M. Pierre Louys. alors, n'était encore qu'un amateur élégant et très lettré et connu seulement d'une élite de délicats. Et peut-être le serait-il resté sans son roman *Aphrodite* qui soudain le rendit célèbre. Tout le monde aujourd'hui ayant lu ce livre, nous n'en parlerons qu'à peine. C'est à peine si nous noterons que présenté sous son premier titre *L'Esclavage*, d'abord à *la Revue Blanche*, où le parcourut un critique

très clairvoyant, puis ensuite à l'*Echo de Paris*, journal littéraire, où l'avait recommandé M. Jean Lorrain, ce roman avait été refusé. Car de toutes ces misères, M. Pierre Louys alors sut se distraire en continuant ses voyages tantôt en Afrique, tantôt en Espagne, tantôt encore en Italie, et il serait lourd de récriminer où il sourit. Nous rappellerons seuseulement le succès considérable qu'obtint ce roman quand il fut publié, en 1896, au *Mercure de France*. Dans un article enthousiaste, M. François Coppée salua en M. Pierre Louys « un artiste accompli, un écrivain de race, à qui l'on devait déjà un livre charmant et sur qui les lettres françaises avaient le droit de fonder de magnifiques espérances ». Et deux jours après la mise en vente plus un seul volume ne restait d'*Aphrodite* dont l'auteur, fidèle à ses goûts, n'avait voulu permettre qu'un tirage de 1000 exemplaires et dont il fallut tirer à la hâte de nouvelles éditions, lesquelles se succédèrent et se succèdent encore. Nous rappellerons également le succès du deuxième roman de M. Pierre Louys, *La Femme et le Pantin*, et des *Chansons de Bilitis*, où s'amusa si parfaitement son érudition. Seul, en effet, le génie charmant qui habite son front a inspiré à M. Pierre Louys ces poèmes à la fois luxurieux et tendres, et si, les donnant comme traduits du grec, il les attribua dédaigneusement à Bilitis tant aimée et qui pourtant n'exista jamais, ce ne fut guère que par amusement de lettré ou peut-être parce que ce nom aux syllabes chantantes l'emplissait de douceur. Pourtant, quand parurent *Les Chansons de Bilitis* on n'en crut pas moins à une traduction. Et M. Pierre Louys lui-même, en guise d'avant-propos aux *Lectures antiques*, que depuis quelque temps il publie régulièrement dans le *Mercure de France*, nous a conté qu'un savant professeur de faculté, ancien élève de l'Ecole d'Athènes, et à qui il avait envoyé son ouvrage, lui répondit qu'il avait avant lui lu l'œuvre de Bilitis. Mais il nous faut achever cette notice. Après avoir admiré le romancier, on va pouvoir juger du poète. L'un et l'autre, d'ailleurs, se complètent et ne font qu'un.

Et ceux-là qui ont aimé les romans de M. Pierre Louys ne pourront qu'étendre cet amour à ses poèmes, tant l'harmonie et la grâce sensuelle des phrases d'*Aphrodite* s'y retrouvent, avec le même souci de la forme et la même évocation aussi d'une beauté dont le culte semble s'être perdu.

Il nous reste à marquer, comme renseignements, que M. Pierre Louys a épousé, en 1899, Mademoiselle Louise de Heredia, fille cadette du poète des *Trophées*, et qu'il a collaboré : à *La Revue d'aujourd'hui*, 1890,—à *La Conque*, 1891, — à *La Wallonie*, 1890, 1891 et 1892. (C'est dans le n° de décembre 1892 de cette revue que parut le premier chapitre du roman qui, après plusieurs changements de titre, devait s'appeler plus tard : *Aphrodite*), — à *Floréal*, 1892, — au *Mercure de France*, depuis 1894, — à *La Revue Blanche*, — au *Centaure*, 1892, recueil de luxe qu'il fonda avec MM. Henri de Régnier, A.-F. Herold, Jean de Tinan, Paul Valéry et Henri Albert, d'une collaboration limitée aux seuls fondateurs et qui n'eut que deux tomes, — au *Journal*, — à *La Revue franco-américaine*, — à *L'Image*, — à *La Vogue* (nouvelle série, 1900), — etc. — P. L.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — *Astarté*, poèmes, couverture en couleur de A. Besnard, Paris, 1891 (épuisé). — *Les Poésies de Méléagre*, trad. par Pierre Louys, Paris, Art Indépendant, 1893 (épuisé). — *Léda* conte, plaquette, Paris, Art Indépendant, 1893 (épuisé). — *Chrysis* prose, plaquette, Paris, Art Independant, 1893 (epuisé). — *Ariane*, prose, plaquette, Paris, Art Indépendant, 1894 (épuisé). — *Scènes de la Vie des Courtisanes*, de Lucien de Samosate, trad. par Pierre Louys, Paris, Art Indépendant, 1894 (épuisé). — *La Maison sur le Nil*, prose, plaquette, Paris, Art Indépendant 1894 (épuisé). — *Les Chansons de Bilitis*, poèmes en prose, Paris, Art Independant, 1894. — *Aphrodite*, roman de mœurs antiques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896 édition in-18 et édition in-8°). — Pierre de Ronsard : *Les Amours de Marie*, édition précédée d'une *Vie de Marie Dupin*, par Pierre Louys, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Aphrodite*, roman de mœurs antiques, illust. de Calbet, Paris, Borel, 1896. — *Les Chansons de Bilitis*, roman lyrique, édition in-8, ornée d'un portrait de Bilitis en couleurs par Paul-Albert Laurens, Paris, Soc.

du Mercure de France, 1898. — *Les Chansons de Bilitis*, roman lyrique, édition in-18, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Léda*, conte, orné de dix dessins en couleurs de Paul-Albert Laurens, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Léda*, illust. de Calbet, Paris, Borel, 1898. — *Byblis*, conte, illust. de Wagrez, Paris, Borel, 1898. — *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, édition in-8, ornée d'une reproduction en héliogravure du *Pantin* de Goya, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *La Femme et le Pantin*, édition in-18. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Une Volupté nouvelle*, conte, illust. de Marold, Paris, Borel, 1899. — *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, illust. de Calbet et Dédina, Paris, Borel, 1899. — *Mimes des Courtisanes*, de Lucien, traduction littérale, avec préface, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — *Les Chansons de Bilitis*, roman lyrique, illust. par Notor, Paris, Fasquelle, 1900. — *Les Aventures du Roi Pausole*, roman, Paris, Fasquelle, 1900.

En préparation. — Un volume de contes, et un volume de poèmes, ces derniers sans titre encore.

Traductions. — *Aphrodite*, trad. par Henri Albert, Budapest. Grimm, 1897. — *Aphrodite*, trad. par Dr Rozsa Géza, Budapest, Sachs' es Pollak, 1897. — *Aphrodite*, trad. par Henri Albert, Budapest, Grimm, 1898. — *Afrodita*, illust. de Calbet, Paris, Libreria artistica, 1898. — *Aphrodita*, en livraisons, trad. par Stanislas K. Neumann, Prague, 1898. — *La Femme et le Pantin*, trad. par Armin Schwarz, Budapest, Grimm, 1899.

(Des *Chansons de Bilitis* ont été mises en musique par Mme Strohl et par MM. Debussy, Gabriel Fabre, Jean Huré, Léon Moreau et Paul de Wailly.)

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Ach. Segard : *Les Voluptueux et les Hommes d'action*, Paris, Ollendorff, 1900. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writer of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co 1900. — T. de Wyzewa : *Nos Maîtres*, Paris, Perrin, 1895.

Anonyme : *La Femme et le Pantin*, légende de Cleg, dessins de Sahib. Vie Parisienne 9 juillet 1898. — F. Coppée : *Pierre Louys*. Journal, 16 avril 1896. — R. Dehmel : *Lieder der Bilitis*, Die Gesellschaft (Leipzig), 1896. — G. Deschamps : *M. Pierre Louys*, Temps, 7 juin 1896. — P. Ginisty : *Causerie littéraire. Les Chansons de Bilitis*, Gil Blas, 5 janvier 1895.

Iconographie :

Jacques Blanche : *Pierre Louys et Henri de Régnier, peinture*, 1892. — Jacques Blanche : *Peinture*, 1894 (exposée la même année

au Salon de la Soc. Nat. des Beaux-Arts). — Brindeau : *Peinture*, 1897 (exposée la même année au Salon de la Soc. nat. des Beaux-Arts. Appartient à M. Pierre Louys). — P.-A. Laurens : *Pointe sèche*, 1898 (appartient à M. Pierre Louys). — H. Bataille : *Lithographie*, 1898. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

AU PRINCE TACITURNE

O toi qui pour passer les fleuves taciturnes
Ne portes pas de fleurs et marches vers la nuit !

HENRI DE RÉGNIER.

Si j'entre en la forêt du frêne et de l'alberge
Attiré par la lune au lac lucide et pur
A l'espoir d'entrevoir comme un songe futur
Ta chimère apparue au miroir de la berge,

Avant d'atteindre aux eaux d'où sa blanche ombre émerge
La marque de tes pas séchée au terrain dur
Me dira quel héros de l'aube ou de l'azur
A fait sourdre le sang nuptial de la vierge.

Je n'irai pas au bois conquérir les seins froids
Où ta longue épée entre et luit comme une croix
Chercheur de face pâle et d'âme taciturne;

Je suivrai le long gué par les marais du soir
Et j'irai conquérir, nue en son thrône noir,
Une déesse en fleurs dans une île nocturne.

(*Astarté*.)

PÉGASE

De ses quatre pieds purs faisant feu sur le sol
La Bête chimérique et blanche s'écartèle
Et son vierge poitrail qu'homme ni dieu n'attelle
S'éploie en un vivace et mystérieux vol.

Il monte, et la crinière éparse en auréole,
Du cheval décroissant fait un astre immortel
Qui resplendit dans l'or du ciel nocturne, tel
Orion scintillant à l'air glacé d'Éole.

Et comme au temps où les esprits libres et beaux
Buvaient au flot sacré jailli sous les sabots
L'illusion des sidérales chevauchées,

Les Poètes en deuil de leurs cultes perdus
Imaginent encor sous leurs mains approchées
L'étalon blanc bondir dans les cieux défendus.

(*Astarté.*)

LE BOUCOLIASTE

La flûte qui fléchit sous les doigts allongés,
Docile à s'animer comme la femme aux lèvres,
Vibre, et le clair essaim des trilles encagés
Se mêle aux bêlements bucoliques des chèvres.

Le joueur puéril à ses roseaux légers
Chante en vain : seule, Echo, lointaine et triste, alterne.
Les Muses sont trop loin de la voix des bergers
Qu'une cigale inspire et qu'un vol noir consterne.

Mais l'Éphèbe : « Je suis, ô Phoïbos radieux,
Boucoliaste, et pur pour le culte des dieux.
J'ai l'espoir du laurier que ton geste décerne

Et je veux, pour gagner ton sourire indulgent,
Consacrer sur l'autel de flouve et de luzerne
Ma flûte pastorale à ta lyre d'argent. »

(*Astarté.*)

CHUTE DE JOUR

L'ombre odorante où vibre une lueur fleurie
S'égaye à la brise aux reflets du jour changeant.
Le sillage de l'air limpide est bleu d'argent
Comme un fond d'eau où le soleil se colorie.

Et dans le cadre des feuilles, la closerie
Aérée, où des libellules vont nageant
Avec des gestes se déchevèle en neigeant
Des parcelles de rose amoureuse et mûrie.

Le vent fragile vient parmi les frondaisons
Allongeant les soleils cerclés sur les gazons
Ebruiter un frisson sous les feuilles dorées,

Mais le bois déjà noir jusqu'aux longs horizons
S'endort dans la fraîcheur plus sombre des orées
Aux bras pernicieux et pâles de la nuit.

(*Astarté.*)

SONNET ADRESSÉ A M. MALLARMÉ LE JOUR OU IL EUT CINQUANTE ANS

Cinquante heures de nuit préparatoire, ô Maître !
Demain s'éblouiront d'aurore, et nous saurons
A l'ombre magistrale errante sur nos fronts
Qu'on a vu sourdre l'or et la lumière naître.

Eux aussi vont jurer que pas un ne fut traître
Au doigt qui désignait l'aube rouge des troncs.
Le jour croît. Vous verrez tous les mauvais larrons,
Qui fuyaient de vous suivre au désert, reparaître !

Ils donneront à qui méprisa leur troupeau
La gloire qu'ils rêvaient de pourpre sur leur peau
Et les lauriers d'argent piqués aux fers de lance;

Mais nous n'entendrons pas ces voix soûles de bruit,
Car nous aurons coupé pour le plus pur silence
Sous vos pieds créateurs les roses de la nuit.

(17 mars 1892.)

L'OMBRE

C'est moi! c'est moi, pauvre âme! ô trop longtemps pleurée!
Aux sources de l'Oronte ivres d'aube et d'oiseaux,
C'est moi qui sur tes pas abaissais les roseaux,
Et de tes hautes mains prenais l'urne altérée.

Et plus tard, quand Erôs mêla notre destin,
C'est moi qui venais traire au ventre des chamelles
Le lait mince, étiré des tremblantes mamelles,
Dans l'outre obèse et lisse aux flancs couverts de thym.

Me connais-tu? Devant la clairière interdite,
Je gardais les boucs blancs promis à l'Aphrodite,
Et tressais des iris aux cornes des béliers...

Approche-toi, pauvre âme à jamais solitaire,
Ombre qui viens, fidèle à tes champs familiers,
Revoir l'eau successive et l'immuable terre.

TOMBEAU DE BAUDELAIRE

La tombe enfin l'exalte, et le vol des harpies
Tourne autour de sa main ténébreuse, où fleurit
Dans son papier sanglant le mortel manuscrit
Comme un autre cadavre habillé de charpies.

Sa Joie et sa Douleur le gardent, accroupies
Et, les seins dans les mains devant lui qui sourit,
Se touchent, corps de pourpre et chair de son esprit,
Très précieux remords de ses jours très impies.

Mais lui, dieu de lui-même, unique, et sans aïeul,
Il songe à la beauté qui porte pour lui seul
Une flamme à son front ceint de verveine et d'ulve,

Succube qui descend dans le lac des péchés,
Et sous le voile noir de ses cheveux penchés
Parmi tous les iris cueille la sombre vulve.

HAMADRYADE ET SATYRE

Des sylvains et des pans se souvient-elle encore
Qui troublaient les bois bleus de leurs bonds turbulents?
Un soir, avec le thyrse et les tambourins blancs,
La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Solitaire, et mirant la lune dans ses yeux,
L'hamadryade au vent livre ses mains rameuses.
Les fleurs ne meurent plus du repos des dormeuses.
Le chêne se verdit d'un lierre injurieux.

Parfois, sautant l'eau vive au gué des pierres plates,
Le Chèvre-pieds lascif qui tremble sur ses pattes
Etreint le corps flexible, arborescent et frais.

Il combat, et la nymphe hostile se révulse,
Mais rien n'arrachera de ses flancs satisfaits
La corne qui la cloue à l'aegipan bisulce.

MAURICE MAETERLINCK

1862

M. Maurice Maeterlinck (Polydore-Marie-Bernard) est né le 29 août 1862 à Gand. Il y fit ses études au collège Sainte-Barbe, son droit à l'Université, et, en 1886, y fut inscrit au barreau. C'est à cette époque qu'il vint à Paris, où il connut Villiers de l'Isle-Adam, Ephraïm Mikhaël, MM. Catulle Mendès, Pierre Quillard, Saint-Pol-Roux, Rodolphe Darzens, etc., et qu'il fit ses débuts littéraires à *La Pléïade*, avec un conte en prose: *Le Massacre des Innocents*, et quelques-uns des poèmes qui formèrent, en 1889, son premier livre: *Serres chaudes*. Mais ce séjour à Paris fut court, et M. Maurice Maeterlinck, qui était encore fort ignoré du public, au bout de sept mois retourna vivre en Flandre, l'hiver à Gand, et l'été dans sa campagne d'Oostacker, parmi ses rosiers et ses abeilles. A la fin de 1889, il publia *La Princesse Maleine*, drame en cinq actes, où plusieurs voulurent voir une imitation de Shakespeare, et que suivit une nouvelle édition de *Serres chaudes*. C'est de ce moment que date la grande réputation de M. Maurice Maeterlinck. A propos de cette même *Princesse Maleine*, M. Octave Mirbeau, dans le *Figaro*, écrivit un article courageux autant qu'enthousiaste, si l'on songe à toute la routine d'esprit à l'encontre de laquelle il allait, et qui d'un coup rendit célèbre le jeune écrivain. « Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck, écrivait-il. Je ne sais d'où il est et comment il

est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui ; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la glapissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine ; mais un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand ; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et oserai-je le dire ? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre s'appelle *La Princesse Maleine*. Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent ? J'en doute... » Mais rien de cette éclatante révélation de son nom, ni de Paris ensuite disputant sur ses œuvres et du monde enfiévré à le lire, ne réussit à troubler M. Maurice Maeterlinck parmi sa vie paisible et tout intérieure. Simplement, il continua de travailler. D'autres drames suivirent, et ce furent *L'Intruse*, représenté au *Théâtre d'art* en juin 1891, lors d'une soirée au bénéfice de Paul Verlaine et du peintre Gauguin, *Les Aveugles*, représenté au même théâtre quatre mois après, puis *Les Sept Princesses*. Entre temps, M. Maurice Maeterlinck avait publié sa traduction de *L'Ornement des Noces spirituelles*, traité de mystique du moine flamand Ruysbroeck l'Admirable, et dont l'introduction fut son début comme prosateur et la première de ces très remarquables méditations métaphysiques qui composent ces deux livres aujourd'hui universellement connus : *Le Trésor des Humbles* et *La Sagesse et la Destinée*. En 1893, par les soins de MM. Lugné-Poe et Camille Mauclair, fut représenté aux Bouffes Parisiens *Pelléas et Mélisande*, qui

rendit inopinément bien amusante la lecture des feuilletons dramatiques de l'époque, tant les critiques que l'on sait, d'une même voix retrouvaient dans le drame nouveau de M. Maurice Maeterlinck toutes les situations théâtrales connues, depuis Shakespeare jusqu'à Courteline, en passant par Feuillet, Musset, Poe et Augier. Puis vinrent la traduction d'*Annabella* (*'Tis pity she's a whore*) drame de John Ford, représenté au *Théâtre de l'Œuvre* en novembre 1894, les trois petits drames pour marionnettes *Alladine et Palomides, Intérieur*, et *La mort de Tintagiles*, dont le deuxième seul jusqu'ici a été représenté, au *Théâtre de l'Œuvre*, en mars 1895, la traduction de *Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis*, la préface à la traduction, par une jeune femme belge, sous le pseudonyme de I. Will, de *Sept Essais d'Emerson*, et enfin, *Le Trésor des Humbles*, et *La Sagesse et la Destinée*, déjà mentionnés... Toutes ces pages sont d'une voix si grave, elles dégagent une lumière si droite et si pure, il y a dans ces livres une beauté si profonde et si rare, qu'on s'arrête malgré soi au moment d'en écrire brièvement : « Tous les journaux et toutes les revues du monde, a dit M. Camille Mauclair, ont commenté, critiqué, loué, exposé longuement l'esprit original de cette philosophie psychologique et mystique, le style pur de ces drames, leur composition puissamment tragique, la haute et curieuse aisance d'analogies qui s'y révèle, la maîtrise, le sens de perfection simple, l'expansion intérieure qui en vivifient la durable et particulière beauté. Un fait suffit : la voix des foules, qui a obscurément raison, prononce couramment le nom de ce jeune homme avec celui de l'auguste vieillard scandinave, Henrik Ibsen. Ce sont des gloires occidentales, au-dessus de la mode, et il y a là un signe infaillible de grandeur. J'observerai seulement la dualité de cet esprit. Comme celui de Poe, il est également apte à la construction d'œuvres tangibles et saisissantes, et à la spéculation abstraite, conciliation naturelle chez lui et si difficile aux autres esprits : c'est l'intellectuel complet. Il semble pourtant

préférer la dissertation métaphysique à la réalisation littéraire directe où il a trouvé la célébrité. Son évolution l'y entraîne, et cet homme, qui a commencé par être un parfait artiste de légendes, finira par renoncer aux drames et aux œuvres imaginatives pour se consacrer exclusivement aux sciences morales. Ce qu'il en a esquissé présage un métaphysicien peut-être inattendu de l'Europe intellectuelle, un surprenant continuateur de la philosophie imagée et artiste de Carlyle. Je répète que M. Maurice Maeterlinck est un homme de génie authentique, un très grand phénomène de puissance mentale à la fin du XIX[e] siècle. L'enthousiaste Mirbeau l'approche à tort de Shakespeare, avec qui il n'a nulle affinité intellectuelle. La vraie figure à qui fait songer M. Maeterlinck, au-dessus de la vaine littérature, j'ose dire que c'est Marc-Aurèle. » (Camille Mauclair : *Maurice Maeterlinck*, Les Hommes d'aujourd'hui.)

M. Maurice Maeterlinck a collaboré à *La Pléïade*, 1re série, 1886 ; — à *La Wallonie*, 1887 ; — à *La Conque*, 1891 ; — à *Floréal*, 1892 ; — au *Mercure de France*, 1894, 1895 et 1896 ; — au *Coq Rouge*, 1895 ; — à *La Société Nouvelle*, au *Figaro*, à *La Nouvelle Revue*, à *La Vogue*, nouvelle série, 1899, à l'*Indépendance Belge*, à *The Forum*, etc... — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Serres chaudes*, poèmes, Paris, Vanier, 1889. — *La Princesse Maleine*, drame en cinq actes, Gand, Imp. Louis Van Melle, 1889.— *Serres chaudes*, poèmes, nouv. édition, Bruxelles, Lacomblez, 1890.— *Les Aveugles* (*L'Intruse, les Aveugles*), drames, Bruxelles, Lacomblez, 1890. — *L'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbrœck l'Admirable*, traduit du flamand et précédé d'une introduction, Bruxelles, Lacomblez, 1891. — *Les Sept Princesses*, drame, Bruxelles, Lacomblez, 1891. — *Pélléas et Mélisande*, drame, Bruxelles, Lacomblez, 1892. — *Alladine et Palomides. Intérieur. La mort de Tintagiles*, trois petits drames pour marionnettes, Bruxelles, Deman, 1894. — *Annabella* (*'Tis pity she's a whore*) drame, traduit de l'anglais de John Ford, avec une préface, Paris, Ollendorff, 1895. — *Les Disciples à Saïs et les Fragments*, de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction

Bruxelles, Lacomblez, 1895. — *Préface au catalogue de l'exposition du peintre Franz Melchers*, Paris, Le Barc de Bouteville, 1895. — *Le Trésor des Humbles*, Essais, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Aglavaine et Sélysette*, drame, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Douze chansons*, illust. par Charles Doudelet. Paris, P. V. Stock, 1897. — *La Sagesse et la Destinée*, Essais, Paris, Fasquelle, 1898. — *Serres chaudes* (*Serres chaudes. Douze chansons*), nouv. édition, Bruxelles, Lacomblez, 1900. — *Schwester Béatrix* (*Sœur Béatrix*), drame, traduction du manuscrit, non publié, par Von Oppeln Bronikowski, illust. par Georges Minne, Die Insel (Berlin et Leipzig, 1900).

En préparation. — Un volume d'Essais, encore sans titre.

(Quelques poèmes de *Serres chaudes* ont été mis en musique par Ernest Chausson, — plusieurs des *Douze chansons*, par MM. Gabriel Fabre et Eugène Samuel — et enfin, MM. Gabriel Fauré et Claude Debussy, chacun personnellement, ont composé, pour *Pelléas et Mélisande*, une musique de scène).

Traductions. — L. Alma-Tadema: *Pélleas et Mélisande, Les Aveugles*, Londres, Walter-Scott. — W. Archer: *Intérieur*, Londres, Duckworth et Cº, 1899. — G. Harry: *La Princesse Maleine*, Londres, Heinemann. — I. T. Stoddart: Traduction de l'*Etude sur Ruysbrœck l'Admirable* et de fragments de l'*Ornement des Noces spirituelles*, Londres, Hodder and Stoughton. — A. Sutro: *Le Trésor des Humbles*, Londres, George Allen (Ruskin House), 1897. — A. Sutro: *Aglavaine et Sélysette*, Londres, Grant Richards, 1897. — A. Sutro: *La Sagesse et la Destinée*, Londres, George Allen (Ruskin House), 1898. — A. Sutro: *Alladine et Palomides. La mort de Tintagiles*, Londres, Duckworth et Cº, 1899. — W. Wilson: *L'Intruse*, Londres, Heinemann. — R. Hovey: *La Princesse Maleine, L'Intruse, Les Aveugles, Les Sept Princesses. Pélléas et Mélisande. Alladine et Palomides, Intérieur, La mort de Tintagiles*, précédés d'une étude sur Maurice Maeterlinck, 2 volumes, Chicago. Stowe et Kimball. — Funck-Brentano : *Aglavaine et Sélysette*, Leipzig, Diederichs, 1900. — H. Hendrich : *La Princesse Maleine*, Berlin, S. Fischer. — Y. Oppeln-Bronikowski : *Le Trésor des Humbles*, Leipzig, Diederichs, 1897. — Y. Oppeln-Bronikowski : *La Sagesse et la Destinée*, Leipzig, Diederichs, 1898. — G. Stockhausen : *L'Intruse, Les Aveugles Pélléas et Mélisande*. Z. Przesmycki : *Les Aveugles, L'Intense, Serres chaudes. Pélléas et Mélisande. Les Sept Princesses*, avec une étude sur Maurice Maeterlinck, Varsovie. — Wissel-Herderscheid : *Le Trésor des Humbles*, Amsterdam, Van Looy, 1899. — Wissel-Herderscheid : *La Sagesse et la Destinée*, Amsterdam, Van Looy, 1899. — M. Kalasovy : *La Princesse Maleine*, Prague. — M. Kalasovy : *Pélléas et*

Mélisande, Prague. — M. Kalasovy : *Aglavaine et Sélysette*, Prague, 1898, etc., etc.

A CONSULTER. — W. Archer : *Study and Stage*, Londres, Grant Richard, 1899. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, A. Colin, 1895. — V. M. Crawford : *Studies in Foreign litérature*, Londres, Duckworth, 1899. — R. Doumic : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896. — Dr Van Dyk : *Maurice Maeterlinck, Ein studie door*, Nimègues, Ten Hoët, 1897. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — R. Hovey : *Etude*, en tête de la traduction américaine de *La Princesse Maleine, L'Intruse, Les Aveugles, Les Sept Princesses, Pélléas et Mélisande, Alladine et Palamides, Intérieur, la Mort de Tintagiles*, Chicago, Stow, et Kimball. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — J. Lemaître : *Impressions de théâtre*, 8e série, Paris, Lecène et Oudin, 1895. — Z. Przesmycki : *Etude*, en tête de la traduction de : *Les Aveugles, L'Intruse, Serres chaudes, Pélléas et Mélisande, Les Sept Princesses*, Varsovie. — Ch. Recolin : *L'Anarchie littéraire*, Paris, Perrin, 1898. — J. Schryver Dz : *Maeterlinck, ein studie*, Amsterdam, Scheltema et Holkema, 1900. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — A. Symons : *The Symbolist Movement in Literature*, Londres, Heinemann, 1900. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appréciations of the writers of Young France) Boston, Richard G. Badger et Co, 1900. — A. B. Walkley : *Frances of Mind*, Londres, Grant Richard, 1899.

P. Bornstein : *Maurice Maeterlinck*, Wiener Rundschau, II, 19, 20, 21, août-septembre 1897. — P. Bornstein : *Maurice Maeterlinck*, Monatschrift fur neue Litteratur und Kunst, II, 8 et 9, mai et juin 1898. — A. Brunnemann : *Maurice Maeterlinck*, Berlin Pan, 3me année, 4me livraison, 1898. — L. Deschamps : *Maurice Maeterlinck*, illust. d'un portrait, La Plume, 15 novembre 1890. — R. de Gourmont : *Littérature*, Mercure de France, avril 1896. — Van Hamel : *Maurice Maeterlinck*, Gids, janvier 1900. — Hassé : *L'âme philosophique de M. Maeterlinck*, Ermitage, mai 1896. — Van Keymeulen : *Maurice Maeterlinck et son œuvre*, Revue Encyclopédique 15 janvier 1893. — Ch. van Lerberghe : *Maurice Maeterlinck*, la Wallonie, 1889. — C. Mauclair : *Maurice Maeterlinck*. Les Hommes d'aujourd'hui, no 434, Paris, Vanier. — C. Mauclair : *Intérieur*, Revue Encyclopédique, 1er avril 1895. — C. Mauclair : *La Belgique par un Français*, Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897. — Ch. Maurras : *Le Trésor des Humbles*, Revue Encyclopédique, 26 septembre 1896. — O. Mirbeau : *Maurice Maeterlinck*, Figaro,

24 août 1890. — A. Mockel : *Les Lettres françaises en Belgique,* Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897. — F. von Oppeln-Bronikowski : *Maurice Maeterlinck* avec un portrait, Die Gesellschaft, 9 et 10, 1898. — F. von Oppeln-Bronikowski : *Maurice Maeterlinck und der Mysticimus,* avec un portrait à l'eau-forte par J. Lindner, Nord und Süd, décembre 1898. — Edm. Pilon : *Maurice Maeterlinck,* Mercure de France, avril 1896. — M. Rava : *Maurice Maeterlinck, Poeta e Filosofo,* Nuova antologia, 1er février 1897. — A. Symons : *Etude,* Athenæum, 23 avril 1892. — A. Vallette : *Pélléas et Mélisande et la Critique officielle,* Mercure de France, juillet 1893.

Iconographie :

F. Vallotton : *Masque,* dans le *Livre des Masques,* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. —J. Lindner : *Portrait à l'eau-forte,* 1898, dans *Nord und Süd,* décembre 1898. — Max Swabinzki : *Portrait à l'eau-forte,* 1899.

HEURES TERNES

Voici d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà les jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui !
Il n'y a plus d'étoile aucune ;
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,

Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

(*Serres chaudes.*)

DÉSIRS D'HIVER

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves,
Des loups couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.

(*Serres chaudes.*)

VERRE ARDENT

Je regarde d'anciennes heures,
Sous le verre ardent des regrets ;
Et du fond bleu de leurs secrets
Emergent des flores meilleures.

O ce verre sur mes désirs!
Mes désirs à travers mon âme!
Et l'herbe morte qu'elle enflamme
En approchant des souvenirs!

Je l'élève sur mes pensées,
Et je vois éclore au milieu
De la fuite du cristal bleu,
Les feuilles des douleurs passées.

Jusqu'à l'éloignement des soirs
Morts si longtemps en ma mémoire,
Qu'ils troublent de leur lente moire,
L'âme verte d'autres espoirs.

(*Serres chaudes*)

AME DE NUIT

Mon âme en est triste à la fin;
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain,
Elle est triste et lasse à la fin
Et j'attends vos mains sur ma face.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils m'apportent l'anneau;
J'attends leur fraîcheur sur ma face,
Comme un trésor au fond de l'eau.

Et j'attends enfin leurs remèdes,
Pour ne pas mourir au soleil,
Mourir sans espoir au soleil!
J'attends qu'ils lavent mes yeux tièdes
Où tant de pauvres ont sommeil!

Où tant de cygnes sur la mer,
De cygnes errants sur la mer,
Tendent en vain leur col morose,
Où le long des jardins d'hiver,
Des malades cueillent des roses.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils mouillent mes regards,
L'herbe morte de mes regards,
Où tant d'agneaux las sont épars!

(*Serres chaudes.*)

CHANSON

Et s'il revenait un jour
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
    Sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
    De peur qu'il ne pleure...

(*Douze Chansons.*)

CHANSON

Les filles aux yeux bandés,
    (Otez les bandeaux d'or)
Les filles aux yeux bandés
Cherchent leurs destinées...

Ont ouvert à midi,
    (Gardez les bandeaux d'or)
Ont ouvert à midi,
Le palais des prairies...

Ont salué la vie,
    (Serrez les bandeaux d'or)
Ont salué la vie,
Et ne sont point sorties...

(*Douze Chansons.*)

CHANSON

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
    Où s'est-il caché ?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
    Sans m'en rapprocher...

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
    Et mes pieds sont las,

Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez vos sandales,
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici,
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...

(*Douze Chansons*.)

CHANSON

Vous avez allumé les lampes,
— Oh ! le soleil dans le jardin !
Vous avez allumé les lampes,
Je vois le soleil par les fentes,
Ouvrez les portes du jardin !

— Les clefs des portes sont perdues,
Il faut attendre, il faut attendre,
Les clefs sont tombées de la tour,
Il faut attendre, il faut attendre,
Il faut attendre d'autres jours...

D'autres jours ouvriront les portes,
La forêt garde les verrous,
La forêt brûle autour de nous,
C'est la clarté des feuilles mortes,
Qui brûlent sur le seuil des portes...

— Les autres jours sont déjà las,
Les autres jours ont peur aussi,
Les autres jours ne viendront pas,
Les autres jours mourront aussi,
Nous aussi nous mourrons ici...

(*Douze Chansons.*)

MAURICE MAGRE

1877

Né le 2 mars 1877, à Toulouse, M. Maurice Magre quitta sa ville natale pour habiter La Rochelle et Villefranche de Lauraguais. Il y revint peu après, fonda, en 1894, les *Essais d'Art Jeune*, première revue littéraire parue dans cette ville, et en mars 1898, l'*Effort*, qui, justifiant son titre, groupa en une commune idée les jeunes hommes de sa province. Il dut en abandonner la rédaction pour venir se fixer à Paris en janvier 1898.

En 1895, M. Maurice Magre, en collaboration avec son frère André, fit imprimer sa première œuvre, *Eveils*, plaquette de vers à laquelle succéda une pièce lyrique, représentée sur le théâtre du Capitole (Toulouse, 27 avril 1896). Enfin, en 1898, il réunit divers poèmes épars dans des revues et les publia sous ce titre *la Chanson des hommes*. Ce recueil contenant à peu près en entier son bagage poétique, offre la plus souriante promesse d'avenir.

« J'ai mis dans ce livre, dit-il, ma foi à la vie, à la bonté des hommes... Puisse-t-il aller à tous ceux qui cherchent comme moi les routes de l'existence future. Trop heureux serais-je, si, une seule fois, dans une pauvre maison, mes vers portaient quelque douceur à un cœur simple. »

M. Maurice Magre est un poète de vingt-deux ans, il peut tenir ici la place des derniers venus. C'est le jeune pèlerin qui

dès l'aube, au tournant de la route ou d'autres ont passé la veille, à l'heure du crépuscule, apporte une parole inédite. Déjà ! alors même que nous gardons encore dans l'oreille le chant d'hier à peine entendu... — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Éveils*, poésies (En collaboration avec André Magre), Toulouse, Vialelle et Perry, 1895. — *Le Retour*, pièce lyrique en un acte et en vers, Toulouse, Vialelle et Perry, 1896. — *La Chanson des Hommes*, Paris, Fasquelle, 1898.

En préparation. — *La Jeunesse de Jean Noël*, roman. — *L'Ouvrier qui pleure*, drame en un acte et en vers. — *Michelle*, drame en trois actes en vers.

A consulter. — H. Bérenger : *Chronique*, Revue des Revues, 15 octobre 1898. — H. Chantavoine : *Poètes et poésie*, Débats, 21 novembre 1895. — Ch. Maurras : *Revue Littéraire*, Revue Encyclopédique, 14 janvier 1899.

QUAND LA VIE EST PASSÉE

J'eus une amie, un jour aux yeux couleur de songe...
Son geste pour filer, le soir, était très doux
et j'étalais le lin du rêve à ses genoux
à l'heure triste où l'ombre des meubles s'allonge.

Nos rêves s'attardaient avec le demi-jour.
Elle habitait la maison close où meurt l'allée
et quand un angélus chantait dans la vallée
nos âmes se berçaient d'une histoire d'amour.

Ses yeux étaient couleur de songes et d'automne...
Or, sur le chemin creux où se mêlaient nos pas,
un soir, que nous avions cueilli des anémones,
je vis passer la vie en robe de lilas.

Et comme nous allions parmi le crépuscule
vers la bonne maison où parle le rouet,

j'ai laissé fuir mon cœur, oublieux et crédule,
avec la voyageuse au fond du val muet.

Et mon amie a dit : « Tu vois, le jour décline ;
sur les choses et dans mon cœur il se fait tard ;
ne prends pas le chemin qui monte la colline
là-bas, près de l'étang fleuri de nénufars.

La voix des grands roseaux évoque la passante
qui t'a séduit, enfant, de son geste d'espoir.
Reste le fiancé mystique de l'amante
heureux de bien m'aimer et de ne pas savoir.

L'heure est pieuse et seuls les arbres nous comprennent,
prêtres chastes et doux du rêve et de la mort.
Reste, et ce soir, tous deux, mes mains parmi les tiennes
nous lirons le passé dans un vieux missel d'or... »

(*La Chanson des hommes.*)

LES HOMMES DES ROUTES

La vie est, ô Seigneur, ce soir, âpre et méchante
aux pauvres des chemins qui n'ont pas de maison,
et comme un vent plus rude au fond des arbres chante
las, nous avons jeté le sac et le bâton.

Nos espoirs ont saigné dans le soleil d'automne...
La nuit descend, le vent fait mal, le ciel est gris,
les choses, comme nous douloureuses, entonnent
le cantique profond de nos cœurs incompris.

Les hommes des labours assis sous les tonnelles,
riches d'espoir en les semences à venir,
à leurs frères chassés des glèbes maternelles
n'ont pas voulu prêter la paille pour dormir.

La Terre, mère bonne et grave, aïeule insigne,
éternelle amoureuse aux amours fécondants,
a refusé le grain des blés, le sang des vignes
aux plus déshérités de ses petits enfants.

Les prêtres nous ont dit d'entrer dans les églises
pour retrouver un peu de nos vieilles ferveurs
et qu'à l'heure où les nefs s'emplissent d'ombre grise
aux cœurs des malheureux s'apaise la douleur.

Mais ce Christ aux cheveux bouclés, aux poses belles,
n'est pas le Dieu d'amour que nous voulions prier.
Nous n'avons pas trouvé sous l'ombre des chapelles
le vrai Christ toujours bon qui sait avoir pitié.

Ce n'est pas pour le Dieu des heureux de la terre,
ô prêtres, que nos pieds ont si longtemps saigné.
La vie, hélas! notre vrai christ, christ de misère,
ne dit pas de souffrir et de se résigner.

— O Seigneur, ouvre-nous l'auberge où l'on s'enivre,
où, ce soir, nous aurons l'espoir qui rend plus fort,
le vin qui fait rêver, le pain qui fera vivre,
le sommeil bienfaisant parmi la paille d'or

et la femme au grand cœur à tous les pauvres bonne
dont les baisers font oublier les mauvais jours,
amante maternelle et clémente qui donne,
aux vaincus de la vie, une aumône d'amour...

(*La Chanson des hommes*.)

LE RETOUR DES POÈTES

Les races qui marchaient sous les astres antiques
où celles qui rêvaient à l'ombre des lauriers

pour faire tressaillir l'arc ou le luth rustique,
allaient près des ruisseaux cueillir le même osier

Les poètes enfants dormaient dans la vallée,
les bois en s'éveillant secouaient leurs cheveux
et les parfums de menthe et de roses foulées
donnaient au cœur humain la nostalgie des Dieux.

Les rochers des torrents et les pierres des landes
furent amoncelés par les hommes pieux,
et les bergers, le soir, en de saintes offrandes
enguirlandaient de fleurs les cornes de leurs bœufs.

Les emblèmes sacrés vivaient dans les campagnes ;
les troncs d'arbres aux toits des dieux faisaient piliers
et les simples pasteurs errant dans les montagnes
trouvaient des monuments aux cultes familiers.

Ceux qui savaient prier les étoiles propices
connaissaient le secret des hymnes immortels
et les bardes chantaient le chant des sacrifices
quand le sang des béliers fumait sur les autels.

La même voix berçait le pas égal des femmes
dont les cortèges blancs dansaient au bord des mers
et donnait de la vie au bois des simulacres
dont les faces riaient dans les temples déserts.

Et quand le jour tomba sur le déclin des peuples,
que les prêtres chanteurs turent leurs derniers chant
et partirent vers les cités le long des fleuves,
mauvais fils oublieux des forêts et des champs,

dans les temples parmi les acanthes dorées
resta comme un défi aux barbares futurs

le nom des Dieux inscrit sur les pierres sacrées
qu'ils fouleront aux pieds de leurs chevaux impurs...

— Mais le temps enseigna la vanité des rites
et vêtit les arceaux d'une robe d'oubli.
Sur les autels par les lichens ensevelis
vinrent s'aimer des vols de colombes plaintives.

Et les grands hommes blonds qui portaient tout l'azur
et le soleil du nord parmi leurs barbes claires
ne réveillèrent pas avec leurs glaives durs
le premier rêve humain endormi sous la terre.

(*La Chanson des hommes.*)

STÉPHANE MALLARMÉ

1842-1898

Stéphane Mallarmé naquit à Paris, le 18 mars 1842, dans une rue qui devait s'appeler plus tard Passage Laferrière et qui est aujourd'hui la rue du même nom, tournante et silencieuse. Il descendait d'une très ancienne famille de fonctionnaires dans l'Administration de l'Enregistrement et parmi laquelle le goût d'écrire s'était déjà manifesté. L'un de ses ascendants, en effet, fut syndic des libraires sous Louis XVI et son nom se trouve au bas du privilège du Roi, en tête de l'édition originale française du *Vathek* de Beckford, que Stéphane Mallarmé, au cours de ses travaux, réimprima. Un autre écrivit des vers badins dans les *Almanachs des Muses et des Etrennes pour les Dames*. Et lui-même, dans son enfance, avait connu un arrière-petit-cousin qui était l'auteur d'un volume romantique : *Ange et Démon* dont le titre, parfois encore, se lit aux catalogues de quelques bouquinistes. Stéphane Mallarmé fut élevé à Auteuil dans un pensionnat riche, fréquenté surtout par des fils de familles nobles, et dont le personnel, habitué à ne proférer que des noms précédés d'une particule, l'interpellait lui-même : M. de Mallarmé. Et probablement c'est à cette époque qu'il faut situer ses premières intentions littéraires, qui furent de remplacer un jour le chansonnier Béranger, rencontré dans une maison amie, et qu'on lui avait désigné comme un grand poète. Son enfance ainsi passée

à Paris, il termina ses études au lycée de Sens. Esquivant la carrière de fonctionnaire à laquelle ses parents le destinaient, quand il eut vingt ans il partit vivre en Angleterre pour apprendre l'anglais et se créer, par l'enseignement ensuite de cette langue, les ressources propres à assurer son indépendance littéraire. De là que, pendant trente ans, de 1862 jusqu'en 1892, il professa l'anglais en l'Université. Il fut d'abord professeur à Tournon, puis à Besançon, puis encore à Avignon, où il connut Mistral, Aubanel, Roumanille, Gras et Roumieux, avec qui il participa au mouvement félibréen. Cela se passait avant la guerre. Stéphane Mallarmé avait déjà collaboré à de nombreuses revues; mais son nom n'était guère sorti du groupe des Parnassiens. Vers 1873, il revint à Paris, et bientôt après fut nommé professeur au lycée Condorcet. C'est alors (1874-1875) que presque entièrement seul il rédigea *La Dernière Mode*, Gazette du monde et de la Famille, « où étaient promulgués les lois et vrais principes de la vie tout esthétique, avec l'entente des moindres détails : toilettes, bijoux, mobiliers et jusqu'aux spectacles et menus de dîners », et sur laquelle une notice détaillée est à lire qui parut d'abord en 1890, dans la *Revue Indépendante*, et a été reproduite dans le *Mercure de France* d'octobre 1898. C'est alors aussi que, sur l'invitation que lui fit Théodore de Banville, son maître préféré, d'écrire un poème qui serait débité par Coquelin aîné, il composa *L'Après-midi d'un Faune*, dont le projet de réalisation théâtrale n'aboutit point, ce dont il faut peut-être se réjouir, tant la vulgarité du renommé comédien eût été incapable de rien rendre de tant d'harmonie, de lumière et de subtilité. Avec le peintre Manet, Stéphane Mallarmé fréquenta les dîners de Victor Hugo, où celui-ci trônait, assis sur un siège plus haut que ceux des autres convives; et volontiers il rappelait que l'auteur d'*Hernani*, très amicalement et en lui pinçant l'oreille, l'accueillait : « son cher poète impressionniste ». Stéphane Mallarmé, à cette époque, avait déjà publié sa traduction du *Corbeau*, d'Edgar Poe, *L'Après-midi d'un*

Faune, sa réimpression du *Vathek* de Beckford, et donné, dans maintes revues, quantité de poèmes comme *Le Guignon, Les Fenêtres, Les Fleurs, Renouveau, A celle qui est tranquille, Las de l'amer repos où ma paresse offense...*, *Le Sonneur, Tristesse d'Eté, L'Azur, Brise marine, Soupir, Le Mendiant, Hérodiade, Toast funèbre, Le Tombeau d'Edgard Poe,* et de poèmes en prose tels que *La Pipe, Le Petit Saltimbanque, Le Démon de l'analogie, Plainte d'automne, Frisson d'hiver, Le Spectacle interrompu*, et cet admirable *Le Phénomène futur*. Mais publiés, les premiers en des éditions de luxe et fort coûteuses, et éparses, les secondes, en des revues d'artistes, ces livres et ces pages n'étaient connus que des lettrés et Stéphane Mallarmé demeurait un peu ignoré, voire même méconnu. Enfin, en 1884, M. J.K. Huysmans publia son roman *A rebours*, dont le héros, *Jean des Esseintes*, épris de littératures vraiment belles, et que « subjugeait de même qu'un sortilège » l'*Hérodiade* de Stéphane Mallarmé, « en aimait ces vers :

.... O miroir !
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée
Que de fois et pendant des heures, désolée
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine.
Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

« comme il aimait les œuvres de ce poète qui, dans un siècle « de suffrage universel et dans un temps de lucre, vivait à « l'écart des lettres, abrité de la sottise environnante par son « dédain, se complaisant, loin du monde, aux surprises de « l'intellect, aux visions de sa cervelle, raffinant sur des pen- « sées déjà spécieuses, les greffant de finesses byzantines, « les perpétuant en des déductions légèrement indiquées que « reliait à peine un imperceptible fil. » (*A Rebours*, p. 260)

Et il semble bien que ce livre surtout, à beaucoup des jeunes écrivains d'alors comme au public, révéla Stéphane Mallarmé et son œuvre et décida de la gloire du poète. Les meilleurs d'entre eux l'acclamèrent leur Maître (et il le fut plus encore qu'on l'a dit, plus encore qu'on peut le croire), et pour leurs revues lui demandèrent des pages. En hommage probablement à son admirateur, Stéphane Mallarmé écrivit le poème *Prose pour des Esseintes*, si musical, si voilé et incertain, et qui parut dans *La Revue Indépendante*. D'autres poèmes suivirent, en diverses revues; et ce furent les sonnets parfaits et uniques : *Quelle soie aux baumes de temps*, *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...*, *Hommage à Richard Wagner*, *M'introduire dans ton histoire...*, *Toujours plus souriant au désastre plus beau...*, etc., etc., et quelques nouveaux poèmes en prose. Et commencèrent alors les célèbres et inoubliables mardis de la rue de Rome. « ... Ceux-là seuls qui vinrent assidûment visiter sa retraite savent quel lucide, quel inquiétant esthète fut Stéphane Mallarmé. Pour connaître les ressources de cet esprit d'une netteté inoubliable, il faut avoir entendu sa parole pendant des années. Le souvenir des soirées de la rue de Rome restera toujours dans la mémoire de ceux que Stéphane Mallarmé admit auprès de lui, dans ce salon discrètement éclairé, auquel des coins de pénombre donnaient un aspect de temple ou plutôt d'oratoire... A ces auditeurs fidèles, Mallarmé se révélait d'une séduction infinie, soit qu'il se plût à dire une anecdote,... soit qu'il s'oubliât à rappeler des amis chers et disparus, soit qu'il exposât de séduisantes et hautaines doctrines sur la poésie et sur l'art, sur le poème en prose et sur la chronique, sur la musique et sur le théâtre... Plus tard, ceux qui auront connu Stéphane Mallarmé dans leur prime jeunesse, ceux qui l'auront aimé comme un des plus purs, des plus désintéressés parmi les poètes, ceux qui l'auront entendu et qui auront chéri sa parole, raconteront sa vie comme le bon Xénophon raconta celle de Socrate. Fidèles, scrupu-

leux, ils commenteront vers par vers ses sonnets, et cela dans le but unique de révéler aux jeunes hommes de ce temps futur quel noble, profond et merveilleux artiste fut Stéphane Mallarmé. » (B. Lazare : *Figures contemporaines.*) Ces auditeurs fidèles, ces disciples même, car l'expression « être en première, en deuxième, en troisième, etc., de Mallarmé », parmi eux alors était courante, furent d'abord, sans que nous prétendions ici donner tous les noms : MM. Edouard Dujardin, Théodore Duret, Félix Fénéon, René Ghil, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Albert Mockel, Charles Morice, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Francis Vielé-Griffin, Charles Vignier, Téodor de Wyzewa, etc., etc. « ... La causerie naissait vite. Sans pose, avec des silences, elle allait d'elle-même aux régions élevées que visite la méditation. Un geste léger commentait ou venait souligner; on suivait le beau regard, doux comme celui d'un frère aîné, finement sourieur mais profond, et où il y avait parfois une mystérieuse solennité. Nous passions là des heures inoubliables, les meilleures sans doute que nous connaîtrons jamais; nous y assistions, parmi toutes les grâces et toutes les séductions de la parole, à ce culte désintéressé des idées qui est la joie religieuse de l'esprit. Et celui qui nous accueillait ainsi était LE TYPE ABSOLU DU POÈTE, le cœur qui sait aimer, le front qui sait comprendre, — inférieur à nulle chose et n'en dédaignant aucune, car il discernait en chacune un secret enseignement ou une image de la Beauté... » (Alb. Mockel : *Stéphane Mallarmé. Un Héros.*) Puis d'aucuns quittèrent; et à ceux qui restèrent, vinrent s'ajouter MM. Paul Claudel, André Fontainas, André Gide, A.-Ferdinand Herold, Pierre Louys, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Jean de Mitty, John Payne, Adolphe Retté, Marcel Schwob, Paul Valéry, Whibley, etc. Tout cela dura jusque vers 1895, un peu plus, peut-être... Stéphane Mallarmé, d'ailleurs, avait mérité sa retraite comme professeur, et dans sa petite maison de Valvins, au bord de la Seine, près de Fontainebleau, et de laquelle il avait fait

« le lieu préféré de sa solitude et de sa rêverie », il séjournait plus assidûment, et plus souvent, sur la rivière, s'apercevait « le vol blanc de sa voile ». En 1893, « afin d'obvier à des déprédations et souhaitant se mettre en rapport avec le lettré amateur de publications courantes », il avait publié *Vers et prose* « florilège ou très modeste anthologie de ses écrits ». Peu après, il avait commencé d'écrire dans *La Revue Blanche* et sous le titre : *Variations sur un sujet*, des études qu'en 1897, avec tous ses écrits en prose, il réunit en un volume : *Divagations*. Il avait aussi donné à la revue *Cosmopolis* (nº de mai 1897) « l'hermétique et fascinant poème en prose : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Et presque retiré en sa maison de Valvins, il y achevait son poème *Hérodiade*, dont le début est classique, quand, le neuf septembre 1898, après trois jours à peine d'une légère maladie du larynx, et tandis qu'au médecin il se plaignait d'étouffements nerveux, dans un spasme soudain il mourut. Il serait difficile et bien long de noter tous les témoignages de la douleur que causa la mort de Stéphane Mallarmé. « Cet homme qui vient de mourir — écrivirent alors, pleins d'émotion, les frères Margueritte — et que les jeunes gens avaient appelé durant sa vie le prince des poètes, était vraiment un prince. Il l'était de par sa nature élégante et hautaine, qui donnait tant de grâce fière au moindre de ses gestes, tant de finesse à son sourire, tant d'autorité à son beau regard lumineux. Il l'était de par cette maîtrise de soi, empreinte à chaque ligne de son œuvre comme à chaque ride de son front, de par cette aristocratie absolue qui le faisait vivre à l'écart, et qui, à peine surgissait-il en quelque réunion, le désignait, le consacrait. Il l'était de par tout son être exquis et rare. » (*Echo de Paris*, 17 septembre 1898.) Il serait également long et difficile de donner ici des citations de tous les ouvrages ou études publiés sur l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Si courte qu'elle soit, notre bibliographie, d'ailleurs, en indique suffisamment où se reporter, si quelque goût y incite. Nous

reproduirons seulement d'une étude de M. Remy de Gourmont, les passages suivants : « Il y a au Louvre, dans une collection ridicule, par hasard une merveille, une Andromède, ivoire de Cellini. C'est une femme effarée, toute sa chair troublée par l'effroi d'être liée : où fuir? et c'est la poésie de Stéphane Mallarmé. Emblème qui convient encore, puisque, comme le ciseleur, le poète n'acheva que des coupes, des vases, des coffrets, des statuettes. Il n'est pas colossal, il est parfait. Sa poésie ne représente pas un large trésor humain étalé devant la foule surprise; elle n'exprime pas des idées communes et fortes, et qui galvanisent facilement l'attention populaire engourdie par le travail; elle est personnelle, repliée comme ces fleurs qui craignent le soleil; elle n'a de parfum que le soir; elle n'ouvre sa pensée qu'à l'intimité d'une pensée cordiale et sûre. Sa pudeur trop farouche se couvrit de trop de voiles, c'est vrai; mais il y a bien de la délicatesse dans ce souci de fuir les yeux et les mains de la popularité. Fuir, où fuir? Mallarmé se réfugia dans l'obscurité comme dans un cloître; il mit le mur d'une cellule entre lui et l'entendement d'autrui; il voulut vivre seul avec son orgueil. Mais c'est là le Mallarmé des dernières années, lorsque froissé, mais non pas découragé, il se sentit atteint de ce dégoût des phrases vaines qui jadis avait aussi touché Jean Racine; lorsqu'il se créa, pour son usage propre, une nouvelle syntaxe, lorsqu'il usa des mots selon des rapports nouveaux et secrets. Stéphane Mallarmé a relativement beaucoup écrit, et la plus grande partie de son œuvre n'est entachée d'aucune obscurité; mais dans la suite et la fin, à partir de la *Prose pour des Esseintes*, s'il y a des phrases douteuses ou des vers irritants, un esprit inattentif et vulgaire redoute seul d'entreprendre une conquête délicieuse. Il y a trop peu d'écrivains obscurs en français; ainsi nous nous habituons lâchement à n'aimer que des écritures aisées, et bientôt primaires. Pourtant, il est rare que les livres aveuglément clairs vaillent la peine d'être relus... La littérature qui plaît aussitôt

à l'universalité des hommes est nécessairement nulle... L'œuvre de Mallarmé est le plus merveilleux prétexte à rêveries qui ait encore été offert aux hommes fatigués de tant d'affirmations lourdes et inutiles : une poésie pleine de doutes, de nuances changeantes et de parfums ambigus, c'est peut-être la seule où nous puissions désormais nous plaire ; et si le mot *décadence* résumait vraiment tous ces charmes d'automne et de crépuscule, on pourrait l'accueillir et en faire même une des clefs de la viole : mais il est mort, le maître est mort, la pénultième est morte. » (*Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence*, par R. de Gourmont). Et nous rappellerons le titre du livre de M. Albert Mockel : *Stéphane Mallarmé : Un Héros.*

Stéphane Mallarmé a collaboré à : *L'Artiste*, 1862, — *Le Parnasse satirique*, 1864, — *La Saison de Vichy*, 1865, — *Le Parnasse contemporain*, 1866, — *La Re ue des lettres et des arts*, 1868, — *Le second Parnasse contemporain*, 1869, — *Le National*, 1871 et 1872, — *La Renaissance*, 1872 et 1874, — *Le Tombeau de Théophile Gautier*, Paris, Lemerre, 1873, *La Revue du Monde nouveau*, 1874, — *La République des lettres*, 1876, — *Poé Mémorial*, 1877, — *La Revue critique*, 1884, — *La Revue Indépendante*, IIe série, 1885, et IIIe série 1887, — *La Revue Wagnérienne*, 1885, — *L'Art et la Mode*, 1885 et 1887, — *La Décadence*, 1886, — *Le Décadent*, 1886, — *Le Scapin*, 1886, — *La Wallonie*, 1886, — *La Vogue*, Ire série, 1886, — *Gazetta Letteraria*, 1886, — *The Whirlwind*, 1890, — *La Revue d'aujourd'hui*, 1890, — *Mercure de France*, 1890, 1891 et 1893, — *The National Observer*, 1892 et 1893, — *Entretiens politiques et littéraires*, 1892, — *Le Figaro*, 1894, — *The Chap Book*, 1896, — *La Revue Blanche*, 1896. — *Cosmopolis*, 1897. — P. L.

Bibliographie :

LES ŒUVRES : *La Dernière Mode*, revue, Paris, 1875. — *Le Corbeau* d'Edgar Poe, illustré de 5 dessins de Manet, texte anglais et

français, Paris, Librairie de l'Eau-forte, 1875. — *L'Après-midi d'un Faune*, églogue, avec illust. de Manet, Paris, Derenne, 1876, — *Vathek*, de Beckford avec avant-dire et préface, Paris, Labitte, 1876. — *Les Mots anglais*, petite philologie à l'usage des classes et du monde, Paris, Truchy, 1878. — *Les Dieux antiques*, nouvelle mythologie, illust. d'après H. Cox et les travaux de la science moderne, à l'usage des lycées, pensionnats, écoles et des gens du monde, ouvrage orné de 260 vignettes, Paris, Rothschild, 1880. — *Poésies complètes*, photogravées sur le manuscrit avec ex-libris de F. Rops, Paris, Ed. de la *Revue Indépendante*, 1887. — *L'Après-midi d'un Faune*, Paris, Ed. de La Revue Indépendante, 1887. — *L'Après-midi d'un Faune*, églogue, Paris, Vanier, 1887. —*Le Ten o'clock de M. Whistler*, Paris, Ed. de la Revue Indépendante, 1888. — *Poèmes* d'Edgar Poe, avec fleuron et portrait par Manet, Paris, Vanier, 1888. — *Pages*, prose, avec frontispice de Renoir, Bruxelles, Deman, 1890 et 1891. — *Les Miens : Villiers de l'Isle-Adam*, prose, avec portrait par Desboutin, Bruxelles, Lacomblez, 1892. — *Vers et prose*, florilège, avec portrait par James Mac. Neill Whistler, Paris, Perrin, 1893. — *Vathek*, de Beckford, avec avant-dire et préface, Paris, Perrin, 1893. — *La Musique et les Lettres*, prose, Paris, Perrin, 1895. —*Preface* au Catalogue de l'Exposition de Berthe Morisot (Mme Eugène Manet), Paris, Durand-Ruel, 1896. — *Divagations*, prose, Paris, Fasquelle, 1897. — *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, poème en prose, Paris, *Cosmopolis*, nº de mai 1897. — Avant-dire à *Raisins bleus*, poésies par Leopold Dauphin, Paris, Vanier, 1897. — *Poésies complètes*, avec frontispice de Rops, Bruxelles, Deman, 1899.

Sous presse. — Les *Poésies de Stéphane Mallarmé*, édition complète ne varietur, contenant plusieurs poemes inédits et les variantes : cent exemplaires à 100 francs, par souscription à Paris, chez l'éditeur Eugène Fasquelle.

Traductions. — Le poème en prose : *Phénomène futur*, a été tradui en anglais par M. Georges Moore, The Savoy, nº 3, juillet 1896. — Le poème : *Hérodiade* a été traduit en vers anglais par M. Arthurt Symons, The Savoy, nº 8, decembre 1896. — Et d'autres poèmes ont été traduits par MM. Stuart Merrill, George Moore, Vittorio Pica, etc...

(Une poésie de Stéphane Mallarmé : *Apparition*, a été mise en musique par MM. Bailly et Andre Rossignoli.

A consulter. — Ad. Brisson : *Pointes sèches*, Paris, A. Colin, 1898. — A. Bunand: *Les Petits lundis*, Paris, Perrin, 1890. — Byvanck : *Un Hollandais a Paris en 1891*, Paris, Perrin, 1892. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France,

1896. — M. Guillemot : *Villégiatures d'artistes*, Paris, Flammarion, 1898. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — F. Jourdain : *Les Décorés, Ceux qui ne le sont pas*, Paris, Simonis-Empis, 1895. — J. K. Huysmans : *A Rebours*, Paris, Charpentier, 1884. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — J. Lemaître : *Nos contemporains*, 5e série, Paris, Lecène et Oudin, 1892. — C. Mauclair : *Stéphane Mallarmé*. Paris, Société Nouvelle (sans date). — C. Mendès : *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, A. Brancart, 1884. — A. Mockel : *Stéphane Mallarmé : Un Héros*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — L. Muhlfeld : *Le Monde où l'on imprime*, Paris, Perrin, 1897. — V. Pica : *Letterature d'eccezione*, Milano, Baldini et Castoldi, 1899, dont les pages sur Stéphane Mallarmé parurent en français dans la *Revue indépendante*, nos de février et de mars 1891, sous ce titre : *Les Modernes byzantins*. — M. Pujo : *Le Règne de la grâce*, Paris, Alcan, 1895. — G. Rodenbach : *L'Elite*. Paris, Fasquelle, 1899. — A. Symons : *The Symbolist Movement in Literature*, Londres, Heinemann, 1900. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : *French Portraits* (being appréciations of the writers of young France), Boston, Richard G. Badger et Co, 1900. — P. Verlaine : *Les Poètes maudits*, Paris, Vanier, 1884 et 1888. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — T. de Wyzewa : *Notes sur Mallarmé*, Paris, La Vogue, 1886. — T. de Wyzewa : *Nos Maitres*, Paris, Perrin, 1895.

G. Bec : Stéphane Mallarmé, Echo de Paris, 10 septembre 1898. — H. Chantavoine : *La littérature inquiète, La poésie obscure, le Mallarmisme*, Correspondant, 10 mars 1897. — J. Couturat : *Petites polémiques mensuelles : M. Stéphane Mallarmé*, Revue Indépendante, novembre 1892. — G. Docquois : *Bêtes et gens de lettres : M. Stéphane Mallarmé*, Revue Indépendante, mars 1893. — E. des Essarts : *Souvenirs littéraires sur Stéphane Mallarmé*, Revue de France, 15 juillet 1899. — A. Gide : *Stéphane Mallarmé*, Ermitage, octobre 1898. — A. Goffin : *Stéphane Mallarmé*, Société Nouvelle, septembre 1891. — R. de Gourmont : *Sur Stéphane Mallarmé*, Revue Indépendante, avril 1890. — R. de Gourmont : *Variétés : « La dernière Mode » de Stéphane Mallarmé*, Mercure de France, octobre 1898. — R. de Gourmont : *Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence*, Revue Blanche, 15 novembre 1898. — P. et V. Margueritte : *Stéphane Mallarmé*, Echo de Paris, 17 septembre 1898. — C. Mauclair : *Stéphane Mallarmé*, Nouvelle Revue, octobre 1898. — C. Mauclair : *L'Esthétique de Stéphane Mallarmé*, La Grande Revue, novembre 1898. — C. Mauclair : *Stéphane Mallarmé*, Revue Encyclopédique, 5 novembre 1898. — C. Mauclair :

Souvenirs sur Stéphane Mallarmé et son œuvre, Nouvelle Revue, 1er décembre 1898. — Ch. Maurras : *Critiques et historiens de mœurs*, Revue Encyclopédique, 3 avril 1897. — Ch. Maurras : *M. Stéphane Mallarmé*. Soleil, 15 septembre 1898. — Ch. Maurras: *La Poésie de Mallarmé*, Revue Encyclopédique 5 novembre 1898. — J. de Mitty : *Les Morts qui restent : Stéphane Mallarmé*, La Presse, 10 septembre 1898. — Ch. Morice : *Stéphane Mallarmé*, la Plume. 15 mars 1896. — Th. Natanson : *M. Stéphane Mallarmé*, Revue Blanche, 15 janvier 1897. — Th. Natanson : *Stéphane Mallarmé*, Revue Blanche, 1er octobre 1898. — T. S. Perry : *The latest literary fashion in France* (illustré). The Cosmopolitan (New-York), juillet 1892. — Ed. Picard : *Stéphane Mallarmé*, Art moderne, (Bruxelles), octobre 1898. — P. Quillard : *Stéphane Mallarmé*, Mercure de France, juillet 1891. — H. de Régnier : *Hamlet et Mallarmé*, Mercure de France, mars 1896. — H. de Régnier : *Stéphane Mallarmé*, Mercure de France, octobre 1898. — H. de Régnier : *Stéphane Mallarmé*, Revue de Paris, octobre 1898. — A. Retté : *Stéphane Mallarmé*. Ermitage, janvier 1893. — X. de Ricard : *Petits mémoires d'un Parnassien*, Petit Temps, 13 novembre, 3 et 6 décembre 1898. — G. Rodenbach : *Stéphane Mallarmé*, Figaro, 12 septembre 1898. — P. Verlaine : *Stéphane Mallarmé*, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 296, Paris, Vanier. — F. Vielé-Griffin : *Mallarmé*, Entretiens politiques et littéraires, août 1891. — F. Vielé-Griffin : *Le Rôle de Stéphane Mallarmé*, Ermitage, mars 1898.

Iconographie:

Luque : Portrait-charge dans les Hommes d'aujourd'hui, n° 296, Paris, Vanier.— Edouard Manet : *Portrait, peinture*, 1876 (reproduit dans *Les Poètes Maudits* de Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1884. — Renoir : *Portrait, peinture* (appartient à Mme Mallarmé). — Paul Gauguin : *Portrait*, 1891 (appartient à Mme Mallarmé).— E. Munch : *Portrait*, 1892.— James Mc. Neill Whistler : *Portrait, lithographie*, 1893 (dans *Vers et Prose*, florilège), Paris, Perrin, 1893.— F.-A. Cazals : *Croquis*, 1893 (appartiennent à l'auteur) — F. Vallotton : *Masque* (dans *Le Livre des Masques*), de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure 1896.

LES FENÊTRES

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller
Les poils blancs et les os de la maigre figure
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
Une peau virginale et de jadis! encrasse
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,
La toux; et quand le soir saigne parmi les tuiles,
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir!

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange! et je meurs, et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté!

Mais, hélas! Ici-bas est maître : sa hantise
Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,
Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume
— Au risque de tomber pendant l'éternité?

L'AZUR

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez! Versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison

Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon!

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus!

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse?
Je suis hanté. L'Azur! l'Azur! l'Azur! l'Azur!

DON DU POÈME

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée!
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,
Par les carreaux glacés, hélas! mornes encor,
L'aurore se jeta sur la lampe angélique.
Palmes! et quand elle a montré cette relique
A ce père essayant un sourire ennemi,
La solitude bleue et stérile a frémi.
O la berceuse, avec ta fille et l'innocence

De vos pieds froids, accueille une horrible naissance :
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Avec le doigt fané presseras-tu le sein
Par qui coule en blancheur sibylline la femme
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame?

HÉRODIADE

FRAGMENT

HÉRODIADE

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés, gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous, pierres où mes yeux comme de purs bijoux
Empruntent leur clarté mélodieuse, et vous
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale et sa massive allure!
Quant à toi, femme née en des siècles malins
Pour la méchanceté des autres sibyllins,
Qui parles d'un mortel! selon qui, des calices
De mes robes, arôme aux farouches délices,
Sortirait le frisson blanc de ma nudité,
Prophétise que si le tiède azur d'été,
Vers lui nativement la femme se dévoile,
Me voit dans ma pudeur grelottante d'étoile,
Je meurs!

J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile

Inviolé, sentir en la chair inutile
Le froid scintillement de ta pâle clarté,
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!

Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,
Mon rêve montera vers toi : telle déjà,
Rare limpidité d'un cœur qui le songea,
Je me crois seule en ma monotone patrie,
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
D'un miroir qui reflète en son calme dormant
Hérodiade au clair regard de diamant...
O charme dernier, oui! je le sens, je suis seule.

LA NOURRICE

Madame, allez-vous donc mourir ?

HÉRODIADE

Non, pauvre aïeule,
Sois calme et, t'éloignant, pardonne à ce cœur dur,
Mais avant, si tu veux, clos les volets : l'azur
Séraphique sourit dans les vitres profondes,
Et je déteste, moi, le bel azur !

Des ondes
Se bercent et, là-bas, sais-tu pas un pays
Où le sinistre ciel ait les regards haïs
De Vénus qui, le soir, brûle dans le feuillage :
J'y partirais.

Allume encore, enfantillage,
Dis-tu, ces flambeaux où la cire au feu léger
Pleure parmi l'or vain quelque pleur étranger
Et...

LA NOURRICE

Maintenant ?

HÉRODIADE

Adieu.

Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres !
J'attends une chose inconnue
Ou peut-être, ignorant le mystère et vos cris,
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris
D'une enfance sentant parmi les rêveries
Se séparer enfin ses froides pierreries.

ÉVENTAIL DE MADEMOISELLE MALLARMÉ

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître pour personne,
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
Ainsi qu'un rire enseveli
Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

SONNET

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

SONNET

Une dentelle s'abolit
Dans le doute du Jeu suprême
A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même
Enfui contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre
Selon nul ventre que le sien
Filial on aurait pu naître.

SONNET

Quelle soie aux baumes de temps
Où la Chimère s'exténue
Vaut la torse et native nue
Que, hors de ton miroir, tu tends !

Les trous de drapeaux méditants
S'exaltent dans notre avenue :
Moi, j'ai ta chevelure nue
Pour enfouir mes yeux contents.

Non ! La bouche ne sera sûre
De rien goûter à sa morsure,
S'il ne fait, ton princier amant,

Dans la considérable touffe
Expirer, comme un diamant,
Le cri des Gloires qu'il étouffe.

« Les Poésies de S. Mallarmé ».
Bruxelles. Edm. Deman, 1899.

CAMILLE MAUCLAIR

1872

Parisien et fils de Parisiens, avec des origines lorraines et danoises très lointainement, M. Camille Mauclair est né le 29 décembre 1872. Supérieurement intelligent et même surtout intelligent — et par là nous entendons : compréhensif plutôt que créateur — et d'une précocité remarquable et sur laquelle renseignera suffisamment la liste de ses ouvrages, M. Camille Mauclair, littérairement, a touché à tout, et l'on peut dire qu'il n'est pas de beautés ni d'idées qu'il n'ait goûtées et comprises, ni de façons de sentir et de penser auxquelles il ne se soit prêté pour nous en donner ensuite, soit en des poèmes, soit en des conférences, soit en des essais de métaphysique ou d'esthétique, soit en des études de critique, soit encore en des romans ou en des contes, sa notation propre et toujours intéressante. « La grande puissance géniale, dirait-on presque, consiste à n'être pas original du tout, à être une parfaite réceptivité, à laisser les autres faire tout, et à souffrir que l'*esprit de l'heure* passe sans obstruction à travers la pensée. » Cette parole d'Emerson (*Essai sur Shakespeare*), combien M. Camille Mauclair semble l'avoir méditée et s'être soumis à l'enseignement qu'elle dégage. L'*esprit de l'heure*, en effet, traversa souvent sa pensée. S'ils montrent exactement les états successifs et la progression de son esprit, ses ouvrages, depuis la plaquette *Stéphane Mallarmé,* où il exprimait son admiration

pour le poète, alors son maître préféré, jusqu'à ce dernier roman, *L'Ennemie des rêves,* où il paraît se rallier aux divagations du féminisme, en passant par ses *Notes sur le Barrésisme,* ses conférences sur *La Princesse Maleine* et sur *Solness le Constructeur,* et ses articles de tous les genres et sur tous les sujets, tant dans des journaux que dans des revues, ses ouvrages, disons-nous, gardent aussi la marque de l'époque à laquelle il les écrivit, avec quelque chose de la formule et de la manière littéraires dont il était pénétré en les écrivant. Aussi quelques-uns sont-ils qui lui rappellent, de temps à autre, qu'on l'a vu disciple, tour à tour, de Mallarmé, de M. Maeterlinck, de M. Barrès, de M. Adam, etc., et lui reprochent de les dérouter sans cesse par ses continuels avatars spirituels. Nous-mêmes, toutefois, ne nous associerons en rien à eux. D'esprit inquiet et jamais satisfait dans sa recherche du mieux, M. Camille Mauclair, en effet, a peut-être évolué bien des fois; mais qui sait si le changement n'est pas le principe même de l'intelligence. Et d'autre part, savoir, de joyaux consciemment empruntés à des beautés diverses, construire, à son tour, une beauté qui soit une et dont peuvent seuls dénombrer les éléments les vraiment initiés, n'est-ce pas montrer une intelligence supérieure, puisque critique, à l'intelligence de l'artiste qui crée une beauté bien à lui sans doute, mais le résultat davantage de « l'inconscient »?.. Mais le poète seul doit nous occuper ici, et sans conclure, ce qui, du reste, n'importe jamais, nous inscrirons, pour terminer, quelques mots rapides sur l'œuvre poétique de M. Camille Mauclair. Eclatants, musicaux et un peu sybillins, ses premiers vers parurent, en 1891, dans *La Conque* de M. Pierre Louys. Remaniés ensuite et joints à des poèmes publiés pour la plupart dans *La Revue Blanche,* ils formèrent, en 1895, les *Sonatines d'Automne,* d'où sont extraites, sauf la dernière, les pièces qui suivent. On lira ces poèmes, aspects d'une sensibilité et d'une songerie délicieuses et voilées, tantôt lieds, tantôt historiettes et tantôt prières, et tour à tour violents et

lents, frissonnants et souriants. M. Camille Mauclair, en les composant, s'est placé sous l'invocation du Schumann des *Novelettes*. Comme il nous le dit, dans ces poèmes les formes du vers lui furent indifférentes; il n'y fut question que de faire un peu de musique; et c'est ici un homme se jouant à lui-même de petites sonates, dans la nonchalance de l'automne.

M. Camille Mauclair a collaboré : aux *Essais d'Art libre*, au *Mercure de France*, à *L'Image*, à *L'Art Moderne* (Bruxelles), à *La Revue Blanche*, à *L'Ermitage*, au *Gil Blas*, à *La Cocarde* (Direction Maurice Barrès), à *La Nouvelle Revue*, à *La Revue des Revues*, à *La Revue Encyclopédique*, à *La Grande Revue*, à *La Quinzaine*, au *Pays de France* (Aix), à *La Revue pour les jeunes filles*, à *L'Aurore*, aux revues allemandes : *Deustche Revue*, *Wiener Rundschau*, *Zukunft*, et à la revue viennoise : *Zeit*. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Stéphane Mallarmé*, Essai de critique, Paris, Société Nouvelle, sans date. — *Eleusis, Causeries sur la Cité intérieure* (recueil d'essais d'esthétique et de métaphysique), Paris, Perrin, 1893. — *Sonatines d'Automne*, poèmes, Paris, Perrin, 1894. — *Couronne de Clarté*, roman féerique, Paris, Ollendorff, 1895. — *Jules Laforgue*. Essai, avec une préface de M. Maurice Maeterlinck, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Les Clefs d'Or*, contes, Paris, Ollendorff, 1896. — *L'Orient Vierge*, roman épique de l'an 2000, Paris, Ollendorff, 1897. — *Le Soleil des Morts*, roman contemporain, Paris, Ollendorff, 1898. — *L'Ennemie des Rêves*, roman contemporain, Paris, Ollendorff, 1899. — *Maurice Maeterlinck*, notice biographique, les Hommes d'aujourd'hui, n°434, 9e vol. Paris. Vanier.

En préparation. — *Le Sang parle*, poèmes. — Un roman de critique sociale, sans titre encore. — *Le Génie est un crime*, quatre actes en prose — et *L'Art en silence*, essais critiques.

(Des sonatines d'automne ont été mises en musique par MM. Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Gabriel Fabre, Gustave Samazeuil et Florent Schmitt).

A consulter. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

A. Fontainas : *Camille Mauclair,* Mercure de France, avril 1894. — G. Pellissier : *Poésies,* Revue Encyclopédique, 1er février 1895.

Iconographie :

Guiguet : Portrait, 1893 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893), reproduit dans la *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1893. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

LE SOLEIL GISANT...

Le soleil gisant dans l'après-midi fade
Jaunit les vieux meubles de noyer ;
Ah ! comme nous allons nous ennuyer
Avec cette lumière malade.

Nous ne les avons jamais aimées,
Ces amusettes du dehors :
Nous nous faisons à nous-mêmes nos décors,
Et nos impudeurs y dansent en almées.

Le ballet des incertitudes
Voilà qu'il va se dérouler encor :
On n'aura donc jamais de quiétudes,
On ne sera donc jamais d'accord ?

Nous voudrions la raison des choses
Pour nous conduire à peu près bien :
Se plaindre qu'il n'arrive jamais rien,
Est-ce que c'est cela les névroses ?

On n'a qu'à contempler, on s'ennuie,
On ne tient à rien, tout est déjà fait :
Et puis quand tout semble s'être défait,
On a l'âme pleine de pluie.

Il faudrait pourtant sur ce front
Mettre un peu d'ordre, ou bien alors de la folie :
Car enfin pensez-vous que c'est le vin et puis la lie
Ou des attouchements qui nous consoleront?
(*Sonatines d'automne.*)

JE NE SAIS POURQUOI...

Je ne sais pourquoi
Nous n'avons pas choisi notre vie :
Il fallait qu'il y eût quelque envie
Dans l'âme de quelque roi.

Qu'est-ce que cela importe,
Une destinée ou bien une autre?
Mon Dieu, comme c'est peu la nôtre,
Ce vent d'automne qui nous emporte!

Qu'est-ce que cela pouvait faire
Que fût pour nous la moins lamentable?
Il fallait bien qu'elle échût à la table
De quelqu'un dans cette étrange affaire.

Destinée éparse et morose,
Une flânerie, une querelle, et toujours ainsi :
Pourquoi nous avoir faits ceci?
Nous aurions bien pu être autre chose.
(*Sonatines d'automne.*)

LES MAINS LENTES SOUS LA LAMPE...

Les mains lentes sous la lampe
Jouant avec les reflets
Tressent d'invisibles guirlandes
De songeries et de regrets.

La dentelle des brodeuses
Enlace leurs âmes aussi,
Et dénoue une trame heureuse
En fleurettes de souci.

Vers une fenêtre endormie
Sous la lune du clair jardin
Voltigent les câlines mains
Sous la lampe épanouie,

Et leur frâgile volonté
Croise d'un jeu soudain tragique
Le fil d'anciennes destinées
Sur leurs ongles ironiques.

(Sonatines d'automne.)

UNE DOUCEUR...

Une douceur et puis une lenteur
Et puis un geste caressant qui descend
Sur la moiteur
De mon front,
C'est votre main sur ma tristesse posée.

Une musique fleurie,
Et puis une nostalgie inassouvie,
Une musique de douleur inapaisée,
Sur les fibres de mon cœur triste
C'est votre voix comme une oiselle posée.

Une lueur de diamant
Au fond d'une eau froide et claire,
Une améthyste qui s'éclaire
Au reflet de mes yeux mornes,
C'est votre prunelle sur la mienne...

Mais votre bouche de sang et de crépuscule
Sur ma bouche de crépuscule et de sang
Ah! c'est ton âme toute
Sur la mienne comme un chrysanthème posée.

(*Sonatines d'automne.*)

JE SUIS ÉBAUCHÉ CE SOIR...

Je suis ébauché ce soir
Par des mains heureuses
Qui prennent mon cœur
Avec lenteur
Et le font si frêle et si puéril
Que le désir des pleurs
Tremble au bord de mes cils.

Mais il y a tant de silence
Que je n'ose pas pleurer,
Mais il y a tant de somnolence
Que je n'ose pas rêver,
Seigneur! il y a tant de magnificence
Que je n'ose pas exister!

O je suis comme une eau dormante,
O je suis comme une feuille oubliée
A la brise où l'octobre aux cheveux d'or lamente,
Triste des cygnes et de toute la rosée.

(*Sonatines d'automne.*)

MINUTE

O ma fille, ouvre la porte,
Il y a quelqu'un qui heurte!
— Je ne peux pas aller ouvrir,
Je lisse mes cheveux devant mon miroir.

Oh ! ouvre la porte, ma fille,
Il y a quelqu'un qui défaille !
— Je ne peux pas aller voir qui c'est,
Je mets des rubans à mon corset.

La porte, ô ma fille, ouvre !
Je suis vieux, j'ai les jambes lourdes...
— Je ne peux pas aller regarder,
Père, j'agrafe mes colliers.

Un homme peut-être est mort
Derrière la porte, au vent du dehors !
— S'il était beau, je l'aurais senti :
Mes seins n'ont pas tressailli.

(*Sonatines d'automne.*)

PASTEL DE JEUNE FILLE

Elle doit être assise auprès d'une croisée
A petits carreaux encadrés de bois peint,
Dans une maison de briques roses, posée
Comme un jouet au bord d'un canal immobile
Allant de la ville vers la mer, bien loin,
Entre ses rangées de peupliers.
Elle doit être assise là le matin
Parmi l'ombre des tilleuls et des espaliers,
Regardant les femmes qui viennent de la campagne
Avec des pots de cuivre et des gerbes liées.

On voit, à travers la vitre, sa tête fine
Blonde avec une dentelle au cou,
Une dentelle blanche sur la nuque blanche
Qui se penche, montrant des cheveux fous :
Et ses yeux bleus, agrandis, lèvent leurs paupières tout à coup.

Sur ses genoux est son petit métier de brodeuse,
Ses ongles brillent dans le treillis des fils,
Elle a une petite bouche, elle a l'air peureuse,
Et sérieuse en sa robe grise.
On n'entend rien dans la rue, et derrière elle,
Dans l'encadrement de la fenêtre,
On voit des poteries, des ors de vieux portraits,
Un coin de place, et une porte entr'ouverte
Sur un jardin bleu de soleil qui dort derrière la maison.

Des enfants jouent sur le pavé de la place, dans l'herbe,
Sous les ombres rondes des arbres taillés : il est midi.
La clarté vaporeuse de Flandre est belle en silence,
Et le carillon des béguines tinte au loin dans la chaleur.

Je la vois encore, le soir,
Au seuil de la porte :
Elle a laissé tomber ses deux mains
Et s'appuie au mur, penchant la tête en arrière
Dans l'ombre montante.
Une fraîcheur vient de la plaine depuis la mer.
Les cheminées à croix de fer
Sont un peu roses tout en haut, puis c'est fini.
L'enfant blonde goûte la nuit
Et s'attarde avant de retourner vers la lampe.
L'eau du canal se plisse et fait un peu de bruit
A cause d'un chaland venu des îles du Nord
Qui avance lourdement jusqu'à l'écluse
Comme une bête bizarre et percluse.
Les ombres des bateliers gesticulent sur le plat-bord
Et se déforment dans l'eau miroitante et moirée
Dont les remous font remuer les roseaux...

Elle, pas très grande, plutôt mignonne,
Les épaules jolies et étroites un peu,
Met un doigt sur sa bouche, comme retenant son âme,
Et regarde pensivement tout cela,
Penchant la tête comme un petit bouquet fatigué...

Ah ! venir, au long du grand chemin de halage,
Vers ce visage à la fenêtre dans ce village,
Venir sur l'eau pesante, dans le bateau bariolé,
A l'heure où naît la première lumière,
Et toucher ces lèvres avec les lèvres miennes
En disant les choses les plus simples du monde,
Et regarder ces yeux-là, et vivre là,
Et dire : « Il pleut... il y aura des fruits cette année... »
Ou « Tu es douce, il fait très bon... j'aime être avec toi...
... J'ai eu du chagrin, il y a des années... »

Et ce serait le bonheur, mon Dieu oui, le bonheur,
Ou du moins tout ce qu'on peut en savoir,
Après tout, le bonheur des bonnes gens :
Et j'ai envie de celui-là, tout simplement.

STUART MERRILL

1863

M. Stuart Merrill est né le 1er août 1863 à Hempstead dans l'île de Long-Island — qui fut aussi la patrie de Walt, Whitman — près de New-York (Etats-Unis). Son enfance passée à Paris ne nous attacherait point si, lié au lycée avec MM. Pierre Quillard, René Ghil, Rodolphe Darzens, George Vanor, il n'avait manifesté une ardeur toute juvénile pour les lettres, fondant avec ceux-ci un petit journal lithographié, *Le Fou,* qui eut son heure d'émulation. De 1886 à 1889, il prépara son droit au *Columbia College* à New-York, mais — s'empresse-t-il de nous dire — sans aucun succès. Sa vocation n'était pas là. L'apparition de son premier recueil *Les Gammes*, publié chez un éditeur parisien, pendant son séjour en Amérique, trahissait en lui d'heureuses aspirations de poète. M. Stuart Merrill revint définitivement en France en 1890. Il participa généreusement à la renaissance littéraire qui fut l'inquiétude de sa génération, collabora activement à *La Basoche* (1884-1886), au *Décadent* (1886-1887) au *Scapin* (1886), aux *Ecrits pour l'Art* (1887), *à La Wallonie* (1887 à 1892), au *Mercure de France* (1892, 1896, 1899), à l'*Almanach des Poètes* (1896, 1897), au *Livre des Légendes* (1895), à *la Plume,* à la Vogue (1899), et à l'*Ermitage*, où il donna, outre de nombreux poèmes, des pages sincères de critique. Il publia de plus en Amérique, dans *Le Times* et *L'Evening Post*, des articles

nombreux sur des physionomies littéraires, Gérard de Nerval, Glatigny, Alphonse Daudet, etc... puis édita sous le titre *Pastels in Prose*, 1890, un volume de traductions de Banville, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Judith Gautier, Hennequin, Huysmans, Mallarmé, Paul Margueritte, Catulle Mendès, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Villiers de l'Isle-Adam.

Disciple fervent de la Beauté, il le fut non moins de la Justice et pendant que ses vers, en France, faisaient le charme d'une élite, il organisait les groupes socialistes américains à New-York. Magicien fastueux, faisant revivre dans des décors d'enchantement les gracieuses figurines des légendes abolies, il prenait sa part dans la vie contemporaine en lui apportant une idée de consolation. Depuis, M. Stuart Merrill s'est éloigné de la lutte ; plus impérieusement enfermé dans son art — sans renier toutefois ses convictions — il a tenu à s'affirmer par ses visions et son rythme, celui que d'aucuns avaient pressenti. La nécessité de s'exprimer noblement ne tend-elle point d'ailleurs à la réalisation d'un grand rêve social puisqu'elle impose la plus grande part de perfection humaine... — A. B.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — *Les Gammes*, poèmes, Paris, Vanier, 1887. — *Pastels in Prose*, New-York, Harper et Brothers, 1890. — *Les Fastes*, poèmes, Paris, Vanier, 1891. — *Petits poèmes d'automne*, Paris, Vanier, 1895. — *Poèmes, 1887-1897* (*Les Gammes. Les Fastes, Petits poèmes d'automne. Le Jeu des épées*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Les Quatre Saisons*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900.

A CONSULTER. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — V. Thompson : *French Portraits* (being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900.

A. Bonneau : *Article*, Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — H. Degron : *Paysageries littéraires*, La Plume, 1er mai 1900. — H. de Régnier : *Stuart Merrill*, Les Hommes d'aujourd'hui, Paris, Vanier. — A.-F. Herold : *Petits poèmes d'automne*, Mer-

cure de France, mars 1895. — Ch. Maurras : *Revue littéraire,* Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — L. de Saint-Jacques : *Merrill,* La Plume, 1er mars 1895.

Iconographie :

Alph. Germain : *Portrait, sanguine,* 1892 (app. à M. Stuart Merrill). — Albert-E. Sterner : *Portrait à la plume,* 1891 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit dans *La Plume,* 1891. — Albert-E. Sterner : *Portrait au fusain,* 1892 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit en couleur dans *Les Hommes d'aujourd'hui.* Paris. Vanier. — F. Vallotton : *Masques,* dans *Le Livre des Masques,* de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

NOCTURNE

A Joris-Karl Huysmans.

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénufars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent roule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(*Les Gammes.*)

CHAMBRE D'AMOUR

Dans la chambre qui fleure un peu la bergamote,
Ce soir, lasse, la voix de l'ancien clavecin
Chevrote des refrains enfantins de gavotte.

Eteintes par sa main pour quelque doux dessein
D'amour, voici qu'enfin les lampes vespérales
Fument au bruit de l'eau tintant dans le bassin,

Au bruit de l'eau qui brille en des lueurs lustrales
A travers les rideaux roidis de pourpre et d'or
Dont le clair éclat croule aux fenêtres claustrales.

C'est, déroulant au mur un vaporeux décor,
La pastorale peinte aux pimpantes images
Où des Jeux et des Ris s'éparpille l'essor.

Sur les divans fanés en leurs riants ramages
Les coussins semblent lourds de l'oubli des absents :
Et du bleu baldaquin s'éplorent des plumages.

Seul un éventail chu de doigts jadis lassants
Présage le retour inespéré de Celle
Dont l'automne a pâli les charmes languissants.

Soudain c'est le rayon roux d'une rubacelle,
Un chuchotis de voix disant de doux remords,
Et le baiser de ceux que la Vie ensorcelle

Dans la chambre où, le soir, s'aimèrent tant de morts!
(*Poèmes, 1887-1897 : Les Fastes.*)

CELLE QUI PRIE

A Jonathan Sturges.

Ses doigts gemmés de rubacelle
Et lourds du geste des effrois
Ont sacré d'un signe de croix
Le samit de sa tunicelle.

Sous ses torsades où ruiselle
La rançon d'amour de maints rois,
Sa prunelle vers les orfrois
Darde une viride étincelle.

Et c'est par l'oratoire d'or
Les alléluias en essor
De l'orgue et du violoncelle :

Et, sur un missel à fermail
Qu'empourpre le soir d'un vitrail,
Ses doigts gemmés de rubacelle.
(*Poèmes, 1887-1897 : Les Fastes.*)

AU TEMPS DE LA MORT DES MARJOLAINES...

Au temps de la mort des marjolaines,
Alors que bourdonne ton léger
Rouet, tu me fais, les soirs, songer
A ses aïeules les châtelaines.

Tes doigts sont fluets comme les leurs
Qui devidaient les fuseaux fragiles.

Que files-tu, sœur, en ces vigiles,
Où tu chantes d'heurs et de malheurs?

Seraient-ce des linceuls pour tes rêves
D'amour, morts en la saison des pleurs
D'avoir vu mourir toutes les fleurs
Qui parfumèrent les heures brèves?

Oh! le geste fatal de tes mains
Pâles, quand je parle de ces choses,
De tes mains qui bénirent les roses
En nos jours d'amour sans lendemains!

C'est le vent d'automne dans l'allée,
Sœur, écoute, et la chute sur l'eau
Des feuilles du saule et du bouleau,
Et c'est le givre dans la vallée.

Dénoue — il est l'heure — tes cheveux
Plus blonds que le chanvre que tu files;
L'ombre où se tendent nos mains débiles
Est propice au murmure des vœux.

Et viens, pareille à ces châtelaines
Dolentes à qui tu fais songer,
Dans le silence où meurt ton léger
Rouet, ô ma sœur des marjolaines!

(*Poèmes, 1887-1897 : Petits poèmes d'automne.*)

ROYAUTÉ

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer,
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête ?

Ou sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

(*Poèmes, 1887-1897 : Petits poèmes d'automne.*)

LA CHANTEUSE A LA BAGUE

A Madame Hélène Linder.

Dame aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne
Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger,
Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger
Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez sur un air monotone
La chanson d'un poète au rêve mensonger
Qui sous ce ciel en feu m'a longtemps fait songer
Aux rois fous qui sont morts sans glaive ni couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son
Le soleil transperçait la pierre de la bague,
Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson
Mourait et renaissait sous le signe éphémère
De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

(*Poèmes, 1887-1897 : Le Jeu des Epées.*)

SOLITUDE

On dit que des rois morts ont foulé ce sentier
Qui mène au banc de pierre où nous aimons nous asseoir,
Alors que sur la solitude tombe la paix du soir
Et que nos cœurs sont pleins de chants muets, comme des psauti

De ce rocher on vit, sous les fanfares de la conquête,
La plaine se hérisser soudain d'épis de fer,
Et des multitudes, revenues des étés et des hivers,
Rouler comme un fleuve rouge vers la grande ville en fête.

Mais ni la chevauchée ensoleillée sous les bannières,
Ni le doux tonnerre des tambours dans le printemps,
Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or,

Ne valent ce silence où notre fatigue s'endort,
Et la caresse des ombres qu'entremêlent les vents
Et la minute éternelle de notre baiser, cette prière!

(*Les Quatre Saisons.*

LA VISITATION DE L'AMOUR

Je veux que l'Amour entre comme un ami dans notre maison,
Disais-tu, bien-aimée, ce soir rouge d'automne
Où dans leur cage d'osier les tourterelles monotones
Râlaient, palpitant en soudaine pâmoison.

L'Amour entrera toujours comme un ami dans notre maison,
T'ai-je répondu, écoutant le bruit des feuilles qui tombent,
Par delà le jardin des chrysanthèmes, sur les tombes
Que la forêt étreint de ses jaunes frondaisons.

Et voici, l'Amour est venu frapper à la porte de notre maison,
Nu comme la Pureté, doux comme la Sainteté ;
Ses flèches lancées vers le soleil mourant chantaient
Comme son rire de jeune dieu qui chasse toute raison.

Amour, Amour, sois le bienvenu dans notre maison
Où t'attendent la flamme de l'âtre et la coupe de bon vin.
Amour, ô toi qui es trop beau pour ne pas être divin,
Apaise en nos pauvres cœurs toute crainte de trahison!

Et l'Amour est entré en riant dans notre maison,
Et nous ceignant le cou du double collier de ses bras,
Il a forcé nos bouches closes et nos yeux ingrats
A voir et à dire enfin ce que nous leur refusons.

Depuis, nous avons fermé la porte de notre maison
Pour garder auprès de nous le dieu errant Amour
Qui nous fit oublier la fuite furtive des jours
En nous chantant le secret éternel des saisons.

Mais nous l'ouvrirons un jour, la porte de notre maison,
Pour que l'Amour, notre ami, aille baiser les hommes
Sur leurs lèvres et leurs yeux— aveugles et muets que nous sommes !-
Comme il nous baisa sur les nôtres, ce soir plein d'oraisons!

Et ce sera Pâques alors autour de notre maison,
Et l'on entendra prier les morts au fond des tombes,
Et l'on verra s'essorer comme des âmes les colombes
Entre le soleil mort et la lune née à l'horizon.

(*Les Quatre Saisons.*)

ATTENTE

Si c'est pour me faire croire à la vie
Que tu viens à ce triste séjour,
Prends la clef d'or, et, les marches gravies,
Ouvre la porte aux pas de ton amour.

Si c'est pour me faire croire à la mort,
Prends parmi tes clefs celle de fer,
Et ferme les fenêtres à l'aurore
Dans la chambre pleine des ténèbres d'hier.

Qu'importe la vie à mon âme ou la mort,
Pourvu que ce soit toi que j'accueille,
Geôlière dont la clef de fer ou d'or
Violera le secret silencieux de mon seuil?

Mais pourquoi ces paroles dans la solitude,
O toi qui ne viendras peut-être jamais
M'éveiller de la voix douce ou rude
Selon que sonnrea la cloche des destinées!

La neige a suivi les oiseaux sur le toit,
Et seul habitant de la triste masure,
J'attends toujours la détresse ou la joie
De tes clefs inconnues dans la serrure.

(*Les Quatre Saisons.*)

ÉPHRAIM MIKHAËL

1866-1890

Né à Toulouse, le 26 juin 1866, Ephraïm Mikhaël (Georges-Ephraïm Michel), eut une carrière fort éphémère; il s'éteignit à vingt-quatre ans, après avoir semé çà et là des pages pleines de promesse que la sollicitude d'amis — qui les recueillirent — nous permit de connaître. Sa jeunesse fut souriante ; lié avec les poètes de sa génération, il put sans inquiétude entretenir des aspirations qui l'accompagnèrent jusqu'au seuil de la tombe. Licencié ès-lettres, ancien élève de l'Ecole des Chartes, il fut attaché à la Bibliothèque Nationale. Ses premières pages parurent dans des revues : *La Basoche* (Bruxelles, 1884-1886) ; *La Pléiade* (1886) ; *La Jeune France* (1886-1887); *Les Chroniques* (1887); *La Revue Continentale* (1889); *La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, etc..., puis en une plaquette d'amateur sous ce titre *L'Automne*. Il publia en 1888, avec M. Bernard Lazare, une légende dramatique en trois actes, *La Fiancée de Corinthe* et fit représenter le 10 décembre de la même année, au Théâtre Libre, une féerie en un acte, *Le Cor Fleuri*.

Il mourut brusquement le 5 mai 1890, laissant, outre des poèmes en prose et des notations publiés dans divers périodiques, un drame inédit, *Briséis*, écrit en collaboration avec M. Catulle Mendès.

Le premier acte de cette œuvre, mis en musique par Emma-

nuel Chabrier, fut interprété, pour la première fois, le dimanche 31 janvier 1897, aux Concerts Lamoureux. Par une singulière fatalité, M. Catulle Mendès seul put recueillir l'enthousiasme du public. Un souffle de mort avait fauché à son tour le musicien, et ce souvenir funèbre ajouta, semble-t-il, à l'émotion poignante du drame...

Poète né au pays du soleil, Ephraïm Mikhaël a la mélancolie des hommes du Nord ; sa prescience de la mort obsède parfois. Quoique influencé par ceux du Parnasse agonisant, il apporta dans son art une pensée modelée sur une forme nouvelle, et celui qui fut couronné pour le poème *Florimond* au concours de l'Echo de Paris (décembre 1889) n'eût pas tardé — ses derniers vers en témoignent — à participer à l'œuvre originale de son temps.

Les œuvres d'Ephraïm Mikhael, publiées en plaquettes introuvables ou éparses dans des revues, ont été, grâce à l'initiative de MM. Camille Bloch, Marcel Collière, Bernard Lazare, Catulle Mendès et Pierre Quillard, réunies après sa mort. Elles forment une édition définitive, augmentée de nombreux fragments inédits. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *L'Automne*, poèmes (sans nom d'éditeur), 1886. — *La Fiancée de Corinthe*, légende dramatique en trois actes (en collaboration avec Bernard Lazare), Paris, Dalou, 1888. — *Le Cor Fleuri*, feerie en un acte et en vers (représenté sur la scène du Théâtre Libre le 10 décembre 1888), Paris, Tresse et Stock, 1888. — *Œuvres de Ephraïm Mikhaël* (*Poésie, Poèmes en prose*), Paris, Lemerre, 1890. — *Briséis*, drame lyrique (en collaboration avec Catulle Mendès), Paris, Enoch, 1893.

Traduction. — Quelques pages dans *Pastels in Prose* translated by Stuart Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le IIe livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888.

J. Ajalbert : *Opinions. Ephraïm Mikhaël*, Eclair, 8 février 1897. — A. Bonneau : *Poètes*, Revue Encyclopédique, février 1891. — C. Mendès : *Ephraïm Mikhaël*, Echo de Paris, 15 octobre 1890. —

Edm. Pilon: *Ephraïm Mikhaël*, Ermitage, avril 1894. — P. Quillard : *Ephraïm Mikhaël*, La Wallonie, octobre 1890.

Iconographie.

L. Métivet : *Ephraïm Mikhaël sur son lit de mort, 6 mai 1890, dessin au crayon* (app. à la famille). — *Portrait à l'eau-forte* publié sans signature dans les *Œuvres* (Paris, Lemerre, 1890). — Desmoulin : *Portrait à l'eau-forte*, Edition de *Briséis*, Paris, Enoch, 1893. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le IIe Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — Ch. Mathieu : *Monument* (Buste d'Ephraïm Mikhaël et figures allégoriques) élevé par souscription, pour le cloître des Augustins, Musée de Toulouse (sera inauguré après 1900).

EFFET DE SOIR

Cette nuit, au-dessus des quais silencieux,
Plane un calme lugubre et glacial d'automne.
Nul vent. Les becs de gaz en file monotone
Luisent au fond de leur halo, comme des yeux.

Et dans l'air ouaté de brume, nos voix sourdes
Ont le son des échos qui se meurent, tandis
Que nous allons rêveusement, tout engourdis
Dans l'horreur du soir froid plein de tristesses lourdes.

Comme un flux de métal épais, le fleuve noir
Fait sous le ciel sans lune un clapotis de vagues.
Et maintenant, empli de somnolences vagues,
Je sombre dans un grand et morne nonchaloir.

Avec le souvenir des heures paresseuses
Je sens en moi la peur des lendemains pareils,
Et mon âme voudrait boire les longs sommeils
Et l'oubli léthargique en des eaux guérisseuses.

Mes yeux vont demi-clos des becs de gaz trembleurs
Au fleuve où leur lueur fantastique s'immerge,

Et je songe en voyant fuir le long de la berge
Tous ces reflets tombés dans l'eau, comme des pleurs,

Que, dans un coin lointain des cieux mélancoliques,
Peut-être quelque Dieu des temps anciens, hanté
Par l'implacable ennui de son Éternité,
Pleure ces larmes d'or dans les eaux métalliques.

TRISTESSE DE SEPTEMBRE

A Mme Elisabeth Dayre.

Quand le vent automnal sonne le deuil des chênes,
Je sens en moi, non le regret du clair été,
Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines

C'est par l'avril futur que je suis attristé;
Et je plains les forêts puissantes, condamnées
A verdir tous les ans pendant l'éternité.

Car, depuis des milliers innombrables d'années,
Ce sont des blés pareils et de pareilles fleurs,
Invariablement écloses et fanées ;

Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,
La même odeur parmi les herbes reverdies,
Et les mêmes baisers et les mêmes douleurs.

Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants.
Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,

Sur la rigidité blanche des grands étangs,
Je verrai reparaître à l'heure convenue —
Comme un fantôme impitoyable — le printemps ;

O les soleils nouveaux ! la saison inconnue !

CRÉPUSCULE PLUVIEUX

A Rodolphe Darzens.

L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne
Que le soir épaissit de moment en moment,
Un ennui lourd, accru mystérieusement,
Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone.

Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé,
Et c'est sans regretter les heures envolées
Que je revois au loin, vagues formes voilées,
Mes souvenirs errants au jardin du passé.

Et pourtant, maintenant, dans l'horreur languissante
D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,
Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté
Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.

L'HIÉRODOULE

A Paul Roux

Dans le triomphe bleu d'un soir oriental
Elle s'accoude avec une lente souplesse
Au rebord lumineux de la terrasse, et laisse
Les cheveux étaler leur deuil sacerdotal.

La ville sainte aux toits baignés de lueurs blanches
Est pleine de rumeurs d'épouvante, et là-bas,
Dans le Bois pollué par le sang des combats,
Des feux semblent des yeux cruels entre les branches.

Les hommes durs venus de pays innommés
Fouleront ce matin le sol du sanctuaire ;

Près des murs, attendant l'aurore mortuaire,
Veillent, silencieux, des cavaliers armés.

Et vers le ciel pareil aux cuirasses brunies
Que hérissent des clous brillants, leur rude main
Lève de longs buccins d'or qui seront demain
Les annonciateurs sacrés des agonies.

Des femmes, leurs seins nus, caressés de clartés,
Dans de grands parcs plantés d'hiératiques chênes
S'attardent à rêver des souillures prochaines
Et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés.

Mais, dédaignant le songe humain des vils désastres,
L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit regarde éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

IMPIÉTÉS

Dans la haute nef qui frissonne toute
Au bruit triomphal de l'hymne chanté,
Un étrange Evêque, au cœur plein de doute,
Officie avec somptuosité.

Il chante — que Dieu soit ou non, qu'importe ?
Qu'importe le ciel sévère ou clément ? —
Impassible, il chante, et de sa main forte
Lève l'ostensoir solennellement.

Mais — tandis qu'au loin sa narine avide
Quête les parfums du saint encensoir —
Il songe, en son âme infidèle et vide,
Qu'il est beau, tenant ainsi l'ostensoir ;

Que, sur son manteau de pourpre, rutile
Une gloire large et de divers ors,
Comme le soleil que le soir mutile
Luit sur le charnier des nuages morts.

Il songe qu'un peuple obscur le contemple,
Qu'au fond d'un brouillard lourd de senteurs, l'œil
Voit uniquement dans la nuit du temple
L'Evêque splendide en son rouge orgueil.

Et, les yeux emplis d'ivresse extatique,
Le prêtre, usurpant au Christ défié
L'hommage royal du dévot cantique,
Sur l'autel qu'il sert s'est déifié.

★

Chère, je t'ai dit des messes hautaines,
Sans y croire, ainsi qu'un prêtre mauvais,
Pour que le regard des foules lointaines
Me trouvât très beau lorsque je levais

— Evêque vêtu de fières étoffes —
L'ostensoir des vers aux riches splendeurs,
Et je n'agitais l'encensoir des strophes
Que pour m'enivrer avec ses odeurs.

L'ÉTRANGÈRE

En son manteau d'argent tissé par les prêtresses,
La vierge s'en allait vers les jeunes cités,
Et la nuit l'effleurait de mystiques caresses,
Et le vent lui parlait de longues voluptés.

Or, c'était en un siècle où les rois faisaient taire
Les joueurs de syrinx épars dans le printemps ;
Les sages enseignaient aux peuples de la terre
L'horreur des jeunes dieux et des lys éclatants.

Mais tandis que là-bas se levait sur les villes
La mauvaise lueur des temples embrasés,
La vierge allait cherchant, parmi les races viles,
Le fabuleux amant digne de ses baisers.

Elle apparut un soir, blanche et mystérieuse,
Dans le mois où la faux couche les blés épais ;
Et de très loin, vers la foule laborieuse,
Tendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

Elle gardait dans ses cheveux et dans ses voiles
Un long parfum de gloire et de divinité,
Et, pour avoir dormi sous de saintes étoiles,
Son corps entier était pénétré de clarté.

Elle vient et déjà de merveilleux murmures
Ont réveillé comme autrefois les bois ombreux :
Appels de chèvrepieds gorgés de grappes mûres,
Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

Des voix ont dit des noms oubliés de guerrières,
D'ineffables syrinx soupirent dans les airs,
Le vent porte des bruits antiques de prières,
Une ombre olympienne emplit les cieux déserts.

Et la vierge, attendant de glorieux éphèbes,
S'offre splendide et nue aux baisers triomphaux.
Alors les chefs et les vieillards gardiens des glèbes
La repoussent avec des bâtons et des faux.

« Va-t'en ! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore,
Tu nous ramènerais les vieux songes pervers.
Par toi nous rêverions et nous verrions encore
Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes quittant les prés et la fontaine,
Laissant les clairs fuseaux et les vases de miel
Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine
Qui souille le pays d'une senteur de ciel.

Des clameurs de combat sonnent dans les vallées,
Les bois sont secoués de tragiques frissons,
Et, comme aux rouges soirs des anciennes mêlées,
Les filles aux bras forts courent dans les moissons.

Victoire! maintenant une prostituée
Qui regarde le ciel avec des yeux méchants
Traîne le corps sacré de la vierge tuée;
Le sang surnaturel trouble les lys des champs.

La nuit descend ; les cieux fleuris d'étoiles claires
Resplendissent comme un jardin prodigieux.
Les filles au cœur froid ont senti leurs colères
Grandir sous le baiser du soir religieux.

Leur fureur se ravive à l'odeur des fleurs douces,
A la bonne rumeur de la plaine et des flots.
Farouches, dénouant leurs chevelures rousses,
Elles poussent du pied l'étrangère aux yeux clos.

Joyeuses d'insulter des neiges lumineuses,
Elles mordent sa gorge avec férocité ;
On voit briller au fond des prunelles haineuses
L'orgueil mystérieux de souiller la beauté.

Et toutes, emplissant de sables et d'ordures
La bouche qui savait les mots mélodieux,
Sur la divine morte avec leurs mains impures
Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

(Août 1898.)

(Œuvres de Ephraïm Mikhaël, Paris, 1890.)

ROBERT DE MONTESQUIOU

1855

M. le Comte Robert de Montesquiou-Fezensac est né à Paris, le 19 mars 1855; il descend d'une illustre famille française qui a produit des hommes de guerre et des hommes d'Etat, parmi lesquels le maréchal de Montluc, Pierre de Montesquiou (maréchal de Louis XIV), Anne-Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII.

La jeunesse de M. de Montesquiou fut studieuse. « Vous me demandez, nous écrit-il, à quoi j'ai employé les années qui ont précédé la publication de mes livres, mais d'abord à former leur auteur, puis à les écrire. » Un tel aveu étonne d'un poète; dès que l'on connaît l'œuvre complexe de M. de Montesquiou, on cesse d'être surpris. Cet écrivain est un fruit de culture; son vers n'est que l'expression asservie d'aptitudes longtemps favorisées. L'ordonnance des poèmes, le choix des images, l'assignation des rimes, la recherche des rythmes ne sont, chez lui, que les reflets d'une esthétique très personnelle, parfois tyrannisée. Peu lui importe le vers s'il n'offre qu'un caractère de lyrisme. Apparenté à quelques poètes du XVIIe siècle, il a leur préciosité sans admettre leur grâce flétrie.

Il débuta en 1892, avec *Les Chauves-Souris*, clairs-obscurs, recueil de sensations savamment interprétées. La critique en a été violente, parfois injuste, et, disons-le, la réputation de M. de

Montesquiou fut faite de contradictions. Certains le classèrent parmi les poètes amateurs ; on se fût extasié devant de courtes pièces dérobées à quelque album, on ne lui pardonna pas la publication d'une œuvre qui s'impose ne serait-ce que par la richesse de son vocabulaire. Parurent ensuite, *Le Chef des odeurs suaves*, « poème dont les fleurs et les parfums groupés en symboles forment le sujet varié », *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, « multiples feuillets recueillis au long des voyages du poète », *Les Hortensias bleus*, « modulations alternativement fortes et délicates », *Les Perles Rouges*, 93 sonnets sur Versailles, qui font revivre, en lui gardant la grâce de sa vieillesse surannée, le Grand Siècle aboli.

Ajoutons encore deux volumes de prose, *Roseaux Pensants* et *Autels privilégiés*, où, par un goût très rare, l'auteur se plaît à évoquer des physionomies d'artistes oubliés ou méconnus.

Dans l'un de ces ouvrages, M. de Montesquiou a réimprimé en partie le texte d'un petit volume, *Félicité*, par lui publié antérieurement sur Marceline Desbordes-Valmore. Et ce sera certainement un de ses titres à la reconnaissance du siècle que d'avoir, par ses écrits, par ses conférences et par sa participation aux fêtes de Douai, contribué à la résurrection littéraire de cette femme de génie.

M. de Montesquiou a collaboré à de nombreux périodiques, entre autres *La Revue Illustrée* (1er juin 1894, 1er mai 1896); *Revue Franco-Américaine* (juin 1895) ; *Revue des Deux-Mondes, Revue de Paris* (1895 - 1896); *Nouvelle Revue* (1er février 1896, 15 octobre 1898, 15 mai 1899) ; *Gazette des Beaux-Arts* (1er septembre 1894, 1899, 1er février 1900); *Figaro illustré* (octobre 1899); *La Vogue* (nouvelle série, juin 1899) ; *Revue Encyclopédique, Revue Félibréenne*, etc... ; il a, de plus, donné des articles au *Figaro*, au *Gaulois*, au *Journal*, etc. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Chauves-Souris*, poèmes, Paris, Richard, 1892 (édition tirée à 100 ex. sur hollande Van Gelder à filigrane). — *Les Chauves-Souris*, poèmes, précédés d'une Lettre de Leconte de Lisle, Paris, Richard, 1893. — *Les Chauves-Souris*, édition de luxe tirée à troix cents exemplaires sur format in-4°, ornée de trois croquis de Chauves-Souris par MM. Forain, Antonio de la Gandara et Whistler, Paris, Richard, 1893. — *Félicité*, étude sur la Poésie de Marceline Desbordes-Valmore, suivie d'un essai de classification de ses motifs d'inspiration, Paris, Lemerre, 1894. — *Le Chef des odeurs suaves*, poèmes, Paris, Richard, 1894. — *Le Chef des odeurs suaves*, édition in-8°, couverture ornée de la reproduction d'un tableau de fleurs par Breughel, Paris, Richard, 1894. — *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, poèmes, Paris, Fasquelle, 1895. — *Les Hortensias bleus*, poèmes, Paris, Fasquelle, 1896. (Les exemplaires de luxe de cette édition portent une couverture ornée d'une eau-forte d'Helleu). — *Roseaux Pensants*, prose, Paris, Fasquelle, 1897. — *Autels privilégiés*, prose, Paris, Fasquelle, 1899. — *Les Perles Rouges*, quatre-vingt-treize sonnets, Paris, Fasquelle, 1899. — *Les Perles rouges*, édition in-8° illustrée de quatre eaux-fortes de Besnard, Paris, Fasquelle, 1899.

En préparation : Deux volumes d'*Essais* en prose et un grand poème *Les Paons*, « dont les pierreries et leurs correspondances mystiques formeront le sujet ».

A consulter. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, Armand Colin, 1895. — R. Doumic : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badge et C°, 1900.

H. Bataille : *Robert de Montesquiou*, La Vogue (nouvelle série), 15 juillet 1899. — F. Coppée : *Poètes*, Journal, 4 juin 1896. — G. Deschamps : *Jeux Floraux*, Le Temps, 21 janvier 1894. — A. France : *Le comte Robert de Montesquiou*, Temps, 13 novembre 1892. — L. Ganderax : *Un Poète*, Gaulois, 17 août 1892. — O. Mirbeau : *Les Chauves-Souris*, Figaro, 16 octobre 1892. — G. Rodenbach : *Un Gentilhomme de Lettres*, Figaro, 6 juillet 1892. — P. Verlaine : *A propos de Desbordes-Valmore*, Figaro, 8 août 1894. — P. Verlaine : *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, Gil Blas, 21 juillet 1895.

Iconographie :

Bastien-Lepage : *Dessin* (Cercle Volney). — Boldini : *Portrait à l'huile* (Salon du Champ de Mars, 1898). — Lucien Doucet : *Portrait grandeur nature, à l'huile,* 1879 (Salon des Artistes Français, 1879, puis Exposition Universelle, 1889). — A. de la Gandara : *Dessin* (Exposition de la Société nationale des Beaux-arts, 1894). — Whistler : *Portrait en pied, à l'huile* (Exposition de la Société nationale des Beaux arts, 1894), reproduct. dans *La Revue Illustrée*, du 1er août 1894. — F. Vallotton : *Masque,* 1896, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Autres portraits privés de Antonio de la Gandara : *Dessin* (1894), Claudius Popelin : *Email,* Albert Besnard : *Eau-forte* (1899), — destinée à la 1re édition des *Perles Rouges,* — Helleu : *Pointe sèche,* Hawkins, etc... etc...

MONSTRANCES

... puis elle cria : abricots, pêches,
pavis, brugnons, cerises, prunes, poires,
bigarreaux, melons, muscats, pommes,
oranges, citrons, groseilles, fraises,
framboises, accourez à ma voix...
AULNOY.

Les étoiles sont peu visibles dans les villes,
Aldébaran clignote, Arcture est partiel ;
Les falots rougeoyants de nos lanternes viles
Eclipsent la splendeur maternelle du ciel.

L'endroit de contempler est la campagne sainte,
Custode du regard solitaire et sans bruits,
Où dans le cadre obscur de la rurale enceinte
Les vergers constellés tendent leurs brûlants fruits.

Leurs grappes de clartés, leurs pulpes de lumière,
Raisins mystérieux, pêches du verger pur,
Dont la vendange prête et la cueillette altière
Tirent la soif du cœur vers l'ivresse d'azur.

Sûr lieu de savourer les récoltes profondes,
De moisson éternelle, et de goûter les sucs
Du berceau radieux de la treille des mondes
Dont les pampres flambants ne sont jamais caducs.

Vrai seuil du rendez-vous des astres et des âmes,
Quand l'œillade s'échange entre l'homme et les cieux,
Où l'espalier divin à des treilles de flammes
Dont les feux sont des pleurs et les grains sont des yeux.

(*Les Chauves-Souris.*)

LE COUCHER DE LA MORTE

Il n'y avait point de jour où elle ne reçût à sa cour sept ou huit mille sonnets, autant d'élégies, de madrigaux et de chansons, qui étaient envoyés par tous les poètes de l'univers. Toute-Belle était l'objet de la prose et de la poésie des auteurs de son temps...

LE NAIN JAUNE.

Un jour qu'elle sentit que son cœur était las,
Voyant qu'il lui faudrait mourir à cette peine,
Elle fit travailler une bière d'ébène,
Et disposer au fond de riches matelas.

Pour qu'ils fussent moelleux, elle les fit emplir
De tous les billets doux dont on l'avait lassée;
Dans la chambre on les fait apporter par brassée,
Et bientôt le tapis s'en voit ensevelir.

Longtemps on en bourra les coussins de linon;
Sans trêve on les tassa dans les grands sacs d'étoffe;
Parfois on voyait luire, au passage, des strophes,
Parfois, à la volée, on démêlait un nom.

Mais quand elle se fut de ce geste acquittée,
La Belle fut plus calme, en songeant, que, ce jour,
Elle aurait, pour dormir sa dernière nuitée,
Un lit harmonieux de murmures d'amour.

★

Or quand elle fut morte, et, sous la planche sombre,
Lorsqu'on l'eut mise au lit de son cercueil soyeux,
Elle entendit vibrer un cliquetis joyeux,
Comme un bruit de rameaux dans un sentier plein d'ombre.

On eût dit un baiser de brise très léger
Sur les feuilles du tremble aux ramures peureuses;
Un long chuchotement de choses langoureuses
Que parfois des sanglots paraissaient arpéger,

Modulant des aveux, des larmes, des prières,
Des adorations, des imprécations,
Qui passaient sur le champ lointain des passions,
Tels qu'un soupir du vent sur les roses bruyères,

Et c'étaient les espoirs et les désirs d'un jour
Qui reprenaient de loin leur tendresse finie
Pour tramer à la morte un lit de symphonie,
Un glas délicieux, *De Profundis* d'amour!

★

Et quand les érudits et les archéologues
Ouvrirent le tombeau de cette Tahoser,
Ce qu'ils virent fut propre à leur faire poser
L'air expérimenté de leurs allures rogues :

La Morte, par mille ans de ténèbre arrosée,
Dormait sans une atteinte et sans une douleur ;
En sa couche d'amour on eût dit une fleur
Que de loin vivifie une ancienne rosée.

D'un effluve d'extase éternelle embaumée,
Sur un tapis de mousse, immarcessible lys,
Elle était, sur le bord de ses rêves pâlis,
Celle qui ne meurt point, tant elle fut aimée !

Mais quand du divin socle ils la firent descendre,
Pour chercher du secret l'invisible filon,
Ce qui reste du vol saisi d'un papillon
Leur filtra dans la main, en lumineuse cendre.

21 août... 83 (*Les Chauves-Souris.*)

LUCIFERS

Les étoiles des lys ont éclairé la plaine...
Les pétales de l'astre ont éclos dans la nuit ;
De constellations de fleurs la route est pleine,
Et de moissons de feux la voûte brille et luit.

Les anges ont baissé leurs yeux sur les prairies,
Les hommes ont levés leurs yeux vers les azurs ;
Et l'échange s'est vu des blanches confréries
De l'étoile éthérée et du pétale pur.

Les pétales se sont envolés vers les voûtes...
Les étoiles se sont éprises des humains...
Et des anges aux cieux se sont trompés de routes,
des hommes en bas ont trouvé leurs chemins.

(*Le Chef des Odeurs suaves.*)

MORTUIS IGNOTIS

Le jour des morts, chacun apporte une couronne
A des parents partis, à des amis défunts;
La grille du tombeau de roses s'environne
Ce ne sont que lauriers, guirlandes et parfums.

Vers des seuils définis tous les pas se dirigent,
Des prénoms sont tracés dans les bandeaux fleuris;
Et les stèles qui dans les frais enclos s'érigent,
Pour celui-ci, pour celle-là, s'ornent d'iris.

Les regrets sont touchants de ces douleurs nommées;
Mais se sentir vraiment pleurer sur les os froids
De ceux qu'on a chéris, rend presque parfumées
Les larmes qu'on prodigue à leurs cercueils étroits.

Les vrais désespérés sont ceux qui s'acheminent
Sans but et sans savoir où poser leurs cyprès;
Ceux dont les morts perdus sous terre récriminent
Contre l'anonymat des pleurs et des regrets.

Pour ceux-là le champ noir a réservé son cippe
Qui se dresse à son centre énigmatique et beau,
Le plus mystérieux de tout ce municipe,
La tombe de tous ceux qui n'ont pas de tombeau!

Le lieu de ralliement des malheurs sans boussole;
Le phare des chagrins où le deuil atterrit
De ceux dont le veuvage au hasard se désole
Et qui n'ont point de dalle où célébrer leur rit.

J'y vois se rassembler de modernes Electres
Dont les libations s'adressent aux lointains;

Et j'y sens affluer des réserves de spectres
Dont, en des pays morts, les yeux se sont éteints.

Et rien ne me saisit à l'égal de ces vagues
De fleurs qu'on jette là, sans nom, aux morts sans noms
De ces rubans unis où s'attachent des bagues,
Chagrins dépareillés, mystérieux chaînons

Reliant à travers les mers et par l'espace,
Le survivant fidèle, aux restes exilés
Des absents dont l'amour se rapatrie et passe,
Ce jour-là, dans les cœurs qui les ont rappelés.

Et tout me semble étroit des concessions vaines,
Des perpétuités orgueilleuses, des mots
Et des titres gravés dans les marbres aux veines
S'entrecroisant avec des ors et des émaux,

Lorsque je songe à ceux dont les géantes tombes
Sont les glaciers, les océans, les infinis
Où viennent sangloter les désespoirs des trombes
Sous la rose des vents pour rosaires bénits !

(*Les Hortensias Bleus.*)

SOUS LES VILLOSITÉS VIOLETTES...

Sous les villosités violettes des tartres
Les blancs Olympiens ont pris des tons caducs.
Et, des arbres sans sève, et des plantes sans sucs
L'automne qui descend les vêt comme de martres.

L'ombre et la vétusté les rouillent de leurs dartres
Ces dieux à qui les rois voulaient des airs de ducs ;
Et le soleil mourant qui fuse sur les stucs,
Y verse les joyaux des verrières de Chartres.

Le Ciel est tout en fleurs, l'occident tout en fruits ;
On dirait des éclairs forgés avec des bruits,
Des bouches de clairons et des rayons d'épées.

L'horizon est vraiment historique ce soir...
Car dans le panier d'or du couchant on croit voir
Tomber des grains saignants faits de têtes coupées!

(*Les Perles Rouges.*)

SERVANTE-MAITRESSE

Cette veuve de l'Astre a l'aspect de la Lune :
De Phébus, fait ermite, elle est épouse et sœur;
C'est par l'apothicaire, et par le confesseur,
Qu'elle assoit son crédit, et fonde sa fortune,

Elle mène de front l'extase et la rancune;
Nul pot-aux-roses n'a pour elle de rancœur :
Elle est religieuse, et psalmodie au chœur;
Elle est aussi caillette, et baisotte à la brune.

Ceinte de lis bâtards et de prude oranger,
Elle atteint de sa griffe et garde sous sa patte
Les clefs du garde-meuble et du garde-manger.

Elle ne sait plus rien de l'ancien cul-de-jatte;
Elle écoute les vers que Racine lui lit....
le Soleil Couchant se couche dans son lit.

(*Les Perles Rouges.*)

LIS ROSE

Antoinette est un lis que l'on fauche debout.
Perles dont les rubis interrompent la ligne,
La blancheur est son lot, la rougeur la désigne;
Une rose de France orne son marabout.

Le lait de Trianon s'empourpre à l'autre bout.
La Reine voit la Mort — la Bergère se signe ;
Et la femme au calice enfiellé se résigne...
Le lait se caille, le pleur coule, le sang bout.

Saint Denys, devançant ton martyre, y supplée :
Il porte dans ses mains sa tête décollée,
Et, dans sa basilique, aurait pu t'accueillir,

O Toi qui, dans tes mains, portes aussi ta tête,
Rose et lis transformés en un bouquet de fête,
Et que sur l'échafaud un Ange vient cueillir !

(*Les Perles Rouges.*)

LOUIS DIX-SEPT

Le plus pur des Bourbons est un orphelin blême.
Tendre Dauphin broyé, l'Enfant Louis Dix-Sept
Humanise en ses traits l'Enfant de Nazareth,
Fils de dieux et de rois qu'adopte Dieu lui-même !

Des épines, au front, lui font un diadème;
Le miracle embaumé de Sainte Elisabeth
En ses bras torturés a rejailli plus net ;
Les lis de son manteau lui servent seuls de chrême.

Il porte un sceptre en fleurs, d'un air de Séraphin ;
Son décès discuté le fait vivre sans fin ;
Son sort, qui semblait dur, un mystère l'élide.

Son trépas, à jamais, demeure partiel.
C'est comme un Papillon qui fuit sa chrysalide,
Et dont le doux vol bleu se fond avec le Ciel.

(*Les Perles Rouges.*)

JEAN MORÉAS

1856

M. Jean Moréas est né à Athènes, le 15 avril 1856.

« André de Chénier était Grec par sa mère seulement, Moréas, le second poète que nous envoie le Levant, est — selon M. Félix Fénéon — de race plus pure. Ses aïeuls s'adonnèrent à ce genre de sport qui consistait, vers 1824, à brûler des galères ottomanes, à fournir des sujets à Delacroix et à tomber avec emphase dans des naumachies : l'un, le navarque Tombazis, qui terrorisa l'Armada du Sultan, comme le déclare une chanson populaire encore parmi les marins de l'Archipel ; l'autre Papadiamantopoulos, Gotzabasse de la Morée, qui traversa la flotte turque et vint mourir dans Missolonghi assiégée, et Gervinus le dit... »

Son adolescence nous le montre parcourant un peu fiévreusement l'Europe. Francfort, Heidelberg, Stuttgard, Genève (le Rhin, l'Italie) le virent ; enfin, Paris le retint en 1872. Il y demeura six semaines, gagna ensuite Athènes et, gardant une sorte de nostalgie de la Capitale, revint s'y fixer définitivement quelques années après. M. Jean Moréas débuta à la *Nouvelle Rive Gauche* (novembre 1882), petit journal qui se transforma et prit le nom de *Lutèce* (6 avril 1883). Il fit paraître sa première œuvre, *Les Syrtes*, en décembre 1884. Ce fut plus qu'une promesse et les quelques exemplaires de cette édition s'épuisèrent rapidement. Ce recueil, ainsi que des pages

alors presque ignorées de Verlaine et de Mallarmé, peuvent marquer une première étape dans l'évolution que M. Charles Morice a si bien caractérisée sous cette épithète : *La Littérature de tout à l'heure*. Retracer même à grands traits la vie de M. Moréas, c'est fixer l'histoire poétique de ces dernières années. Indépendamment de ses œuvres qui firent grand bruit, on se souvient des manifestes qu'il lança, et où, pour défendre ce que la presse dénommait l'Ecole Symboliste, il définit un art qui lui était surtout personnel. Mais délaissons de stériles commentaires pour rappeler seulement les quelques lignes que M. Anatole France lui consacra ; quoique incomplètes parce qu'elles datent d'hier, elles suffisent à mettre en relief cette saisissante physionomie :

« Il est nourri de nos vieux romans de chevalerie et il semble ne vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade. Il fut élevé à Marseille et, sans doute, il ranime, en les transformant, les premiers souvenirs de son enfance quand il nous peint, dans le poème initial du *Pèlerin passionné*, un port du Levant, tout à fait dans le goût des marines de Vernet et où l'on voit « de grands vieillards qui travaillent aux felouques, le long des môles et des quais ». Mais Marseille, colonie grecque et port du Levant, ce n'était pas encore pour M. Jean Moréas la patrie adoptive, la terre d'élection. Son vrai pays d'esprit est plus au nord ; il commence là où l'on voit des ardoises bleues sous un ciel d'un gris tendre et où s'élèvent ces joyaux de pierreries sur lesquels la Renaissance a mis des figures symboliques et des devises subtiles.

« M. Jean Moréas est une des sept étoiles de la nouvelle pléiade. Je le tiens pour le Ronsard du symbolisme. »

Il conviendrait d'ajouter qu'après la publication de ces notes écrites en 1892 et inspirées en partie par *Le Pèlerin passionné*, l'œuvre de M. Moréas s'est considérablement accrue. Des poèmes de manières diverses tels *Eriphyle*, *Enone au clair*

visage, Sylves et Sylves nouvelles, Les Stances, dont les deux premiers livres seuls parurent sous la forme peu accessible de manuscrit autographié, affirment aujourd'hui un art hautain, d'expression définitivement arrêtée. M. Jean Moréas a collaboré à de nombreux périodiques; il a donné des articles au *Figaro*, des contes (point recueillis) à *L'Echo de Paris* (1891). Indépendamment de pages diverses qu'il publia à *Lutèce* — (*La Faenza*, novembre-décembre 1883, des *Contes falots*, des critiques, des nouvelles et presque toute la première partie de son œuvre poétique 1883-1885) — à *La Vogue* (1886, et nouvelle série, 1899), à *La Wallonie* (1890), il fit paraître à *La Revue Indépendante*, des *notes sur Schopenhauer* (mars 1895) et des contes (1887-1888). Outre quelques poèmes, *La Plume* offrit de lui des notes en prose entremêlées de vers, *De Fil en aiguille*, 1898-1899, et *Cosmopolis* accueillit une fantaisie, *En Grèce* (juin à octobre 1897), inspirée par un voyage qu'il fit à l'heure de la guerre gréco-turque. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Syrtes*, poésies (sans nom d'éditeur), Paris. 1884, et Vanier, 1893. — *Les Cantilènes*, poésies, Paris, Vanier, 1886, et Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897. — *Le Thé chez Miranda*, roman (en collaboration avec Paul Adam), Paris, Tresse et Stock, 1886. — *Les Demoiselles Goubert*, roman (en collaboration avec Paul Adam), Paris, Tresse et Stock, 1887. — *Les Premières armes du Symbolisme* (Lettres et Manifeste), Paris, Vanier, 1889. *Le Pèlerin passionné*, poésies, Paris, Vanier, 1891 et 1893, édition augmentée). — *Autant en emporte le vent*, Paris, Vanier, 1893. — *Eriphyle*, poèmes, Paris. Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894. — *Poésies, 1886-1896* (*Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles*). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898. — *Jean de Paris* (texte rajeuni), Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898. — *Les Stances* poésies (Ier et IIe livres), fac-simile du manuscrit, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899.

En préparation. — *Les Stances*, poésies, augmentées de plusieurs livres; *Caprice*, fantaisies (*De Fil en Aiguille*) suivies de *Le Voyage de Grèce* ; *Iphigénie*, tragédie en cinq actes, en vers.

(Des poésies de M. Jean Moréas ont été mises en musique par MM. Pierre de Bréville, Gaston Dubreuilh, Gabriel Fabre, Henri Quittard, etc...).

A CONSULTER. — W. G. G. Byvanck : *Un Hollandais à Paris en 1891*, Paris, Perrin, 1892. — A. France : *La Vie littéraire* (4e série), Paris, Calmann Lévy, 1892. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'Évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures Contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — Ch. Le Goffic : *Les Romanciers d'aujourd'hui*, Paris, Vanier, 1890. — Ch. Maurras : *Jean Moréas*, Paris, Plon, 1891. — L. G. Mostrailles : *Têtes de Pipes*, Paris, Vanier, 1885. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : French Portraits (Being appreciations of the writers of young France), Boston Richard. G. Bodger et Co, 1900, — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

Numéro de *La Plume* consacré au *Symbolisme de Jean Moréas* (articles de Barrès, France, etc.), 1er janvier 1891.

M. Barrès : *Jean Moréas symboliste*, Figaro, 25 décembre 1890. — A. Bonneau : *article*, Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — F. Fénéon : Jean Moréas (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris Vanier. — C. Mauclair : *Les Modernes Athéniens : Jean Moréas*, Revue Indépendante, juillet 1891. — Ch. Maurras : *Littérature, Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897 et 22 janvier 1898. — T. S. Perry : *The Latest literary Fashion in France* (illustré), The Cosmopolitan, New York, juillet 1892. — E. Raynaud : *Notices littéraires. Jean Moréas*, Mercure de France, mars 1891. — H. Rebell : *La Poésie française*, Ermitage, septembre 1893. — P. Souday : *Les Stances de Jean Moréas*, Temps, 20 avril 1900.

Iconographie :

F. A. Cazals : *Paul Verlaine et Jean Moréas*. Dessin-charge *Messager français*, 1891, et *La Plume* (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896 ; — F. A. Cazals : *Composition à l'aquarelle* (app. à l'auteur), Couverture de *La Plume* (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896 ; — F. A. Cazals : *Verlaine et Moréas, Affiche de la 7e Exposition des Cent*. Collection de *La Plume*, Paris, sept. 1894. — F. A. Cazal : *Suite de Croquis inédits*, 1891 (app. à l'auteur). — E. Cohl : *Photographie*, tirée pour *Les Têtes de Pipes*, Paris, Vanier 1895 ; E. Cohl : *Portrait-Charge* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier. — D. Estoppey : *Pastel* et *Des-*

sin à la Plume, reproduit dans *La Vogue*, 13 mai 1886; — A. de la Gandara : *Portrait*, 1883, peinture à l'huile (non signée). — A. de la Gandara : *Portrait au crayon* (app. à M. Jean Moréas), Exposition de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899; reproduit en frontispice dans l'édition de luxe des *Stances*, Paris, 1899. — P. Gauguin : *Portrait au crayon*, 1891, reproduit dans le numéro de *La Plume* consacré au *Symbolisme de Jean Moréas*. — F. Vallotton : Masque, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

QUE L'ON JETTE CES LYS

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh ! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh ! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion ;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

(*Les Syrtes.*)

PARMI LES MARRONNIERS

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa, de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant,
La glycine, des vases bleus, pend ;
Des glaïeuls, des tilleuls de hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins,
Sur les nattes et sur les coussins :
Les paresses en les flots des tresses,
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

(*Les Syrtes.*)

REMEMBRANCES

D'où vient cette aubade câline
Chantée — on eût dit — en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare ou de mandoline ?

Pourquoi cette chaleur de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins à froc blond ?

Et cette Dame quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle ?

Je me souviens, je me souviens :
Ce sont des défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées,
Et ce sont des rêves anciens !

(*Les Syrtes.*)

VOIX QUI REVENEZ...

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

(*Les Cantilènes.*)

LE RUFFIAN

Je ne suis pas laide et je suis riche ; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

I

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

II

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et leclair diamant.

III

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,

Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

(*Les Cantilènes.*)

NOCTURNE

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.
HEINRICH HEINE.

I

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

II

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents;
Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux. »

III

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Là-bas, là-bas, près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou
Un autre l'a baisée au cou. »

IV

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

(*Les Cantilènes.*)

L'INVESTITURE

Nous longerons la grille du parc,
A l'heure où la Grande Ourse décline ;
Et tu porteras — car je le veux —
Parmi les bandeaux de tes cheveux
La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux ;
A l'heure où la Grande Ourse décline. —
Et mes yeux auront la couleur
De la fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux,
Et vacillera tout ton être,
Comme le mythique rocher
Vacillait, dit-on, au toucher
De la fleur nommée asphodèle.

(*Poésies, 1886-1896 : Le Pèlerin Passionné.*)

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit : Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi ?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux...
Dieu ait pitié de mon âme.

(*Poésies, 1886-1896 : Le Pèlerin Passionné.*)

SŒUR DE PHÉBUS CHARMANTE...

Sœur de Phébus charmante,
Qui veilles sur les flots, je pleure et je lamente,
Et je me suis meurtri avec mes propres traits.
Qu'avais-je à m'enquérir d'Eros, fils de la terre !
Eros, fils de Vénus, me possède à jamais.

Guidant ta course solitaire,
Lune, tu compatis à mon triste souci.
O Lune, je le sais, non, tu n'as pas, vénale,
A Pan barbu livré ta couche virginale,

Mais les feux doux-amers te renflammant aussi
Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre,
Sur le mont carien tu as voulu descendre.

De ta douce lueur, ô Phébé, favorise
Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise,
Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés,
Etonnent la frayeur des antres redoutés.

(*Poèmes, 1886-1896: Enone au clair visage.*)

L'AUTOMNE OU LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois
Où j'aime de ma peine à rêver quelquefois,
Trois satyres amis : l'un une outre portait
Et pourtant sautelait, le second secouait
Un bâton d'olivier, contrefaisant Hercule.
Sur les arbres dénus, car Automne leur chef
A terre a répandu, tombait le crépuscule.
Le troisième satyre, assis sur un coupeau,
De sa bouche approcha son rustique pipeau,
Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son
Et menu et enflé, frénétique et plaisant ;
Lors ses deux compagnons, délivres se faisant,
De l'outre le premier et l'autre du bâton,
Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes,
Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.

(*Poèmes, 1886-1896 : Sylves.*)

LA PLAINTE D'HYAGNIS

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages,
Aériens berceaux des rossignols sauvages,
L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus,

Languissants vous pendez et votre vert n'est plus.
Et moi je te ressemble, automnale nature,
Mélancolique bois où viendra la froidure.

Je me souviens des jours que mon jeune printemps
Ses brillantes couleurs remirait aux étangs,
Que par le doux métier que je faisais paraître
Dessus les chalumeaux,
Je contentais le cœur du laboureur champêtre
Courbé sur ses travaux.

Mais la Naïade amie, à ses bords que j'évite,
Hélas! ne trouve plus l'empreinte de mes pieds,
Car c'est le pâle buis que mon visage imite,
Et cette triste fleur des jaunes violiers.
Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue,
Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté,
Maintenant tu te plains : au vent qui le secoue
Inutile rameau que la sève a quitté.

(*Poèmes, 1886-1896 : Sylves nouvelles.*)

STANCES

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour,
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves;
Le zéphir a soufflé trop longtemps; c'est le tour
Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la Mélancolie?

★

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

★

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux,
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure?

★

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'Automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte !
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.



Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néere aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.



Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté !

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah, le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne ?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis d'autres les ont coupés.



Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,

Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

(Les Stances, Ier et IIe Livres.

PIERRE QUILLARD

1864

Né à Paris le 14 juillet 1864, M. Pierre Quillard fit ses études au Lycée Condorcet où il eut comme camarades Ephraïm Mikhaël, Stuart Merrill, André Fontainas et René Ghil. Il suivit ensuite les cours de la Faculté des lettres, devint élève à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole des Hautes-Etudes, et fut chargé par cette dernière, en 1886, d'une mission paléographique à Lisbonne. Sa carrière littéraire, à cette époque, était déjà commencée. Depuis 1884, il collaborait à *La Basoche* de Bruxelles. Et en 1886, avec Ephraïm Mikhaël et Paul Roux, il avait fondé *La Pléïade,* petite revue qui devait n'avoir que sept numéros, où collaborèrent égalèment Camille Bloch, Rodolphe Darzens, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, etc., et dans laquelle il publia, outre des poèmes, *La Fille aux mains coupées,* mystère en deux tableaux et en vers, réimprimé plus tard en son volume *La Gloire du Verbe,* paru en 1891, à la Librairie de l'Art indépendant, et représenté en avril de la même année au *Théâtre d'Art* de M. Paul Fort. En 1891, M. Pierre Quillard commença sa collaboration au *Mercure de France,* reparu depuis un an, et où il devait donner tour à tour des poèmes, des pages de prose, et ces études de littérature et de critique qui vont de Stéphane Mallarmé à Georges Clemenceau, en passant par Laurent Tailhade, Bernard Lazare, Henri de Régnier,

Anatole France, Paul Adam, José Maria de Heredia, Remy de Gourmont, Théodor de Wyzewa, Albert Samain, Rachilde, Leconte de l'Isle, André Fontainas, Henri Barbusse, Emile Zola et Gustave Geffroy, et qu'il n'a point encore réunies en volume. En 1893, M. Pierre Quillard partit pour Constantinople où il fut, jusqu'en 1896, professeur au Collège arménien catholique Saint-Grégoire-l'Illuminateur et à l'Ecole centrale de Galata. C'est pendant ce séjour en Orient, où il devait retourner en 1897, suivre, pour le compte du journal *L'Illustration*, les opérations de la guerre gréco-turque, qu'il écrivit *L'Errante*, poème dialogué et qui fut représenté au *Théâtre de l'Œuvre*, en mai 1896, et la plupart de ces pièces sous le titre général *Les Vaines images*, si pures, si harmonieuses, d'une beauté tout ensemble orgueilleuse et désabusée, et dont nous donnons quelques-unes. Et c'est quand il revint à Paris, vers la fin de l'année 1896, qu'il publia le volume *La Lyre héroïque et dolente*, qui contient toute son œuvre de poète, et au sujet duquel M. Henri de Régnier, alors, écrivait : « M. Pierre Quillard est fortement nourri des belles-lettres antiques ; aussi a-t-il droit plus que tout autre d'intituler ainsi son livre... Il a pris à la fréquentation des Muses hélléniques et latines une gravité harmonieuse et hautaine, un reflet lumineux et calme. Lisez ses belles Elégies héroïques : *Le Dieu mort*, *Ruines*, *Les Vaines images*, qui sont *Psyché*, *Hymnis* et *Chrysarion*, *Le Jardin de Cassiopée*, *La Chambre d'amour*, et goûtez-en la beauté amère et sereine, l'âcre et doux parfum, la cadence sonore. Elles disent l'Amour, la Mort et le Temps ; elles exhalent une mélancolie stoïque et païenne ; elles sentent la rose et le cyprès ; il y rôde une odeur de Bois sacré... M. Pierre Quillard écrit durable... » On sait combien M. Pierre Quillard a contribué à la révélation, en France, des ennuis causés au peuple arménien par le gouvernement turc. On sait aussi la part très active et très militante qu'il a prise dans les récents événements politiques. Mais ce n'est guère le lieu ici d'écrire sur ces sujets et nous renverrons simplement à la liste des

œuvres où des titres d'ouvrages renseigneront. Au reste, pour tout ce qu'il fit comme pour tout ce qu'il écrivit alors, il n'y a à blâmer ni à louer M. Pierre Quillard : lui seul reste le juge de celui qu'il fut dans ces circonstances ; et encore ne pourrait-on que le saluer pour le beau courage que partout et souvent il montra. Il semble pourtant qu'il ait gardé de tous ces gestes quelque obscure fatigue, car le voici qui revient à ses travaux de savant et qui travaille, avec son fidèle ami, M. Marcel Collière, à plusieurs traductions d'auteurs grecs. Et si l'on peut être sûr à l'avance de la perfection de ces travaux où tous deux apporteront un esprit et une compétence remarquables, on pourrait aussi souhaiter que M. Pierre Quillard nous donnât, beautés que par les premières il nous fit aimer, quelque autre *Chrysarion* et quelque autre *Psyché*.

M. Pierre Quillard a collaboré : à *La Pléïade*, 1re série, 1886, et 2e série, 1889, — à *La Wallonie*, 1886, — aux *Entretiens politiques et littéraires*, 1890, — à *Floréal*, 1892, — à *La Révolte*, aux *Temps nouveaux*, aux *Droits de l'homme*, et il collabore actuellement au *Mercure de France*, à *La Revue de Paris*, à la *Revue Blanche* et à l'*Aurore*. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *La Fille aux mains coupées*, poème dramatique, Paris, édition de *La Pléïade*, 1886. — *Etude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les Syracusaines*, en collaboration avec M. Marcel Collière. Paris, Croville, Morant et Foucart, 1888. — *La Gloire du Verbe*, poème, 1885-1890, Paris, Art Indépendant, 1890 (épuisé). — *L'Antre des Nymphes*, de Porphyre, traduit par Pierre Quillard, Paris, Art Indépendant, 1893. — *La Fille aux mains coupées*, poème dramatique, édition autographiée, Paris, Soc. du Mercure de France, 1893. — *Les Lettres rustiques de Claudius Ælianus Prénestin*, traduites du grec en français, illustrées d'un Avant-propos et d'un Commentaire latin Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Le Livre de Jamblique sur les Mystères*, traduit par Pierre Quillard, Paris, Art Indépendant, 1895. — *Philoktétès*, de Sophocle, Paris, Fasquelle, 1896. — *La Question d'Orient et la politique personnelle de M. Hano-*

taux, en collaboration avec le docteur L. Margery, Paris, Stock, 1897. — *L'Assassinat du Père Salvatore*, en collaboration avec le chef Aghassi de Zeitoun, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *La Lyre héroïque et dolente* (*De Sable et d'Or. La Gloire du Verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées*), poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Le Monument Henry*, listes des Souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique, Paris, Stock, 1899.

EN PRÉPARATION : *Loys*, drame en vers.

TRADUCTION. — *Pastels in Prose*, translated by Stuart Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A CONSULTER. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. Ch. Maurras : *Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — L. Mulhfeld : *Chronique de la littérature*, Revue Blanche, 1er juin 1895. — Saint-Pol-Roux : *La Gloire du Verbe, par Pierre Quillard*, Mercure de France, février 1891.

Iconographie :

G. Darbour : *Aquarelle*, 1893 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893) reproduit dans la *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1893).

LE DIEU MORT

A André Fontainas.

Une étoile, une seule étoile. O funérailles
Royales ! solitude où la gloire mourait
Sur un bûcher perdu derrière la forêt,
A l'écart des drapeaux, du glaive et des batailles.

Le héros s'en allait sans pourpre, enseveli
Dans une soie éteinte et dans les tresses rousses
Des captives et des amantes : lèvres douces
Et voraces, vous qui buviez le sang pâli,

Vers quels baisers souriez-vous? Vers quelles fêtes
Sonne déjà l'appel de vos chants oublieux?

Ah, mensongères! pour des larmes en vos yeux,
Il fallait l'apparat de célèbres défaites

Et l'horreur des clairons déchirant le ciel noir,
Pour tordre avec des cris de pleureuses louées
Vos corps, mimes en deuil sous le vol des nuées,
Parmi la rouge odeur des torches dans le soir.

Mais nul regard viril n'a, du haut des murailles,
Avidement cueilli la fleur de vos bras nus :
Vous avez fui. Le roi ne s'éveillera plus.
Une étoile, une seule étoile. O funérailles.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

RUINES

A Maurice Nicolle.

L'illustre ville meurt à l'ombre de ses murs;
L'herbe victorieuse a reconquis la plaine;
Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine
Qui paît de l'aube au soir ses chevreaux outrageux
Foule sans frissonner l'orgueil du sol Hellène.

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux.
Ni l'aurore dorant les cimes embrumées
Ne réveillent en lui la mémoire des dieux.

Ils dorment à jamais dans leurs urnes fermées
Et quand le buffle vil insulte insolemment
La porte triomphale où passaient des armées,

Nul glaive de héros apparu ne défend
Le porche dévasté par l'hiver et l'automne
Dans le tragique deuil de son écroulement.

Le sombre lierre a clos la gueule de Gorgone.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

L'AUTOMNE A DÉNUDÉ....

L'automne a dénudé les glèbes et le soir,
Un soir d'exil et de mains désunies,
S'approche à l'horizon des plaines infinies,
Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir
Sans compagnon, parmi les landes défleuries,
Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies
Alourdissent ton front vers ce triste miroir ?

Je le sais, tout se meurt dans ton âme d'automne.
Laisse la nuit prendre les fleurs qu'elle moissonne
Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles
Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été
Fassent surgir enfin les roses immortelles.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

PSYCHÉ

Petite âme, Psyché mélancolique, dors.
Lys d'aurore surgi des heures ténébreuses,
Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses
Ont rajeuni mon cœur et réjoui mon corps.

Et tu m'as cru, petite âme blanche et farouche,
Tel que ton désir vierge encore me voulait
Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait,
Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche.

Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser
N'ont trahi la douleur secrète du cilice;
Mais éveillée avec l'aube révélatrice
Tu frémissais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour dessillant ta paupière sereine
Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi
Te décelait mes poings crispés même vers toi
Et mes yeux éperdus de colère et de haine ;

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché,
Pour les jours à venir et les futures heures
Et les perfides flots de larmes et de leurres
Qui jailliront un jour de ton être caché.

Mais avant que la nuit divine m'abandonne,
Avec le dur métal des gouffres sidéraux
Je forgerai le masque amoureux d'un héros,
Rieur comme l'Avril, grave comme l'automne;

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant,
Le masque couvrira ma face convulsée;
Et maintenant que l'aube éclate! O fiancée
Chez qui la femme, hélas! va survivre à l'enfant.

Eveille-toi, rouvre ta bouche qui s'est tue,
Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil
Et je me dresse sous les morsures du deuil
Lauré d'or et pareil à ma propre statue.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

CHRYSARION

Sur cette mer toujours déserte où nos yeux vains
S'égaraient dans l'ennui des solitudes mornes,
Le navire, aux clameurs des conques et des cornes,
Fleurit avec l'aurore éclatante; et tu vins,

Apportant le parfum des terres étrangères,
Le reflet des soleils morts parmi tes cheveux
Et pour les cœurs lassés, graves et dédaigneux
L'enchantement de quelques heures plus légères.

Trop de désirs déçus et d'espoirs abusés
Hantent notre mémoire et sanglotent en elle :
Nous n'avons pas tendu vers ta chair fraternelle
Nos lèvres dès longtemps déprises des baisers.

Mais les heures passaient douces comme la soie
En vêtements tramés de soleil et de nuit,
Danseuse au collier d'or qui fulgure et s'enfuit,
Amante triste et grave en marche vers la joie,

Et vous qui regardiez des astres abolis,
Visages inquiets ivres du vieux mensonge
O faces de stupeur, d'extases et de songe
Sur qui l'ombre clémente est tombée à longs plis;

Puis la dernière; et ce fut toi-même, inclinée
A la poupe et semant des roses dans le soir
Afin que la galère et le sillage noir
S'illustrassent encor d'une pourpre fanée

Et que la sombre mer sourît à nos yeux vains.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

L'ERRANTE

FRAGMENT

DE GUEULES

Dans la mélancolique demeure où les murs s'émerveillaient de sa beauté, saluée par les figures amies des lices, irradiant l'eau ternie des miroirs, l'Errante est entrée blanche et nue.

Elle n'a point refusé ses lèvres et les rouges floraisons de la joie ont fleuri impérieusement, par la vibrante offrande de son corps à l'Homme éveillé d'un long rêve.

Il a plongé dans les coffrets de bronze ses mains fiévreuses et prodigues, et l'armure d'or et les brocarts et les gemmes et le glaive ont échappé aux chaînes noires des ténèbres.

Sur les seins et sur les épaules de l'Errante, tous les trésors enfouis dans le sépulcre du silence depuis des siècles, des ans et des jours, resplendissent avec l'aurore.

Au seuil matinal de la porte, elle se dresse en sa robe de pourpre qui recèle sous le sang figé de la soie, avec la cotte de mailles, l'irréprochable acier du glaive.

Pensive, elle s'est retournée vers l'Homme qui fait un geste d'adieu, et, comme hésitante et retenue par la puissance d'une main invisible, elle tarde à franchir le seuil.

L'ERRANTE

Je le sais : mon destin m'entraîne et tu le veux,
J'irai. Je dois offrir aux chocs tumultueux
Dès le premier appel de l'aube avant-courrière
Ma poitrine héroïque et libre de guerrière ;
Et mon poing brandira le glaive désormais.
Je le sais : mais l'exil sombre où tu t'enfermais
S'illumine pour toi de ma chair apparue,
Et radieuse encor, même absente, j'obstrue

Les portes de la nuit que tu heurtais déjà.
Ami, dont ma venue importune outragea
Le manoir de silence et d'ombre inviolée,
Pardonne, pour ton deuil de solitude emblée,
A l'Errante qui part, chaude de tes baisers.

L'HOMME

Va : le soleil bondit dans les cieux embrasés ;
C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes
Te ruer en clamant aux oreilles serviles
Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde : là de houleuses forêts
Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges ;
Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges,
Et les paysans nus courbés sous les sillons
A jamais ; et plus loin des foules en haillons,
Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes,
Tournent vers le palais des prunelles hagardes
Et des poings décharnés par l'immuable faim
Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Ce qui fut moi naguère et richesse stérile
Et dépouille des temps silencieux rutile
Autour de ton front jeune et de tes seins altiers :
Voici venir un vol de cygnes éployés,
Le vol tardif et sûr des prophétiques ailes
Qui m'invite au sommeil des ondes éternelles.

Va : la chair que la mort heureuse requérait
S'évanouit parmi les choses, sans regret,
Maintenant que tu m'as affranchi de moi-même

Et que tu peux, maîtresse enfin du double emblème,
Descendre vers les serfs de la glèbe et des murs
Et, selon le vouloir des trois monstres obscurs,
Tendre le rameau d'or ou férir de l'épée.

L'Homme disparaît sous les eaux immobiles, sous les eaux épaisses où ne palpite aucune lueur. L'Errante contemple longuement le lac d'ombre monotone, puis marche, auréolée par la gloire du matin, vers les plaines et vers les villes orientales, tandis que sa voix dans la solitude chante les batailles futures.

L'ERRANTE

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée
Je serre puissamment le pommeau froid du glaive
Et si le monstre ancien se rebelle et se lève,
Je rougirai le sol de sa tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles
Et toute la douleur avec toute la joie;
Je chasserai le loup et l'hyène de proie
Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines :
Afin que le parfum des roses inconnues,
Epars farouchement sous la voûte des nues,
Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves,
Attelés à la meule au fond de l'ergastule;
Mon verbe lacérant l'antique crépuscule
Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves;

Redressez-vous; sarclez les herbes parasites :
Lancez contre le ciel les pierres de vos geôles,

Et que les murs vaincus par vos fortes épaules
Vous ouvrent le jardin des terres interdites

Où, plus belles, des fleurs de rêve vont éclore
En butin triomphal pour les races vengées,
Tandis que le sang vil des bêtes égorgées
Se mêle par mon glaive au sang pur de l'aurore,

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

LE CHÈVRE-PIEDS

Sous cette roche en pleurs où dort la femme nue,
Nuage d'aube éparse en la menteuse nuit,
Le chèvre-pieds regarde à travers l'eau qui flue
Les lointaines maisons de labeur et de bruit.

Les tristes paysans se penchent vers la glèbe
Pour un baiser de serfs et de jaloux amants
Dont la bouche haineuse évoque de l'Erèbe
L'or futur des épis et des riches froments.

Avares de moissons qui fatiguent les granges,
Ils méprisent l'aurore et les soleils couchants
Et leur oreille est close aux paroles étranges
Qui montent des taillis, des sources et des champs ;

Et la charrue, avec les jours et les années,
Impitoyable au deuil des bois mystérieux,
Offense la beauté des forêts profanées
Où rôdaient librement les fauves et les dieux.

Mais le sylvain survit à la sylve abattue ;
Dans l'antre encor voilé de feuillage, sa chair
Immortelle, à travers les siècles, perpétue
Le grand frisson d'amour qui fait tressaillir l'air ;

Et dans les flancs d'une passante solitaire
Il sème au chant des eaux et des rameaux flottants
Des fils aventureux affranchis de la terre
En qui bout la jeunesse héroïque des temps.

(La Lyre héroïque et dolente.)

FLAMMES

Parmi les âcres fleurs des lauriers, cette voix
Évocatrice en nous de gloire révolue
Emanait de la mer, du soir et d'autrefois :

« Enfants tristes penchés vers l'ombre, l'ombre afflue
Et monte jusqu'à vos lèvres avec les flots
Dont vous enivriez votre âme irrésolue.

La séculaire nuit opprime vos yeux clos,
Enfants tristes, et vos poitrines lacérées
Se gonflent lâchement de stériles sanglots.

Si votre bouche a soif des aubes empourprées
Et du sang lumineux qui sacre le matin
Quel sortilège encor vous attrait aux vesprées?

D'un geste, dans la nuit, décisif et hautain,
Reniez le poison des ondes léthéennes
Et marchez sans retour vers un autre destin. »

Frénétiques, hors des ténèbres anciennes
Nous avons fait jaillir dans le ciel morne et noir
Une farouche aurore à la cime des chênes,

Et dociles au cri de désir et d'espoir,
Nous respirons les roses rouges de la joie,
Depuis que déjouant les embûches du soir

La torche avec l'épée à notre poing flamboie.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

JOUVENCE

Tu parles tristement des campagnes lointaines
D'une voix si dolente et lourde de regrets
Que je deviens jaloux des fleurs et des forêts
Et des saules d'argent penchés vers les fontaines.

Souvenirs ! jours anciens ! comme vous enserrez
Notre âme prisonnière en d'invincibles chaînes :
Tu veux, comme autrefois, baigner les sombres chênes
Au clair de lune blond de tes cheveux cendrés.

Soit ! l'été revenu parmi les hautes herbes,
Nous marcherons, frôlés par les ailes de l'air,
Au murmure divin des choses et ta chair
Mêlera des parfums de Chypre aux foins en gerbes.

Et peut-être qu'un soir entre de rudes draps
Embaumés de lavande et dans un lit d'auberge
Tu me rendras ta chair et tes lèvres de vierge
Pour quelque amour d'enfant dont tu te souviendras.

(*La Lyre héroïque et dolente : La Gloire du Verbe.*)

HENRI DE RÉGNIER

1864

Le premier et le plus célèbre de tous les « poètes d'aujourd'hui », M. Henri de Régnier (Henri-François-Joseph), est né à Honfleur (Calvados) le 24 décembre 1864, et, venu de bonne heure à Paris, y fit ses études au collège Stanislas, puis à l'Ecole de Droit qu'il quitta « licencié ». Depuis *Lutèce*, où il débuta vers 1885, jusqu'à *La Vogue* (nouvelle série, 1899), M. Henri de Régnier a collaboré à presque toutes les « petites revues » tant françaises que belges, que suscita le mouvement dit « symboliste », et l'on trouvera en fin de ces lignes l'état à peu près complet de cette collaboration. Assidu alors du « jour » de Leconte de Lisle, M. Henri de Régnier, selon les justes expressions de M. Francis Vielé-Griffin, son compagnon de route et qu'il faut compter également parmi eux, fut aussi de « ces jeunes hommes qui, guidés par leur seule foi dans l'Art, s'en furent chercher Verlaine au fond de la Cour Saint-François, blottie sous le chemin de fer de Vincennes, pour l'escorter de leurs acclamations vers la gloire haute que donne l'élite ; qui montèrent, chaque semaine, la rue de Rome, porter l'hommage de leur respect et de leur dévouement à Stéphane Mallarmé hautainement isolé dans son rêve ; qui entourèrent Léon Dierx d'une déférence sans défaillance et firent à Villiers de l'Isle Adam, courbé par la vie, une couronne de leurs enthousiasmes ». Bien que grande,

la réputation de M. Henri de Régnier est un peu récente. Quand fut représenté, en juillet 1894, au *Théâtre de l'Œuvre*, son poème *La Gardienne*, il n'était guère connu que des lettrés. Mais les choses, depuis, ont changé. De même que ceux-là qui troublèrent par leur sottise l'audition de ce poème dont on peut dire sans exagération qu'il est admirable, rougiraient aujourd'hui d'en ignorer l'auteur, de même M. Jules Lemaître a tout à fait oublié de réimprimer dans l'un de ses volumes : *Impressions de Théâtre* le feuilleton un peu négligé qu'il écrivit alors au *Journal des Débats*. Et si M. Anatole France, quand parut *Tel qu'en songe* et qu'il rédigeait au *Temps* sa *Vie littéraire*, garda un silence qui surprit, M. Gaston Deschamps, à chaque nouveau livre que publie M. Henri de Régnier, lui consacre maintenant dans le même journal un article souvent abondant et toujours élogieux. Mais tout cela c'est l'un des « recommencements » de l'histoire littéraire et nous n'y insisterons pas. Nous ne reproduirons non plus nul passage des articles parus sur M. Henri de Régnier. Quand on a écrit les *Poèmes anciens et romanesques*, *La Gardienne* et ce livre : *Aréthuse*, beau tout entier, quand on a écrit *Le Vase*, *Les Roseaux de la flûte* et cette pièce : *La Couronne*, dans *Les Médailles d'Argile*, quand on a dressé tant de beautés souples, harmonieuses et mélancoliques on est un grand poète, et que d'aucuns le nient ou bien le reconnaissent, cela n'importe pas. Et ces mots, nous les inscrivons avec tranquillité. Choisies parmi toute l'œuvre jusqu'ici de M. Henri de Régnier, les pièces, d'ailleurs, que nous donnons, si elles ne rendent pas tous les aspects de sa poésie somptueuse et pensive, en offriront des tons appréciables, et les lire vaudra mieux que s'attarder à aucune glose, comme lire l'œuvre entière vaudrait mieux que se contenter de quelques extraits. Et terminant ici cette notice en rappelant qu'il a écrit aussi des contes, comme *La Canne de jaspe*, et un roman : *La Double Maîtresse*, paru d'abord dans l'*Echo de Paris*, et duquel M. Jean Lorrain a dit qu' « il est le frère du livre de M. Ana-

tole France : *La Rôtisserie de La Reine Pédauque »*, nous marquerons, à titre de renseignements sur M. Henri de Régnier : qu'il a épousé, en 1896, Mademoiselle Marie de Heredia, deuxième fille de l'auteur des *Trophées;* — que l'Académie française lui a décerné, en 1899, le prix Vitet ; — et qu'il a fait en Amérique des conférences sur le mouvement littéraire en France.

M. Henri de Régnier a collaboré : à *Lutèce*, 1885-1886, — à *La Wallonie*, dont il fut un des directeurs, 1886-1892 (c'est dans le n° de janvier 1892 de cette revue que parut pour la première fois le poème : *La Gardienne*), — à *La Jeune Belgique*, — à *La Revue Indépendante*, 3e série, 1886, et 4e série, 1889, — aux *Ecrits pour l'art*, 1887, — à *La Pléiade*, 2e série, 1889, — à *La Vogue*, 2e série, 1889, — aux *Entretiens politiques et littéraires*, 1890-1893, — à *La Conque*, 1891, — à *Floréal*, 1892, — à l'*Idée moderne*, 1894, — à l'*Art littéraire*, 1894, — au *Livre des légendes*, 1895, — au *Centaure*, dont il fut l'un des fondateurs, 1896, — à l'*Almanach des Poètes*, 1896 et 1897, — à l'*Echo de Paris*, où il publia des poèmes, 1896-1898, — à l'album : *Les Péchés capitaux*, eaux-fortes par H. Detouche, Paris, Boudet, 1900, — à *La Revue Blanche*, à *L'Image*, etc..., et il collabore actuellement encore au *Mercure de France*, à *La Vogue* (nouvelle série, 1899), à *La Revue des Deux-Mondes*, à *La Revue de Paris*, etc. — P. L.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — *Lendemains*, poésies, Paris, Vanier, 1885. — *Apaisement*, poésies, Paris, Vanier, 1886. — *Sites*, poèmes, Paris, Vanier, 1887. — *Episodes*, poèmes, Paris, Vanier 1888. — *Poèmes anciens et romanesques*, Paris, Art Indépendant, 1890. — *Episodes, Sites et Sonnets*, réédition, Paris, Vanier, 1891. — *Tel qu'en Songe*, poèmes, Paris, Art Indépendant, 1892. — *Contes à soi-même*, prose, Paris, Art Indépendant, 1893. — *Le Bosquet de Psyché*, prose, Bruxelles, Lacomblez, 1894. — *Le Trèfle noir*, prose, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Aréthuse*, poèmes, Paris, Art. Indépendant, 1895. — *Poèmes 1887-1892* (*Poèmes

anciens et romanesques. Tel qu'en Songe), Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Les Jeux rustiques et divins* (*Aréthuse. Les Roseaux de la flûte. Inscriptions pour les Treize Portes de la ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *La Canne de Jaspe*, contes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Premiers poèmes* (*Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — *Le Trèfle blanc*, prose, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — *La Double Maîtresse*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900. — *Les Médailles d'Argile*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900.

En préparation. — *Versailles*, vingt-sept sonnets et un poème, en épigraphes à des dessins de Helleu.

Traduction. — Pastels in prose, translated by Stuart Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A consulter. — Ad. Brisson : *Pointes sèches*, Paris, A. Colin, 1898. — G. Deschamps : *La Vie et les Livres*, 3e série, Paris, A Colin, 1896. — G. Deschamps : *La Vie et les Livres*, 4e série, Paris, A. Colin, 1897. — R. Doumic : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris Perrin, 1895. — Alb. Mockel : *Propos de littérature*, Paris, Art Indépendant, 1894. — G. Pellissier : *Études de littérature contemporaine*, Paris, Perrin, 1898. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Cº 1900. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — T. de Wyzewa : *Nos Maîtres*, Paris, Perrin, 1895.

P. Adam : *Le Génie latin*, Entretiens politiques et littéraires, 10 décembre 1893. — Anonyme : *article sur La Double Maîtresse*, avec illust. de Sahib, Vie parisienne, 27 février 1900. — G. Boissier : *Rapport du Secrétaire perpétuel de l'Académie française sur les Concours de l'année 1899*. Académie francaise, Séance publique annuelle du jeudi 23 novembre 1899. — H. Chantavoine : *M. Henri de Régnier : Le Trèfle noir. Aréthuse*, Débats, 26 avril 1895 ; — H. Chantavoine : *M. Henri de Régnier : Les Médailles d'Argile*, Débats, 28 fevrier 1900. — L. Descaves : *Vers les Vivants*, Echo de Paris, 4 février 1900. — G. Deschamps : *Le Poète Henri de Régnier*. Temps, 14 mars 1897. — G. Deschamps : *Le culte d'André Chénier*, Temps, 11 février 1900. — H : *Contes et poésies de M. Henri*

de Régnier, Débats, 18 mars 1895. — Comte Harry de Kessler : *Henri de Régnier*, Berlin, Pan, I, 4, 1896. — J. Lemaître : *La Semaine dramatique. Théâtre de l'Œuvre. La Gardienne, de M. Henri de Régnier*, Débats, 24 juin 1894. — Ch. Maurras : *Littérature*, Revue Encyclopédique, 7 août 1897. — Ch. Maurras : *Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 17 mars 1900. — L. Muhlfeld : *Chronique de la littérature*, Revue Blanche, février 1894 et 15 avril 1895. — Fr. Von Oppeln Bronikovski : *Zur Dichtkunst Henri's de Regnier*, Berlin, Die Gesellschaft, nº 15, 1898 (avec un portrait et des traductions). — Pierre et Paul : *Henri de Régnier*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 342, Paris, Vanier. — P. Quillard : *Henri de Régnier*, Mercure de France, juin 1892. — R. de Souza : *Aréthuse*, Mercure de France, mai 1895. — R. de Souza : *Henri de Régnier*, Gil-Blas, 22 juin 1895. — E. Vigié-Lecocq : *L'Amour dans la Poésie contemporaine*, Mercure de France, janvier 1897.

Iconographie.

J.-E. Blanche : *Peinture*, 1888. — J.-E. Blanche : *Peinture*, 1890. — J.-E. Blanche : *Portrait à l'aquarelle*, sur un exemplaire du *Trèfle noir*, 1895 (Bibliothèque d'Edmond de Goncourt). — Théo Van Rysselberghe : *Lithographie*, 1897, reproduite dans *Pan*, Berlin, 1898. — Luque : *Portrait-charge*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 342, Paris, Vanier. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, et dans *French Portraits*, de V. Thompson, Boston, Richard G. Badger et Cº 1900.

SONNET

A Pierre Louys.

La maison du passé chancelle où l'âtre mort
De tes espoirs et de tes jours fit une cendre...
Le tentateur trophée au mur est las de pendre ;
Prends-y la clef magique et la bague et le cor.

Pars. Dans la nue au ciel s'amalgame et se tord
Avec la Nuit la Chimère qui va descendre
Et, baignée au lac clair de la forêt, te tendre
Sa face qui sourit sous son masque qui mord.

Loin du décombre, hélas ! et de l'âtre éteint, pour
Le geste de ta main vers le trophée, un jour,
Te voici, parmi l'ombre, Errant — ô pâle gloire !

Destin mystérieux que hante un songe où luit
L'inoubliable aspect de la face illusoire
Qui se fronce aux confins du Ciel et de la Nuit.

(Premiers poèmes.)

SCÈNE AU CRÉPUSCULE

La Nuit monte trop vite et ton espoir est vain.
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la Ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes,
Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces,
Oh si douces avec leurs yeux de bonne route
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices !
Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.

Les ballerines ont croisé nos chemins
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambour
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées,
O cloches d'allégresse au silence des places,
Les clochers tremblent comme des fleurs balancées!

Nos espoirs entreront par les portes ouvertes
En vols de papillons légers aux vastes ailes,
Avec les hirondelles
Qui s'en viennent inertes,
Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs
Nos espoirs voletteront en ombres joyeuses
Comme des pétales de fleurs merveilleuses
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

(*Poèmes, 1887-1892 : Poèmes anciens et romanesques.*)

EXERGUE

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

Route des chênes hauts et de la solitude,

Ta pierre âpre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble,
Et se détournent pour ne pas se voir face à face;
Route de boue et d'eau qui suinte,
Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte,
Les grands marais d'argent, de lunes et de givre
Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins
Et l'Ennui à qui veut te suivre
Lui prend la main.

Route des frênes doux et des sables légers
Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie
Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre,
Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables,
Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie;
La ville où tu conduis est bonne aux étrangers
Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes
S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie
Où mes Espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes.

Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O route!

J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai crus morts, hélas! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi la facile, toi la honteuse, toi la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines,
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier,
O mon âme, le soir est morne sur demain,
O mon âme, le soir est grave sur toi-même!

(*Poèmes, 1887-1892 : Tel qu'en songe.*)

DISCOURS EN FACE DE LA NUIT

Parce que c'est le soir et que mes pieds sont nus
D'avoir marché longtemps et d'être revenus,
Je parlerai, debout et du fond de mon songe,
Comme quelqu'un qui n'est plus là et se resonge
En soi-même, non point ce qu'il n'a pas été
Au fantôme de chair que sa vie a hanté,
Mais ainsi qu'il fut tel en soi devant soi seul,
Je parlerai, dans l'attitude du linceul
Que tisse le passé autour de la stature
Du passant funéraire et hautain sous sa bure
Où se mêlent les fils du Temps et de la Nuit,
Je parlerai étant à cette heure celui
Devant qui le silence a haussé son miroir
Et que la solitude orne du manteau noir.

O magnifique et sépulcral, voici le seuil
Dominateur et les trois marches de l'orgueil

Qui sont de bronze, de basalte et de porphyre,
Là, taciturne avec le geste de se dire,
Mon Destin se retourne en face du passé
Vers l'ombre où, dans l'écho, mon pas s'est effacé
Comme aux herbes des prés, comme au sable des plaines,
Avec l'aube qui rit aux larmes des fontaines,
Avec le soir qui pleure au rire des ruisseaux.

Je suis celui qui jette une pierre dans l'eau,
Je suis celui qui parle au bout de l'avenue,
Je peux cueillir enfin, digne de mes mains nues,
La fleur d'or qui disjoint les dalles du silence,
Et n'ayant plus l'épée et n'ayant plus la lance,
Ni l'arc courbe ou la flèche droite, ni le cri
Qui, dans la forêt sombre et le bois où fleurit
A côté de la ronce, hélas! la rose en sang,
Suscitent, sous les pas dangereux du passant,
Le froncement du mufle ou le croc de la face,
N'ayant plus que la voix mélancolique et basse
De quelqu'un qui n'est plus là-bas mais se souvient
Du pays monstrueux et morne d'où il vient,
Je parlerai, debout en face du passé,
Et, dans son ombre grave et lourde où s'est tassé
L'aspect enfin des lieux par où s'en vint mon âme,
J'éveillerai les yeux de cendres ou de flammes
Qui luisent tout au fond de sa tragique nuit
Et dont le reflet mort sur mes songes a lui,
Jusqu'à ce que la pluie eût lavé ma mémoire
A travers qui courut le vent expiatoire,
Et je verrai peut-être encor, dans la forêt
Qui faite de ténèbre et de rêve apparaît

En chacun au déclin de chaque crépuscule,
Le Centaure cabré qui hennit et recule
Devant l'Hydre irascible au flair de ses naseaux
Parmi la boue obèse et les sveltes roseaux
Que cassent, pour les joindre en flûtes maléfiques
Où s'échange, répond, alterne et se réplique
Une voix qui ricane à la voix qui glapit,
Le Satyre équivoque et le Faune accroupi.

Mais non ! de ma hautaine et solitaire emphase
Pourquoi troubler encor la honte de la vase
Que ma tristesse sèche en ses ternes marais,
Pourquoi provoquer l'ombre et l'antique forêt
A faire vers mes pieds ramper la basse ordure
Du bestiaire où mon passé se configure
En emblèmes, hélas ! qui, par la griffe et l'aile,
Montrent obscurément que ma vie était telle,
Et par l'ongle et le croc, le sabot et la dent,
Attestent mon désir avoir été, pendant
Des jours, hélas ! des nuits, hélas ! avoir été
Leur semblable de ruse et de stupidité.

Vous viendriez du fond des antres à mon seuil,
Que vous vous buteriez aux marches de l'orgueil
Où je songe du haut de moi-même, ce soir.
Je ne sais même pas si je pourrais vous voir
Mordre ou lécher, écumes, larves, ô décombres,
Le pan de mon manteau ou le bout de mon ombre,
Car voici qu'une étoile à l'Occident a lui
Et vous tous n'êtes déjà plus que de la Nuit.

La porte va rouler sur les doubles gonds d'or
Et fermer son sommeil de bronze qui s'endort

Sur celui qui voulait parler et qui s'est tu
A jamais parce que son songe l'a vêtu
D'un manteau de silence et de la robe noire
De l'oubli, dont le pli fatidique se moire
D'un reflet d'au delà du Styx et du Léthé,
Parce qu'il n'est plus rien de ce qu'il a été.

Accueille donc, ô Mort, la palme que j'apporte,
Et puisses-tu sculpter au fronton de la porte
Un masque bestial qui ne sourira pas
Ni de ses lèvres mornes ni de ses yeux las,
Et où viendront hennir longuement, face à face,
Un à un, anxieux du masque qui s'efface,
Du masque fraternel qui les trouble aujourd'hui,
Les Centaures cabrés en fuite dans la Nuit.

(*Poèmes, 1887-1892 : Tel qu'en Songe.*)

LA SAGESSE DE L'AMOUR

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
Ecoute encore, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
Et, quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie.
Le fruit qui va mûrir avec sa branche plie;
C'est de la brise, hélas! que sort le vent farouche,
Mais la brise et le vent s'endorment bouche à bouche
Aujourd'hui et le bois est vert et le soir tombe,
Et les flûtes dans l'ombre appellent les colombes,

Et l'Été chante encore aux lèvres de l'Automne;
Le jour sera meilleur si l'aurore fut bonne;
Le soir est plus charmant lorsque l'âme est plus douce,
Le sourire fait une rose de la bouche;
La tresse dénouée est une chevelure;
D'avoir été fontaine une eau reste plus pure.
Aime et que sur tes pas les étoiles aient lui
Quand tu seras de ceux qui marchent vers la Nuit.

(*Les Jeux rustiques et divins : Aréthuse.*)

LE VASE

Mon marteau lourd sonnait dans l'air léger,
Je voyais la rivière et le verger,
La prairie et jusques au bois
Sous le ciel plus bleu d'heure en heure,
Puis rose et mauve au crépuscule;
Alors je me levais tout droit
Et m'étirais heureux de la tâche des heures,
Gourd de m'être accroupi de l'aube au crépuscule
Devant le bloc de marbre où je taillais les pans
Du vase fruste encor que mon marteau pesant,
Rythmant le matin clair et la bonne journée,
Heurtait, joyeux d'être sonore en l'air léger !

Le vase naissait dans la pierre façonnée.
Svelte et pur il avait grandi
Informe encore en sa sveltesse,
Et j'attendis,
Les mains oisives et inquiètes,
Pendant des jours, tournant la tête
A gauche, à droite, au moindre bruit,
Sans plus polir la panse ou lever le marteau.

L'eau
Coulait de la fontaine comme haletante.
Dans le silence
J'entendais, un à un, aux arbres du verger,
Les fruits tomber de branche en branche;
Je respirais un parfum messager
De fleurs lointaines sur le vent;
Souvent,
Je croyais qu'on avait parlé bas,
Et, un jour que je rêvais — ne dormant pas —
J'entendis par delà les prés et la rivière
Chanter des flûtes...

Un jour, encor,
Entre les feuilles d'ocre et d'or
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,
Danser un faune;
Je l'aperçus aussi, une autre fois,
Sortir du bois
Le long de la route et s'asseoir sur une borne
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

Une autre fois,
Un centaure passa la rivière à la nage;
L'eau ruisselait sur sa peau d'homme et son pelage;
Il s'avança de quelques pas dans les roseaux,
Flaira le vent, hennit, repassa l'eau;
Le lendemain, j'ai vu l'ongle de ses sabots
Marqué dans l'herbe...

Des femmes nues
Passèrent en portant des paniers et des gerbes,
Très loin, tout au bout de la plaine.

Un matin, j'en trouvai trois à la fontaine
Dont l'une me parla. Elle était nue.
Elle me dit : Sculpte la pierre
Selon la forme de mon corps en tes pensées,
Et fais sourire au bloc ma face claire;
Ecoute autour de toi les heures dansées
Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
Entrelacée,
Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors le verger vaste et le bois et la plaine
Tressaillirent d'un bruit étrange, et la fontaine
Coula plus vive avec un rire dans ses eaux;
Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
Se prirent par la main et dansèrent; du bois
Les faunes roux sortaient par troupes, et des voix,
Chantèrent par delà les arbres du verger
Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
La terre retentit du galop des centaures;
Il en venait du fond de l'horizon sonore,
Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
Tenant des thyrses tors et des outres ventrues,
Des satyres boiteux piqués par des abeilles,
Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles
Se baisaient, et la ronde immense et frénétique,
Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
Tournait éperdument autour de moi qui, grave,
Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
Le tourbillonnement des forces de la vie.

Du parfum exhalé de la terre mûrie

Une ivresse montait à travers mes pensées,
Et dans l'odeur des fruits et des grappes pressées,
Dans le choc des sabots et le heurt des talons,
En de fauves odeurs de boucs et d'étalons,
Sous le vent de la ronde et la grêle des rires,
Au marbre je taillais ce que j'entendais bruire ;
Et parmi la chair chaude et les effluves tièdes,
Hennissement du mufle ou murmure des lèvres,
Je sentais sur mes mains, amoureux ou farouches,
Des souffles de naseaux ou des baisers de bouches.

Le crépuscule vint et je tournai la tête.

Mon ivresse était morte avec la tâche faite ;
Et sur son socle enfin, du pied jusques aux anses,
Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

LE VISITEUR

La maison calme avec la clef à la serrure,
La table où les fruits doux et la coupe d'eau pure
Se miraient, côte à côte, en l'ébène profond ;
Les deux chemins qui vont tous deux vers l'horizon
Des collines derrière qui l'on sait la Mer,

Et tout ce qui m'a fait le rire simple et clair
De ceux qui n'ont jamais désiré d'autres choses
Qu'une fontaine bleue entre de hautes roses,
Qu'une grappe à leur vigne et qu'un soir à leur vie
Avec un peu de joie et de mélancolie
Et des jours ressemblant, heure à heure, à leurs jours,
J'ai compris tout cela quand je t'ai vu, Amour,
Entrer dans ma maison où t'attendait mon âme,
Et mordre les fruits mûrs de ta bouche de femme,
Et boire l'eau limpide, et t'asseoir, et ployer
Ta grande aile divine aux pierres du foyer.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe,
Et ton sang souterrain a fleuri sur ta tombe,
Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré
L'inexorable absence où tu t'es retiré
Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste.
Reviens ! le doux jardin mystérieux t'invite
Et ton pas sera doux à sa mélancolie;
Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie,
Peut-être, car la route est longue qui ramène
De la rive du Styx à notre humble fontaine
Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! j'ai préparé
Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène,
La coupe de cristal et la coupe de frêne,
Les figues et le vin, le lait et les olives,
Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile
Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre;

Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre
Nous monterons tous deux en nous tenant la main ;
Puis, dans la chambre vaste où le songe divin
T'a ramené des bords du royaume oublieux,
Nous nous tiendrons debout, face à face, joyeux
De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres,
O voyageur venu des roseaux de la grève
Que ne réveille pas l'aurore ni le vent!
Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant
Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente,
De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre,
Car le jardin autour de notre maison vide
Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent
Mes lèvres pour reboire encore à la fontaine;
Les baisers pour jamais meurent avec les bouches.
Laisse la figue mûre et les olives rousses ;
Hélas! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair.
Mais j'habite un royaume au delà de la Mer
Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre.
Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde
Au jardin d'autrefois et dans la maison noire
Où tu m'attends du fond de toute ta mémoire,
Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme;
Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme,
A moins que dans ton âme anxieuse et fidèle
Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle,
Me regardant venir à travers la nuit sombre,
Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées,
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli,
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

ODELETTE

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je penche
Sur elle; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour,
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce furent ta chair tiède et tes mains fraîches
Et c'est ton ombre que je cherche.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)

LA COURONNE

Lasses du long chemin, et la tête baissée,
Silencieusement, dans l'ombre, mes Pensées,
Une à une, vers moi reviennent de la vie
Où toutes, à l'aurore, elles étaient parties.
Les voici, elles sont debout, au crépuscule,

Devant moi, et chacune en tressaillant recule
Lorsque je la regarde au visage, et ses yeux
Se détournent pour fuir mon regard anxieux
Qui retrouve, debout et la tête baissée,
Celles qui furent, familières, mes Pensées.
Ce sont elles ; j'entends encor leurs pas lointains
Qui jadis m'ont quitté pour suivre le chemin
Qui descend, à travers les heures, vers la vie...
Qu'avez-vous fait ? Ta coupe est-elle enfin remplie,
O Toi qui voulais boire aux fontaines vivantes ?
Mais non, sa main est vide et sa lèvre est brûlante
Et, du geste, elle montre à ses pieds devant elle,
Ironique risée à sa soif éternelle,
Des débris de cristal et des morceaux d'argile ;
Et Toi, jadis si belle et sveltement agile,
A quel mauvais festin as-tu donc pris ta part
Que, la chair alourdie et les cheveux épars,
Tu chancelles d'ivresse en ta robe vineuse ?
Va-t'en ! Et Toi, dis-moi la douleur qui te creuse
La joue ainsi ? pourquoi crispes-tu tes deux mains
Mystérieusement dans l'ombre sur ton sein,
Pour cacher le serpent par qui, de veine en veine,
Coule en ton âcre sang le venin de la haine ?
Et Toi qui visitas l'Orgueil, qu'apportes-tu ?
Cette pourpre en lambeaux et ce sceptre tordu.
Et Toi encor qui ris et, de sueur couverte
D'être allée au Désir avec tes mains ouvertes,
Reviens de son étreinte enivrante et farouche
Lacérée à la face et mordue à la bouche ?
Hélas ! qu'avez-vous fait de moi, ô mes Pensées ?
Hélas ! qu'avez-vous fait de vous, ô mes Pensées ?
Mais Toi qui partais chaste, ô Toi qui partais nue

Et seule de tes sœurs ne m'es pas revenue,
C'est vers Toi, à travers moi-même que j'irai.
Tu es restée au fond de quelque bois sacré
Assise solitaire aux pieds nus de l'Amour
Et, taciturne, vous échangez, tour à tour,
Toi te haussant vers lui et lui penché vers Toi,
Une à une, les fleurs divines dont vos doigts,
Qui d'un geste alterné les prennent et les donnent,
Tressent pour vos deux fronts une seule couronne.

(*Les Médailles d'Argile.*)

CHRYSILLA

Lorsque l'heure viendra de la coupe remplie,
Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet
Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret,
Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour ; hélas ! il m'a haïe
Toujours et je sais trop que le cruel voudrait
Déjà que de mon cœur, à son suprême trait,
Coulât mon sang mortel sur la terre rougie.

Mais non ! que vers le soir en riant m'apparaisse,
Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse !
Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau ;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine
Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faulx,
Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

(*Les Médailles d'Argile.*)

SONNET POUR BILITIS

Mes Sœurs, notre jeunesse a mûri lentement
Sa grappe savoureuse à nos treilles rivales
Et nos jours que le Temps presse de ses sandales
Ont coulé comme un vin dont l'ivresse nous ment ;

L'âge est venu sournois, furtif, fourbe et gourmand,
Mordre et flétrir, hélas ! nos gorges inégales;
Notre vendange est faite et j'entends sur les dalles
Marcher le vigneron dans le cellier dormant.

Vous, ô mes Sœurs, je vois vos mémoires perdues
Vieillir poudreusement comme les outres bues,
Et moi que visita la Muse aux ailes d'or,

Je resterai pareille à l'amphore embaumée
Où, captif aux parois qu'elle respire encor,
Vibre et rôde le vol d'une abeille enfermée.

(*Les Médailles d'Argile.*)

ADOLPHE RETTÉ

1863

Fils du précepteur des enfants du grand-duc Constantin, M. Adolphe Retté est né à Paris, le 25 juillet 1863. Sa mère — de famille ardennaise — musicienne consommée, lauréat du Conservatoire, était la fille d'un historien cité par Michelet. Ancien précepteur de Léopold — roi actuel des Belges — congédié pour son libéralisme, cet aïeul mourut recteur de l'Université de Liège en 1873. Il eut des funérailles dépourvues de clergé qui firent scandale.

Après une enfance passée en province, en partie dans un collège franc-comtois, Adolphe Retté vint habiter Paris, puis s'engagea à dix-huit ans dans un régiment de cuirassiers. Revenu à Paris à vingt-trois ans, il débuta en 1887 par un article où, à propos d'un livre de Léon Cladel, il attaquait violemment le naturalisme. En 1889, il fonda avec M. Gustave Kahn la deuxième *Vogue* et, dès janvier 1892, secondant M. Henri Mazel, dirigea *L'Ermitage*. Malgré une vie aventureuse en Belgique, en Hollande, en Angleterre, il ne cessa de prendre une part active au mouvement poétique de ces dernières années et dans diverses publications *La Wallonie*, *la Cravache*, *Mercure de France*, *La Plume*, se fit souvent « le défenseur du vers libre et de l'idéalisme ».

Empruntant le pseudonyme d'Harold Swan, il a dans *L'Er-*

mitage, sous le titre *Propos épars,* étudié et raillé « sans s'épargner lui-même » la vie littéraire contemporaine.

L'œuvre de M. Adolphe Retté présente des aspects divers. Depuis l'apparition de son premier recueil, *Cloches en la nuit* (avril 1889) jusqu'à la réalisation de ses derniers poèmes — *Campagne Première* — il paraît avoir accompli une lente évolution. Fixé à Guermantes (Seine-et-Marne) en 1894 — après une condamnation pour outrage à l'autorité, — nous l'avons vu, élargissant le domaine de son esthétique, accueillir des idées nouvelles, s'éprendre des formes de la Nature au point de dédaigner ce qu'il avait naguère et avec passion défendu. Qu'apporta cette brusque réaction dans un art qui fut lui-même rénovateur? On ne saurait encore le dire. D'aucuns préfèrent ses premiers vers, un peu dépourvus pourtant de la véritable angoisse humaine aux chants plus larges, mais âpres et trop frustes, où il s'essaie à devenir le chantre de la Terre. Malgré la robustesse de ses conceptions et sa fécondité, M. Adolphe Retté n'en demeure pas moins le poète de ses anciennes visions.

Indépendamment d'abondantes pages de critique, la plupart recueillies en volume (*Aspects*, *Arabesque*), M. Adolphe Retté a publié des vers dans l'*Almanach des Poètes* (Mercure de France, 1896) et presque dans toutes les revues de ce temps.

A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Cloches dans la Nuit*, poèmes, Paris, Vanier, 1889. — *Thulé des Brumes*, legende moderne en prose, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1891. — *Paradoxe sur l'Amour*, prose, Paris, Bibliotheque Artistique et littéraire, 1892. — *Une belle Dame passa*, poèmes, Paris, Vanier, 1893. — *Réflexions sur l'Anarchie*, prose, Paris, Initiative du groupe : « l'Idee nouvelle », 1894. — *Balades dans Paris*, prose (en collaboration avec MM. E.-R., P. Eudel et L. Gausseron. Paris, Bibliophiles contemporains, 1894. — *L'Archipel en fleurs*, poemes, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1895. — *Similitudes*, drame en prose, Paris, Bibliothèque Artistique et litteraire, 1895. — *Trois Dialogues nocturnes*,

prose, Paris, Vanier, 1895. — *La Forêt bruissante*, poèmes, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1896. — *Promenades subversives*, prose, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897. — *Aspects*, Critique littéraire et sociale, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire 1897. — *Campagne première*, poèmes, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897. — *XIII Idylles diaboliques*, prose, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1898. — *Œuvres complètes. Poésie. I. (Cloches dans la nuit. Une belle Dame passa)*, frontispice de Léo Gausson, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1898. — *Œuvres complètes. Prose I. (Rapports sexuels. Passantes. Paradoxe sur l'Amour. Une lettre de Théodore. Trois Dialogues nocturnes. Un Assassin)*, frontispice de Valère Bernard, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1898. — *Arabesques*, critique littéraire et sociale, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1899. — *La seule Nuit*, roman, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1899.

En préparation. — *Lumières tranquilles*, poèmes. — *Mémoires de Diogène*, roman.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Cº, 1900. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. G. Deschamps : *Intermèdes poétiques*, Temps, 7 mars 1897. — E. Dubus : *Adolphe Retté*, La Plume, 1er octobre 1891. — Ch. Maurras : *Littérature et Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 14 août 1897 et 22 janvier 1898. — Edm. Pilon : *Retté*, Ermitage, février 1895. — L. de Saint-Jacques : *Psychologie passionnelle*, La Plume, 15 juillet 1895. — L. de Saint-Jacques : *A propos de Campagne première*, La Plume, 1er septembre 1897. — L. de Saint-Jacques : *Œuvres complètes d'Adolphe Retté*, La Plume, 15 février 1898.

Iconographie :

Fernand Fau : *Portrait-Charge* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier. — L. Gausson : *Portrait en lithographie*, edition de *L'Archipel en Fleurs*, 1895. — L. Gausson : *Portrait, pastel*, Exposition des Artistes indépendants, 1895) (app. à M. Achille Segard). — Alphonse Germain : *Portrait à la sanguine*, Salon des Cent. — H. E. Meyer : *Portrait à l'eau-forte*, reproduit dans l'édition de *Thulé-des-Brumes*, 1891, et *La Plume*, 1er octobre 1891. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Whidopf : *Portrait-Charge*, *La Plume*, 1898.

LUMINEUSE ELLE VINT.....

Lumineuse, elle vint : c'était toujours la même
Offrant avec sa bouche un bouquet de serments —
Me délaisseras-tu, princesse de Bohême :
Je suis un roi banni dont la tristesse ment.

En vain le bouquet frêle et frais et de printemps
Qui fleurit sur ta bouche à ma bouche vouée
Se refuse du leurre d'un rire irritant,
Tu restes la princesse et la seule priée.

Rêve où mon rêve succombe,
Tu ris, raillant mon destin —
Tes mains mièvres et tes seins
Ont des tiédeurs de colombes.

Tu mens si tu me prédis
Que tes lèvres sont menteuses
Puisque tes yeux m'ont promis
Leur douceur de nuit peureuse.

(*Œuvres complètes, 1887-1892 : Une belle Dame passa.*)

CHANSON D'HIVER

A Henri Degron.

Les gais rouets s'affairent dans la salle,
Notre Dame et ses sœurs filent pour les absents —
Château d'hiver et paix claustrale,
Les flammes du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige
Les gais rouets chantent à la ronde :

« Nos doux seigneurs guerroient de par le monde,
Qui pourrait mal à ceux qu'Amour protège ? »

O Dames, la folle bravade :
Des oiseaux de malheur s'abattent sur les toits...
Passent les jours, passent les mois —
Les Chevaliers sont morts à la Croisade.

Notre Dame file toute seule en la salle,
Ses sœurs sont au cimetière,
Ses cheveux lui font un blanc suaire —
Notre Dame s'endort toute seule en la salle...

Ecoute, écoute, ô fileuse assoupie :
Le vent s'éplore sous les porches,
Le vent de cette nuit a soufflé sur les torches,
On dirait du sang aux panoplies...

Ah ! le vent geint tout bas comme un enfant malade —
Les Chevaliers sont morts à la Croisade.

(*L'Archipel en fleurs.*)

ANADYOMÈNE

Mes goélands altiers envolés sur la mer
Trempaient leur aile pâle en l'écume des vagues,
Et vers toi mon rêve, à travers le vent amer,
Sanglotait pour avoir adoré tes yeux vagues.

L'aurore en fleurs et les printemps de la Floride
Ont parfumé les flots qui te sacrent divine,
Anadyomène, radieuse Océanide
Dont les yeux dorment, lourds d'une ivresse divine.

La mer était harmonieuse et toi, sa fille,
Tu vins tressant des lys mollement inclinés ;
Le soleil s'exilait tel un roi détrôné —
Mais la mer souriait comme une jeune fille.

Or tes yeux — songes d'or, d'ombre et de volupté —
Reflétèrent la mer et le soleil saignant :
Farouche, tu régnais sur mes soirs frémissants,
Vénus Anadyomène, immense Volupté !

(*L'Archipel en fleurs.*)

SÉRÉNADE

Belle la lune est si calme :
Pris aux lèvres des naïades,
Le soir dort dans les roseaux
Et pas même un oiseau
Ne se lève. —

Vois languir au long des grèves
L'eau qui rêve.

Les noirs marronniers soupirent
Où palpite
L'or des étoiles limpides,
Les cascades murmurantes,
Les vagules chuchoteuses
Sous les yeuses
Vers la lune se lamentent. —

Entends cette voix charmante :
L'eau qui chante.

Viens, je sais le val des fraises,
    Je te tresse
Un lien de marjolaines...
Tu te détournes, tu muses
Aux bouquets blancs des sureaux?
Je détache ta ceinture
Et je cueille ton sanglot. —

L'eau lascive au loin s'argente,
L'eau qui rêve, l'eau qui chante,
L'eau qui fuit sous les roseaux.

(*La Forêt bruissante.*)

GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre;
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature —
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les : accourus de la plaine et des monts,
Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont,
Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ;
Ils te raconteront les combats et leur gloire
Epandant sur ta vie une morne lumière —
Et tu respireras l'odeur des cimetières.
Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente,
Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes
Où bouillonnent la foule et les vins répandus;
Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu
Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles,
Tu verras les terriens blottis autour des poêles

S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses;
Et les souffles seront pareils à des pleureuses,
Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées,
Le rire du grillon monter dans la fumée;
Les granges te plairont que parfument les foins..
Puis alors les grands vent t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus
Se lamentent ainsi que des enfants perdus,
Souverain taciturne à la barbe gelée,
L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées
Nuptiales menant, en un blême cortège,
La reine de Candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux
De garder pour lui seul sa couronne de houx,
Tu te tiendras durant les heures que la nuit
Compte dans les clochers pour leurrer son ennui
Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair.
Les souffles, cependant, se révolteront, l'air
Sifflant dispersera des flèches acérées
Qui feront sangloter les branches fracassées...
Mais le Vieux jettera, comme on jette des plumes,
A la rébellion quelques loques de brume,
Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire
Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire
Qui le rend impassible aux souffles acharnés :
Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse,
Revêtir d'or léger les collines dormeuses;
Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête,
Et les souffles vaincus pleureront leur défaite —

Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée,
Où sommeillent les blés de la prochaine année,
La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages...

Même si cet hiver ne devait pas finir,
Ame errante ravie au vent qui se désole
Et s'épuise à crier de sinistres paroles,
Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir
Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

(*Campagne première.*)

HYMNE AUX ARBRES

Louons les arbres d'être beaux et de bruire
Si doucement dans les vergers et dans les bois :
Rameaux éoliens où le ramier soupire,
Branches frôlant les tuiles brunes des vieux toits,
Célébrons-les tous à la fois.

Il est des pommiers retombants
Dont le feuillage fait comme un feu d'artifices,
Il est des peupliers inquiets qui frémissent
Au plus léger souffle du vent.

Parmi les rocs, les pins sévères
Epandent un grave murmure,
Les saules gracieux trempent dans les rivières
Leur ondoyante chevelure.

Les acacias des jardins
Balancent au soleil leurs grappes embaumées,
Les ormes bienveillants qui bordent les chemins
Tendent leurs bras vêtus de mousse veloutée.

Les bouleaux ont des robes d'argent où l'aurore
A laissé le reflet de sa face rieuse,
Les tilleuls chuchoteurs tremblent, les sycomores
Sont pleins d'ombres mystérieuses.

Les hêtres tressaillants s'entrelacent, les frênes
Semblent flamber au crépuscule,
Quant la nuit monte, un grand rève circule
Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment,
Unissons notre voix à leur voix fraternelle,
Répétons avec eux les strophes d'un poème
Où chantera la vie universelle.

Que le rythme profond des forêts nous enlève,
Que toute essence nous accueille,
Que notre cœur batte selon les sèves,
Que notre âme se fonde en l'océan des feuilles.

(*Lumières tranquilles.*)

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

1854-1891

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud est né le 20 octobre 1854, à Charleville (Ardennes), dans la maison de son grand-père maternel, Nicolas Cuif, où il passa ses quinze premières années. Fils d'officier — son père était capitaine au 47e de ligne — sa jeunesse s'écoula dans l'intimité de la famille (un frère et trois sœurs dont l'une mourut jeune), sous l'œil parfois sévère d'une mère « bourgeoise et paysanne, de devoir autoritaire, religieuse, économe, rigoureuse dans ses principes d'honnêteté propriétaire et impitoyable sur le chapitre de la discipline... »

Son adolescence fut orageuse. A peine les années de collège terminées, un soir de septembre 1870, après avoir rimé ses premiers vers, il s'enfuit de la maison maternelle et file sur Paris. Réintégré au domicile natal, après maintes pérégrinations, il se dérobe de nouveau, descend la vallée de la Meuse, gagne Charleroi. Il vagabonde et marque cette période de poèmes qu'on lira plus tard dans ses œuvres — tels le *Buffet*, *Le Dormeur du Val*, *Ma bohème*. De retour à Charleville — d'octobre 1870 à février 1871, — il rime *Les Effarés*, *Les Poètes de sept ans*, *les Pauvres à l'Eglise*, *Les Premières Communions*, *Accroupissements*, puis d'autres pièces aujourd'hui disparues, *Les mains de Marie-Jeanne*, *Les Veilleurs*, *Les Douaniers*. Nostalgique d'on ne sait quelle cité,

Arthur Rimbaud repart pour la capitale, tombe chez André Gill qui, ahuri de l'escapade, ne comprenant pas, le congédie. « Il dut, — écrit son pieux biographe, M. Paterne Berrichon — par cette fin d'hiver et huit jours durant à travers les rues, errer, sans pain ni feu ni lieu... cela jusqu'à ce que mourant littéralement de misère, il se résignât à sacrifier sa liberté en faveur de sa vie, à reprendre à pied le chemin de Charleville. »

Pendant la Commune, il échoue pour la troisième fois à Paris, s'enrôle dans les Tirailleurs de la Révolution. Après la défaite, il regagne, non sans difficulté, les Ardennes. Son talent — ce talent inconscient, fait de hâtives notations, — est mûr déjà; il écrit fiévreusement *Le Bateau ivre*. Après une correspondance engagée avec Verlaine, le voici de nouveau à Paris.

Il y séjournera d'octobre 1871 à juillet 1872, logeant chez le poète de *La Bonne Chanson*, puis chez Théodore de Banville, puis rue Racine, à l'hôtel, et enfin, grâce aux munificences de Verlaine, dans ses meubles, rue Campagne-Première. Il voyage ensuite en Angleterre, en Belgique jusqu'en 1873, époque à laquelle s'opère tragiquement une rupture avec Verlaine. Résultat : emprisonnement de ce dernier, admission de Rimbaud à l'hôpital Saint-Jean où on le soigne du coup de revolver presque inconsciemment tiré sur lui par son ami. Expulsé de Belgique, il fait une nouvelle apparition à Charleville, publie et détruit en même temps une édition d'*Une Saison en Enfer*, sorte d'autobiographie psychologique. Il passe encore à Paris, professe le français à Londres, projette un voyage en Orient. En février 1875, nous le découvrons à Stuttgardt, puis en Italie. Raccolé pour l'armée espagnole carliste, il se soucie peu de rejoindre son corps et, sa prime d'engagement touchée, se dirige de nouveau sur Paris. Dès lors, c'est une suite d'aventures sans nombre. Engagé dans les troupes néerlandaises, il part pour l'Archipel de la Sonde. Déserteur, il erre dans les îles de Java, déjouant les recher-

ches des autorités, puis s'embarque à Batavia, en qualité d'interprète manœuvre sur un bateau anglais. De retour en Europe après une héroïque traversée, il gagne, à la suite de la troupe du cirque Loisset, les pays du Nord, descend avec l'aide pécuniaire de sa famille vers Alexandrie. Au mois de mars 1880, ayant passé le Canal de Suez et « poussé une pointe interrogante sur l'Abyssinie, il entre dans le golfe d'Aden ». Tout à la fois trafiquant et explorateur, Arthur Rimbaud, qui a délaissé l'effort littéraire, mènera jusqu'à sa fin une vie errante. Explorateur, il adressera des mémoires de haut intérêt à la Société de géographie; colonisateur, il tentera avant d'autres, dont la gloire fut bruyante, des relations avec des peuplades de l'Afrique, formera des caravanes, fournira à Ménélik des armes qui plus tard seront offensives à l'Italie.

En correspondance constante avec sa famille, il projetait un retour en France lorsqu'il se sentit envahi lentement par le mal qui devait l'emporter. Une tumeur dans le genou droit l'oblige, en fin mars 1891, à abandonner Harrar, centre de ses opérations. Transporté à Aden, puis à Marseille, il entre à l'hôpital de la Conception, où, après des souffrances stoïquement acceptées, il meurt des suites de l'amputation de la jambe (10 novembre 1891).

Sa sœur, mademoiselle Isabelle Rimbaud, a raconté en un récit douloureux sa fin poignante. Ce fut une agonie de près de quatre mois; il s'éteignit âprement, offrant le spectacle de l'homme qui meurt physiquement sans laisser surprendre un instant ses facultés mentales par la décrépitude.

Rimbaud laisse un bagage poétique fort restreint, et qui date de sa prime jeunesse. Néanmoins, la grande originalité de ses poèmes jointe à la maîtrise de son procédé font de lui un des précurseurs de la poétique nouvelle. Les heures de son enfance furent troublées et permirent à la légende qui se forma autour de son nom de le représenter comme une sorte de personnage dégradé par une extrême perversion. Depuis

peu, des biographes autorisés, entre autres M. Paterne Berrichon — à qui nous devons la documentation serrée de ces lignes — ont fait justice d'une telle calomnieuse invention. Nature violente, exprimant toutes les aspirations et — cyniquement — jusqu'aux pires faiblesses de la nature humaine, Arthur Rimbaud, s'il ne s'est point purifié par le verbe, s'est régénéré dans l'action. — A. B.

Bibliographie :

LES ŒUVRES. — *Une Saison en Enfer,* prose, Bruxelles, chez Poot et Cie, 1873. — *Les Illuminations*, proses publiées par les soins de Paul Verlaine, Paris, éd. de *La Vogue*, 1886. — *Le Reliquaire*, vers et prose, préface de Rodolphe Darzens, Paris, Genonceaux, 1891. — *Les Illuminations. Une Saison en Enfer,* préface de Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1892. — *Poésies complètes,* préface de Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1895 (ces deux dernières éditions sont fort défectueuses). — *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud* (*Poésies,* 1869-1872. *Les Illuminations* et *Autres Illuminations,* 1872-1873. *Une Saison en Enfer, 1873*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* (*Egypte, Arabie, Ethiopie*), avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899.

A CONSULTER. — Paterne Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — S. Mallarmé : *Divagations,* Paris, Fasquelle, 1897. — Georges Moore : *Impressions and Opinions. Two unknown Poets,* Londres, 1891. — Ad. Retté : *Aspects,* Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897. — A. Symons : *The Symbolist movement in literature*, London, Heinemann, 1900. — P. Verlaine : *Les Poètes Maudits*, Paris, Vanier, 1884 et 1888.

Paterne Berrichon : *Nouvelles notes sur Rimbaud,* Mercure de France, juin 1898. — R. Darzens : *Enquêtes littéraires : Arthur Rimbaud,* Revue Indépendante, janvier-février 1889. — G. Deschamps : *Un ami de Verlaine,* Le Temps, 19 mai 1898. — A. Eloesser : *Arthur Rimbaud*, Berlin, Monatschrift für neue Litteratur und Kunst, II, 7 avril 1898. — F. Fénéon : *Illuminations d'Arthur Rimbaud,* Le Symboliste, 7 octobre 1886. — A. France : *Article sur Rimbaud,* Univers Illustré, 28 novembre 1891. — G. Izambard, *A propos d'Arthur Rimbaud*, La Liberté, 9 juillet 1898. — G. Kahn : *Arthur Rimbaud*, La Revue Blanche, 15 août 1898. — Ed. Lepelletier : *Une Saison en Enfer,* Echo de Paris, 1er sep-

tembre 1897. — Ed. Lepelletier : *Bout de l'An*, Echo de Paris, 23 janvier 1898. — M. D. : *Sur Rimbaud*, Entretiens politiques et littéraires, décembre 1891. — G. Rodenbach : *Un précurseur français en Abyssinie*, Le Figaro, 12 août 1898. — P. Verlaine : *Arthur Rimbaud* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier.

Iconographie:

Carjat : *Deux Photographies*, 1871 (app. à M. Paterne Berrichon). — Paterne Berrichon : *Rimbaud en 1865, 1871 et 1885, sept dessins* (app. à MM. Ernest Delahaye, Deman, Edmond Picard et à l'auteur) ; ces dessins furent reproduits dans la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, 1898, *La Revue Blanche*, 1er septembre 1897, et la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*. — Blanchet : *Portrait de Rimbaud*, d'après une photographie de Carjat d'octobre 1871, *Lutèce*, 1883 et *Les Poètes maudits*, édition de 1884. — Ernest Delahaye : *Croquis*, publié dans la *Revue Blanche*, 15 août 1896. — Fantin-Latour : *Coin de table*, 1872, peinture à l'huile (app. à M. Emile Blémont). Reproduction à l'eau-forte par Rajou et en photogravure retouchée par l'artiste (portrait de Rimbaud seul), dans l'edition des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, 1898. — Forain : *Plusieurs croquis d'après nature*, 1872 (l'un d'eux appartient à M. Raoul Gineste). — Luque : *Dessin en couleurs* (*Les Hommes d'aujourd'hui*), Paris, Vanier. — Isabelle Rimbaud : *Arthur Rimbaud mourant*, novembre 1891, *dessin* reproduit dans la *Revue Blanche*, 1er septembre 1897. — P. Verlaine: *Deux croquis* reproduits dans l'édition des *Poésies complètes*, Paris, Vanier, 1895. — F. Valiotton : *Dessin*, *The Chap-Book*, Chicago, may 1896 — F. Vallotton : *Masque* d'après la photographie de Carjat, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — (*Quatre photographies* faites par Rimbaud lui-même au Harrar, en 1883 ; et enfin le *Buste en plâtre* que vient de terminer M. Paterne Berrichon (app. à Mme Dufour-Rimbaud).

LE CHATIMENT DE TARTUFE

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,
Un jour qu'il s'en allait effroyablement doux,
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait — « Orémus » — un méchant
Le prit rudement par son oreille benoîte
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant
Sa chaste robe noire autour de sa peau moite :

Châtiment !... Ses habits étaient déboutonnés
Et, le long chapelet des péchés pardonnés
S'égrenant dans son cœur, saint Tartufe était pâle.

Donc, il se confessait, priait, avec un râle.
L'homme se contenta d'emporter ses rabats.
— Peuh ! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure, où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants.
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et latescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets ;
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur ;
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous ! d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan ;
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant,

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds;
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh, que ma quille éclate ! oh, que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée,
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter, parmi ses grises indolences,
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer ;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(*Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, édition de 1898)

GEORGES RODENBACH

1855-1898

Né à Tournai (Belgique) le 16 juillet 1855, Georges Rodenbach n'était Tournaisien que sur « l'état civil ». Toute sa famille, en effet, est d'origine flamande. Son grand-père, Constantin Rodendach, qui fut successivement membre du Conseil national, représentant, consul en Suisse, et ambassadeur de Belgique à Athènes, était, en 1828, professeur de médecine à Bruges, où il publia, chez Félix de Wachtere, sa remarquable consultation médico-légale, mentionnée par Edmond Picard dans sa *Biographie du droit belge*. Car les Rodenbach sont famille d'écrivains. Un oncle de Georges Rodenbach, Alexandre Rodenbach, nommé l'aveugle de Roulers, qui avait été l'élève, à Paris, de Valentin Haüy, et qui fut, pendant plus de trente ans, représentant de sa ville, est l'auteur de l'ouvrage universellement connu : *Les Aveugles et les sourds-muets*, publié à Tournai en 1855. Le père même de Georges Rodenbach écrivait, et l'on a de lui des travaux historiques sur les poids et mesures et un excellent guide de l'excursionniste : *Dinant pittoresque*. Mais deux Rodenbach surtout ont contribué à la glorification des belles-lettres de Belgique : Albert Rodenbach, poète flamand de Roulers, né en 1856 et mort en 1880, et de qui un ouvrage : *Güdrun*, est par la critique flamande classé parmi les chefs-d'œuvre — et Georges Rodenbach. L'enfance de Georges Rodenbach s'écoula à Bruges

dans un vieil hôtel familial qui subsiste encore, non loin de canaux étroits et songeurs, et parmi le paysage humide et voilé dont il devait plus tard exprimer la sommeillante et vaporeuse mélancolie. Ses parents étant venus se fixer à Gand, vers 1864, il y vécut quelques années, puis fut envoyé à Paris, au collège Sainte-Barbe, où il fit ses études. Sorti de Sainte-Barbe en 1875, il retourna en Belgique, entra à l'Université de Gand, conquit ses diplômes, et proclamé docteur en droit, revint à Paris, vers 1876, pour écouter les professeurs et les avocats célèbres. C'est alors qu'il fit partie du *Cercle des hydropathes*, fondé par Emile Goudeau, et qu'il publia *Les Foyers et les champs*, puis *Les Tristesses*, où déjà s'annonçait son talent et qui commencèrent sa réputation. Vers 1885, il retourna encore une fois en Belgique, s'établit à Bruxelles, se fit inscrire au barreau de cette ville, et, avocat à qui les journaux prédisaient une clientèle certaine, plaida avec succès plusieurs causes dont une ou deux ont laissé quelque souvenir. Délaissant ensuite le barreau pour s'adonner exclusivement à la littérature, il collabora pendant quelque temps à *La Jeune Belgique* et se fit remarquer par ses polémiques avec Gustave Frédérix, le critique de *L'Indépendance belge*. Enfin, en 1887, il quitta définitivement la Belgique et vint se fixer à Paris, où il mourut le 25 décembre 1898, laissant une veuve et un jeune fils. Achevée depuis si peu de temps, la vie de Georges Rodenbach n'a pas besoin d'être rappelée longuement. On sait le rang qu'il s'était conquis par son talent et l'estime que lui avait méritée sa belle tenue littéraire. Après avoir vu ses débuts encouragés et soutenus, il nous semble bien, par M. François Coppée, toujours favorable aux jeunes poètes, il était devenu le familier du grand écrivain Edmond de Goncourt. Mais ce n'est pas seulement parmi les maîtres que Georges Rodenbach comptait des sympathies, et sa collaboration fréquente aux jeunes revues montre combien les nouveaux venus goûtaient son œuvre. On lira plus loin la liste de ses ouvrages. Déjà nom-

breux et très variés, ils avaient fondé solidement sa réputation. Ce n'est pourtant pas là toute son œuvre. De nombreux articles, en effet, et des contes, qu'il écrivit et publia dans des journaux et dans des revues, demeurent épars. Et de même qu'un comité de littérateurs s'occupe d'élever à Bruges un monument au poète de qui le nom est pour jamais lié à celui de cette ville, il faut souhaiter que soient rassemblés tous ces éléments complémentaires de l'œuvre de Georges Rodenbach.

Georges Rodenbach a collaboré à *La Nouvelle Revue*, à *La Revue des Revues*, au *Mercure de France*, à *La Revue de Paris*, à *La Revue Blanche*, à *La Revue encyclopédique*, à *La Revue Bleue*, à *L'Image*, à *L'Almanach des Poètes* (1898) à *L'Aube*, au *Livre des Légendes*, au *Figaro* et *Supplément du Figaro* (1889-1898), au *Gaulois* (1888-1892), et au *Journal* (1897-1898), etc., etc. — P. L.

Bibliographie:

LES ŒUVRES. — *Le Foyer et les champs*, poésies, Paris, Palmé, et Bruxelles, Lebrocque 1877. — *Ode à la Belgique*, Bruxelles, Office de Publicité, 1880. — *Les Tristesses*, poésies, Paris, Lemerre, 1881. — *La Mer élégante*, poésies, Paris, Lemerre, 1881. — *L'Hiver mondain*, poésies, illust. de Van Beers, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884. (Georges Rodenbach avait supprimé ces cinq volumes de la liste de ses ouvrages, qui commence par : *La Jeunesse Blanche*, poésies, Paris, Lemerre, 1886. — *Du Silence*, poésies, plaquette, Paris, Lemerre, 1888. — *L'Art en exil*, roman, Paris, Quantin, 1889. — *Le Règne du Silence*, poésies, Paris, Charpentier, 1891 (la plaquette : *Du Silence* a été réimprimée dans ce volume). — *Bruges-la-Morte*, roman, frontispice de Fernand Khnopff, illust. de Ch. Petit, Paris, Flammarion, 1892. — *Le Voyage dans les yeux*, poésies, plaquette, Paris, Ollendorff, 1893. — *Bruges-la-Morte*, nouvelle édition, avec portrait sur la couverture, Paris, Flammarion, 1894. — *Le Voile*, un acte en vers, représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Français le 24 mai 1894, Paris, Ollendorff, 1894. — *Musées de béguines*, poésies et nouvelles, Paris, Charpentier, 1894. — *La Vocation*, roman illust. de Cassiers. Paris, Ollendorff, 1895. — *Les Vierges*, illust. de J. Rippl-Ronaï. Paris, Chamerot et Renouard, 1895. — *Les Tombeaux*, illust. de J. Pitcairn Knowles, Paris, Chamerot et Renouard, 1895. — *Les*

Vies encloses, poésies. Paris, Charpentier, 1896 (la plaquette *le Voyage dans les yeux* a été réimprimée dans ce volume). — *Le Carillonneur*, roman, Paris, Charpentier, 1897. — *L'Arbre*, roman illust. de Pinchon, Paris, Ollendorff, 1898. — *Le Miroir du ciel natal*, poésies, Paris, Charpentier, 1898. — *L'Elite*, études littéraires, Paris, Charpentier, 1899 (publié posthumément), — *Bruges-la-Morte*, nouv. édition, avec 43 compositions originales d'après nature, dessinées et gravées sur bois par H. Paillard, Paris, L. Carteret et Cie, 1900.

A paraitre. — Un volume de contes publiés posthumément au *Journal* en 1899. — *Le Mirage*, pièce en 3 actes, tirée par Georges Rodenbach de son roman *Bruges-la-Morte*, publiée dans la *Revue de Paris*, 1er avril 1900 et qui n'a pas encore été représentée.

A consulter. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, A. Colin, 1895. — J. Casier : *L'œuvre poétique de Georges Rodenbach*, Gand, Lehart et Siffer, 1888. — A. Daxhelet : *Georges Rodenbach*, Bruxelles, O. Scheffens, 1899. — G. Deschamps. *La Vie et les livres*, 2e série, A. Colin, 1895. — R. Doumic : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896. — Ch. Guérin : *Georges Rodenbach*, Nancy, Crépin-Leblond, 1894. — Van Hamel : *Georges Rodenbach*, La Haye, 1899. — F. Jourdain : *Les Décorés, Ceux qui ne le sont pas*, Paris, Simonis-Empis, 1895. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — S. Mallarmé : *Divagations*, Paris, Fasquelle, 1897. — P. Muiche : *Georges Rodenbach*, Bruxelles, O. Scheffens, 1899. — A. Segard : *Georges Rodenbach*, Lille, Ducoulombier, 1893. — A. Segard : *Itinéraire fantaisiste*, Paris, Ollendorff, 1899. — J. Tellier : *Nos poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co 1900.

Anonyme : *Particularités biographiques sur Georges Rodenbach*, Journal de Bruges, 30 décembre 1898. — A. Bonneau : *Poètes*, Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — F. van den Bosch : *Georges Rodenbach*, Durandal (Bruxelles), janvier 1899. — H. Chantavoine : *Revue littéraire*, Débats, 2 juillet 1891. — L. Descaves : *Musée de béguines*, Journal, 5 mai 1894. — G. Deschamps : *Georges Rodenbach*, Temps, 27 décembre 1898. — R. Doumic : *Un poète de villes mortes*, Debats, 18 septembre 1893. — R. Doumic : *Béguines*, Débats, 8 mai 1894. — A. France : *La Vie littéraire : Georges Rodenbach*. Temps, 31 mai 1891 — A. France : *La Vie littéraire : le Règne du Silence*, Temps, 26 mai 1892. — G. Geffroy : *Georges Rodenbach*, Justice, 2 juillet 1891 — Ch. Govaërt : *Georges Rodenbach*, Semaine, litteraire de Bruges, 21 février 1899. — F. Gregh : *Georges Roden-*

bach, Revue de Paris, 1er janvier 1899. — M. Guillemot : *Georges Rodenbach*, Revue illustrée, octobre 1895. — J. Huret : *Autour du Voile*, Figaro, 26 mai 1894. — J. K. Huysmans : *Bruges*, Echo de Paris, 1er février 1899. — J. Jullien ; *Premières représentations*, Paris, 23 mai 1894. — G. Kahn : *Georges Rodenbach*, Revue Blanche, 1er mars 1897. — G. Larroumet : *Georges Rodenbach*, Figaro, 27 décembre 1898. — B. Lazare : *Georges Rodenbach*, Figaro, 9 juin 1899. — C. Mauclair : *Trois poètes*, Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — C. Mauclair : *Georges Rodenbach*, Revue des Revues, 15 février 1899. — C. Mendès : *Georges Rodenbach*, Journal, 26 décembre 1898. — Ch. Merki : *Georges Rodenbach*, Mercure de France, août 1894. — Ch. Merki : *Georges Rodenbach*, Mercure de France, février 1899. — O. Mirbeau : *Notes sur Georges Rodenbach*, Journal, 1er janvier 1899. — G. Montorgueil : *Chez Molière* Eclair, 21 mai 1894. — G. Montorgueil : *Rodenbach contre Murger*, Eclair, 24 juin 1895. — G. Montorgueil : *Le poète des vies encloses*, Eclair, 28 décembre 1898. — L. Muhlfeld : *Georges Rodenbach*, Echo de Paris, 29 décembre 1898. — Ed. Pilon : *Georges Rodenbach*, La Vogue (nouvelle série), janvier 1899. — A. Rémont : *Georges Rodenbach*, La Libre Critique (Bruxelles), avril 1895. — Ed. Rod : *L'Art de Georges Rodenbach*, Gaulois, 26 avril 1896. — Ed. Rod : *La Race et la tradition*, Gaulois, 8 avril 1897. — J.-H. Rosny : *Georges Rodenbach*, Nouvelle Revue, 15 avril 1895. — P. Seippel : *Georges Rodenbach*, Journal de Genève, 16 janvier 1899. — M. Spronck : *Georges Rodenbach*, Débats, 16 janvier 1894. — A. Theuriet : *Semaine littéraire*, Journal, 3 octobre 1893. — F. Vandérem : *Georges Rodenbach*, Journal, 21 mai 1894. — E. Verhaeren : *Georges Rodenbach*, Revue Encyclopédique, 28 janvier 1899 (article illustré). — F. Weyl : *Georges Rodenbah*, l'Art et la Vie, 1er décembre 1894.

La Lutte (Bruxelles), janvier 1899, numéro spécial sur Georges Rodenbach. — L'Indépendance belge, 21 mai 1894, interview de Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé sur Georges Rodenbach.

Iconographie :

Van den Eeden. — *Peinture*, 1881 ; se trouve en Belgique. — Alf. Stevens : *Peinture*, 1892, sur un exemplaire de *Bruges-la-Morte* appartenant à Edmond de Goncourt et acheté depuis par M. de Montesquiou-Fezensac. — Raffaëlli : *Dessin*, 1892 ; appartient à Mme Georges Rodenbach. — Baronne Alex. d'Anethan : *Pastel*, 1892 ; appartient à Mme Georges Rodenbach. — Lévy Dhurmer : *Pastel*, 1894 ; se trouve à Paris, au Musée du Luxembourg. — Alb. Besnard : *Dessin*, 1898 ; appartient à Mme Georges Rodenbach. —

Mad. Alb. Besnard : *Bronze*, 1898 ; pour le monument de Georges Rodenbach au Pere-La-Chaise. — Et des reproductions de portraits et de photographies dans des journaux et periodiques, entre autres : *le Nouvel Echo*, 1er mai 1892. — *L'Echo de la Semaine*, août 1892, la *Revue des Revues*, la *Revue Encyclopedique* et l'*Illustration* janvier-février 1899.

BÉGUINAGE FLAMAND

I

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur les murs des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtre des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle crucifié,
Et regardent le Ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant,
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,

Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges,
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges!

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été répète encor les Ave de l'Eglise;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles!

(*La Jeunesse Blanche.*)

DOUCEUR DU SOIR!...

Douceur du soir ! Douceur de la chambre sans lampe !
Le crépuscule est doux comme une bonne mort
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en pensée au plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule,
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,

Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire.

(*Le Règne du Silence : Du Silence.*)

AH! VOUS ÊTES MES SŒURS...

Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés
Parmi l'isolement léthargique des villes
Qui somnolent au long des rivières débiles ;
Ames dont le silence est une piété,
Ames à qui le bruit fait mal ; dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été ;
Mystiques réfectés d'hostie et de saint-chrème ;
Solitaires de qui la jeunesse rêva
Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...
Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus
Et novices du ciel chez les Visitandines,
Ames comme des fleurs et comme des sourdines
Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine !

Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine
Que d'un long chapelet bénit à dépêcher
En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher,
Oh ! vous, mes Sœurs, — car c'est ce cher nom que l'Eglise
M'enseigne à vous donner, sœurs pleines de douceurs,
Dans ce halo de linge où le front s'angélise,
Oh ! vous qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs
Chastes dans votre robe à plis qui se balance,
O vous mes sœurs en Notre Mère, le Silence !

(*Le Règne du Silence : Du Silence.*)

EN PROVINCE...

En province, dans la langueur matutinale.
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon, — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années !

(*Le Règne du Silence : Du Silence.*)

O VILLE, TOI MA SŒUR...

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,
Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.

Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;
Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul...
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !

★

Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
— Au lieu des vaissaux vains qui s'agitaient en elles, —
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant,
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir !
Or c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma sœur !

★

Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence

Et qui n'arrive là flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
— Barque de clair de lune et gondole de soie —
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,
— Dédaignant le voyage et la mer navigable —
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles!

(*Le Règne du Silence.*)

ÉPILOGUE

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année !
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort :
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom du Dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines!
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las ! le rose de moi je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille !
Mon sang ne coule pas ; on dirait qu'il s'effeuille...
Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir !

(*Le Règne du Silence.*)

C'EST OCTOBRE QUI S'EN REVIENT...

C'est Octobre qui s'en revient avec le Soir ;
Frères pensifs, ils reviennent de compagnie
S'installer dans la chambre et devant le miroir
Dont la clarté prolonge un éclat qui les nie ;
Frères lointains, envers lesquels on eut des torts
Qui rapportent un peu de fleurs des jardins morts
Pour les intercaler dans les fleurs des tentures,
Les tentures de demi-deuil de la Toussaint.
C'est le Soir, c'est Octobre ; une cloche se plaint
Songeant confusément à des cloches futures
Dont la tristesse en pleurs dans notre âme est déjà !
Le Soir s'installe, et rien de précis ne subsiste ;
Octobre aussi s'installe et nous revient plus triste
Depuis tous ces longs mois où seul il voyagea
Durant l'année, à la recherche de notre âme !
Il la retrouve enfin, et doucement la blâme
De l'avoir attendu pour faire accueil au Soir,
Et qu'elle soit encor si profane aux approches
De la Toussaint qui vient par un chemin de cloches...
Alors Octobre, auprès du Soir, songe à s'asseoir ;
Et notre âme s'éplore en voyant, face à face,
Ces deux hôtes causer de sa mort à voix basse !

(*Les Vies encloses.*)

LE MALADE SOUVENT...

Le malade souvent examine ses mains,
Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines ;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats

Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe!
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler;
Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.
Elles font sur l'air des taches surnaturelles
Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entrait par la fenêtre et se posait sur elles.
Or la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes;
Il ne reconnaît plus ces mains pâles pour siennes;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul!
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite?

(*Les Vies encloses.*)

LES YEUX DES FEMMES...

Les yeux des femmes sont des Méditerranées
Faites d'azur et de l'écume des années
Où l'âme s'aventure en sa jeune saison.
Quelles mers sont là-bas, derrière l'horizon,
Qui déferlent autour de ces îles jumelles?
En quel golfe atterrir au fond bleu des prunelles?

L'infini s'y recule en un roulis berceur ;
Et l'âme part, dérive, en proie aux vents rebelles,
S'extasiant parmi les yeux des femmes belles.
Mais parfois l'ouragan convulse leur douceur
Et l'âme va toucher les récifs des traîtrises ;
Elle se heurte à des banquises de froideur :
Climats gelés, glaçons, brouillards, régions grises ;
Ou navigue soudain sous un rouge équateur :
Flammes d'orgueil, corail sanguin de la luxure,
Feux convergeant de fleuves chauds qu'on ne voit pas.
Que d'embûches cachait ce piège qui s'azure!

L'âme est désemparée en de muets combats
Et bientôt se mutile, abandonnant ses voiles,
Vidant ses filets noirs de sa pêche d'étoiles,
Sacrifiant ses mâts pour se sauver un peu,
Jetant cargaison, or, tout, dans l'abîme bleu !

Enfin, un soir que c'est la fin de sa jeunesse,
L'âme s'amarre ; elle est édifiée et cesse
D'appareiller parmi les beaux yeux spacieux...

Ah! ce leurre d'aller voyager dans les yeux!

(*Les Vies encloses : Le Voyage dans les yeux*).

ALBERT SAMAIN

1859

M. Albert-Victor Samain est né à Lille le 4 avril 1859 Encore adolescent, il quitta le lycée pour entrer en qualité d'employé dans une maison de banque. Sa jeunesse se passa en de successifs travaux peu favorables à l'éclosion d'un talent qui devait lentement — et tard — se manifester. Contrairement à tous les jeunes hommes de sa génération, M. Albert Samain se développa seul. « A vingt-cinq ans, écrit-il, je ne comptais encore aucune amitié littéraire. » Inquiet de son avenir, las d'un labeur qui ne satisfaisait point ses aspirations, il entra à la Préfecture de la Seine. De cette époque, date sa collaboration au *Chat noir*, au *Scapin*, et surtout au *Mercure de France*, où furent publiés la plupart des poèmes qui composent son premier livre *Au Jardin de l'Infante*. Trahissant une âme extrêmement sensible et harmonieuse, ce recueil parut en 1893, sous la forme d'une édition de bibliophile tirée à petit nombre. Ce fut une soudaine révélation et la critique, à laquelle voulurent bien se mêler des poètes, prédit au jeune auteur une carrière brillante.

« M. Albert Samain est un poète d'automne et de crépuscule — écrivait M. François Coppée — un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire tout le long de son livre, l'odeur faible et mélancolique, le parfum d'adieu des chrysanthèmes à la Saint-Martin... »

Indépendamment d'une nouvelle édition d'*Au Jardin de l'Infante,* augmentée d'une partie inédite, M. Albert Samain a publié un autre volume, *Aux Flancs du vase*, suite de poèmes qui offrent l'aspect imagé d'habiles modelages selon le goût antique. On lui doit encore quelques rares pages semées dans des revues, *La Revue des Deux-Mondes, Mercure de France,La Revue Hebdomadaire* où furent recueillis des contes en prose fort peu connus : *Xanthis ou la Vitrine sentimentale* (17 décembre 1892), *Divine Bontemps* (11 mai 1895), *Hyalis, le petit faune aux yeux bleus* (20 juin 1896).

Ajoutons que le *Jardin de l'Infante*, distingué par l'Académie Française — sur le rapport de M. Gaston Boissier — valut à son auteur, en 1898, le prix Archon-Despérouses. —

A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Au Jardin de l'Infante*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1893. — *Au Jardin de l'Infante*, poèmes, nouv. éd. (augmentée d'une partie inédite, *l'Urne penchée*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Aux Flancs du Vase*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France 1898.

En préparation. — Un recueil de poèmes.

A consulter. — F. Coppée : *Mon Franc-Parler* (2e série), Paris, Lemerre, 1894. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. —V. Thompson : *French Portraits* Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Ce, 1900. — H. Bordeaux : *Aux Flancs du Vase*, Revue hebdomadaire, 2 septembre 1899. — F. Coppée : *Quelques Poètes*, Journal, 7 octobre 1897. — G. Deschamps : *Le Coin des Poètes*, Temps, 24 octobre 1897. — J. Lorrain : *Un article*, Journal, 1er janvier 1898. — Ch. Maurras : *Revue littéraire*, Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — P. Quillard : *Albert Samain*, Mercure de France, octobre 1893. — E. Vigié-Lecocq : *L'Amour dans la Poésie contemporaine*, Mercure de France, janvier 1897.

Iconographie :

F. Vallotton ; *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

L'INFANTE

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère.....

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres ;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que recèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge,
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,

Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,
Et dans les visions où son ennui s'échappe,
Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres ;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer...
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'Esprit voilé des Villes mortes ;
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,
Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Ame est une infante en robe de parade.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

ÉLÉGIE

A Gabriel Randon.

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois.
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore ; et c'est un charme unique,
Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses ;
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir !...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs ;
Et que mon âme, où vit le goût secret des fleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous ;
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

KEEPSAKE

Sa robe était de tulle avec des roses pâles,
Et rose pâle était sa lèvre, et ses yeux froids,
Froids et bleus comme l'eau qui rêve au fond des bois.
La mer Tyrrhénienne aux langueurs amicales

Berçait sa vie éparse en suaves pétales.
Très douce elle mourait, ses petits pieds en croix ;
Et, quand elle chantait, le cristal de sa voix
Faisait saigner au cœur ses blessures natales.

Toujours à son poing maigre un bracelet de fer,
Où son nom de blancheur était gravé « Stéphane »,
Semblait l'anneau rivé de l'exil très amer.

Dans un parfum d'héliotrope diaphane
Elle mourait, fixant les voiles sur la mer,
Elle mourait parmi l'automne... vers l'hiver...

Et c'était comme une musique qui se fane...

(*Au Jardin de l'Infante.*)

CLÉOPATRE

A Alfred Vallette.

I

Accoudée en silence aux créneaux de la tour,
La Reine aux cheveux bleus serrés de bandelettes,

Sous l'incantation trouble des cassolettes,
Sent monter dans son cœur ta mer, immense Amour.

Immobile, sous ses paupières violettes
Elle rêve, pâmée aux fuites des coussins ;
Et les lourds colliers d'or soulevés par ses seins
Racontent sa langueur et ses fièvres muettes.

Un adieu rose flotte au front des monuments.
Le soir, velouté d'ombre, est plein d'enchantements ;
Et cependant qu'au loin pleurent les crocodiles,

La Reine aux doigts crispés, sanglotante d'aveux,
Frissonne de sentir, lascives et subtiles,
Des mains qui dans le vent épuisent ses cheveux.

II

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur...
Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et dresse éperdument sur la haute terrasse
Son corps vierge, gonflé d'amour comme un fruit mûr.
Toute nue, elle vibre ! et, debout sous l'azur,
Se tord, couleuvre ardente, au vent tiède et vorace.

Elle veut, et ses yeux fauves dardent l'éclair,
Que le monde ait, ce soir, le parfum de sa chair...
O sombre fleur du sexe éparse en l'air nocturne !

Et le Sphynx, immobile aux sables de l'ennui,
Sent un feu pénétrer son granit taciturne ;
Et le désert immense a remué sous lui.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

SOIR

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église ;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises ;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfance très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

(Au Jardin de l'Infante.)

LE SACRE

Notre-Dame annonçait l'apothéose prête
Avec la voix d'airain de ses beffrois jumeaux ;
Au loin les grands canons grondaient, et les drapeaux
Se gonflaient, frisonnants, sous l'orgueil de la fête.

L'Empereur s'inclina, les mains jointes, nu-tête,
Et le Pape apparut dans l'éclat des flambeaux,
Tenant entre ses doigts étincelants d'anneaux
La couronne portant la croix latine au faîte.

Mon fils! dit le pontife... Alors l'orgue se tut.
Sur tous les fronts baissés un seul frisson courut,
Comme le battement soudain d'une aile immense;

Et l'on n'entendit plus, ô César triomphant,
Dans la nef où planait un auguste silence,
Qu'une vieille à genoux qui pleurait son enfant.

(*Au Jardin de l'Infante* (1.)

XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine;
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau,
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,
Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence.
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

(*Aux Flancs du Vase.*)

(1) *Nouvelle édition augmentée.*

PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...
Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.
Un voile aux mille plis la cache tout entière.
D'un long trille d'argent la flûte la première
L'invite ; elle s'élance, entrecroise ses pas,
Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,
Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,
Qui s'élargit, ondule, et se gonfle et se creuse,
Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon !
Tous se taisent; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.
Elle tourne toujours ; vite ! plus vite encore !
La flamme éperdument vacille aux flambeaux d'or !...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle ;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.

(*Aux Flancs du Vase.*)

VERSAILLES

I

O Versailles, par cette après-midi fanée,
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi ?
Les ardeurs de l'été s'éloignent, et voici
Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée
Tes eaux glauques que jonche un feuillage roussi,
Et respirer encore, un soir d'or adouci,
Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Voici tes ifs en cône et tes tritons joufflus,
Tes jardins composés où Louis ne vient plus,
Et ta pompe arborant les plumes et les casques.

Comme un grand lys tu meurs, noble et triste, sans bruit :
Et ton onde épuisée au bord moisi des vasques
S'écoule, douce ainsi qu'un sanglot dans la nuit.

II

Grand air. Urbanité des façons anciennes.
Haut cérémonial. Révérences sans fin.
Créqui, Fronsac, beaux noms chatoyants de satin.
Mains ducales dans les vieilles valenciennes,

Mains royales sur les épinettes. Antiennes
Des évêques devant Monseigneur le Dauphin.
Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin ;
Et Ces grâces que l'on disait Autrichiennes...

Princesses de sang bleu, dont l'âme d'apparat,
Des siècles, au plus pur des castes macéra.
Grands seigneurs pailletés d'esprit. Marquis de sèvres.

Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou,
Avec sa fine épée en verrouil, et surtout
Ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres !

III

Mes pas ont suscité les prestiges enfuis.
O psyché de vieux saxe où le Passé se mire...
C'est ici que la reine, en écoutant Zémire,
Rêveuse, s'éventait dans la tiédeur des nuits.

O visions : paniers, poudre et mouches ; et puis
Léger comme un parfum, joli comme un sourire,
C'est cet air vieille France ici que tout respire ;
Et toujours cette odeur pénétrante des buis...

Mais ce qui prend mon cœur d'une étreinte infinie,
Aux rayons d'un long soir dorant son agonie,
C'est ce Grand-Trianon solitaire et royal,

Et son perron désert où l'automne, si douce,
Laisse pendre, en rêvant, sa chevelure rousse
Sur l'eau divinement triste du grand canal.

IV

Le bosquet de Vertumne est délaissé des Grâces.
Cette ombre, qui, de marbre en marbre gémissant,
Se traîne et se retient d'un beau bras languissant,
Hélas, c'est le Génie en deuil des vieilles races !

O Palais, horizon suprême des terrasses,
Un peu de vos beautés coule dans notre sang ;
Et c'est ce qui vous donne un indicible accent,
Quand un couchant sublime illumine vos glaces !

Gloires dont tant de jours vous fûtes le décor.
Ames étincelant sous les lustres. Soirs d'or.
Versailles... Mais déjà s'amasse la nuit sombre.

Et mon cœur tout à coup se serre, car j'entends,
Comme un bélier sinistre aux murailles du temps,
Toujours, le grand bruit sourd de ces flots noirs dans l'omb

(Octobre 1894.)

EMMANUEL SIGNORET

1872

M. Emmanuel Signoret est né à Lançon (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1872. Son enfance s'écoula paisible au village natal « mélange de maisons blanches sur une colline, d'ormeaux et de pins sous un ciel implacablement bleu... » Les notes qu'il nous communique nous le révèlent comme une nature ardente et passionnée, mêlant le lyrisme méridional à je ne sais quel fatalisme exaspéré. Un long séjour à Aix-en-Provence, où il fit ses études, etde nombreux voyages en Italie (de 1896 à 1899), entretinrent en lui une exaltation qui jusqu'à ce jour ne s'est point contenue et forme en quelque sorte le caractère de son talent — de son génie, écrirait-il.

Il vint à Paris,et avide de gloire, ambitieux d'amitiés célèbres, se mêla fiévreusement à tous les groupements. Les petites revues l'accueillirent, et il fonda, en janvier 1890, le *Saint-Graal*, périodique qu'il continue à rédiger seul et où sont recueillies la plupart de ses productions. M. Emmanuel Signoret a publié plusieurs volumes de vers. L'un d'eux, *La Souffrance des Eaux*, a été remarqué par l'Académie française qui a couronné son auteur en juillet 1899.

L'œuvre de M. Emmanuel Signoret est riche d'expression, et, si l'on sait lui pardonner un déplorable abus de fausse joaillerie, de sonorités assourdissantes, d'images futiles et

désordonnées, ses poèmes peuvent offrir de remarquables dons d'évocation. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Le Livre de l'Amitié* (*Mirzaël et Myrtil*), poèmes en vers et en prose, Paris, Vanier, 1891. — *Ode à Paul Verlaine*, Paris, Vanier, 1892. — *Daphné*, poèmes, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894. — *Vers Dorés*, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1896. — *La Souffrance des Eaux* (première partie, suivie du Premier Livre des Sonnets, de trois Elégies et de cinq poèmes), Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1899. — *Vers et prose*, Le Saint Graal (n° 20), Puget-Théniers, février 1899. — *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, poème, Bibliothèque du Saint-Graal (n° 2), 1899.

En préparation. — *Jacinthus*, poème philosophique en 12 chants.

A consulter. — A. Gide : Lettres à Angèle, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of young France), Boston, Richard G. Badger, 1900.

G. Pellissier : *Poésie*, Revue Encyclopédique, 1er février 1895. — P. Souchon : *Critique des Poètes. M. Emmanuel Signoret.* « Sur le Trimard », Paris, 23 février 1898.

Iconographie :

Alexandre Séon : *Portrait*, reproduit dans l'édition de *Daphné* (1894).

LA LÉGENDE D'UN SAULE

Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux
Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles
La scintillation obscure de ses feux,
O vous qui n'êtes pas et serez éternelle !

Les lys se sont levés aux cieux comme vos mains !
De vos larmes d'encens vous parfumez nos tempes,
Vous ombragez l'ardeur des antiques chemins :
Vos mains ont précédé nos pas, comme des lampes !

Comme un feuillage d'or, du bouleau blanc, jaillit,
Ou comme le jet d'eau des sèves se déploie
Par la forêt sacerdotale recueilli,
Verte vasque où le flot des chênes saints ondoie,

Voici que vos cheveux d'or se sont répandus !
Vos seins ont l'air de deux colombes assoupies,
Votre âme et votre corps vers nos maux sont tendus,
Comme un Saule d'argent sur des ondes croupies.

(*Daphné.*)

ÉPOUSAILLES

Monseigneur le Printemps en robe épiscopale
D'un violet vivant comme les fleurs d'iris,
Ouvrant à deux battants les hauts portails fleuris
Au son des clairons d'aube entre en sa cathédrale.

Une tulipe fait sa crosse ; en frais camail
Monseigneur le Printemps sous le dôme bleu marche ;
Au loin plongent les nefs, et sous leur dernière arche,
Le soleil arrondit son aveuglant vitrail !

Les orangers tout blancs, fiévreux et nuptiaux,
Ont des frémissements d'orgue ; en la campanule
Frêle encensoir, l'encens doré du pollen brûle...
Sur les nids psalmodie un chœur sacré d'oiseaux.

★

Blonde, tu me souris vaguement, tu tressailles !
Nos cœurs royaux l'un pour l'autre ont battu longtemps.
A genoux ! Pour bénir nos blanches épousailles
Entre en son temple ému Monseigneur le Printemps !

Janvier 1892. (*Vers dorés.*)

RITE D'AMOUR

Notre-Dame-des-Fleurs se bâtit des chapelles
Aux dômes onduleux de lierres feuillescents,
La voix des cloches d'or des muguets nous appelle,
Sur les champs, l'Esprit saint des vieux printemps descend

Un vol de papillons aux ailes empourprées
Hiératiquement, palpite sur les fleurs :
Des messes de l'aurore au Salut des vesprées
Ce sont les délicats et purs enfants de chœur.

Quelque prêtre invisible et divin du Mystère
Lève le saint Soleil ainsi qu'un ostensoir :
Sa chasuble d'azur flotte seule sur terre
Et se fleurit de croix d'or et d'astres, le soir.



Ton sang a le parfum angélique des sèves :
Oh! quitte le foyer où frissonne l'aïeul,
Vierge, il ne fait pas froid dans l'église du Rêve,
Où — cierges éperdus — s'allument les glaïeuls!

5 avril 1893. (*Vers dorés.*)

LES OLIVIERS

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente,
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers :
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers!

Votre être fortuné c'est Pallas qui l'enfante,
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez ;

Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage ;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes,
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

(*La Souffrance des Eaux.*)

CHANT POUR L'AMANTE

Deux amants sont un peuple assemblé.
GŒTHE.

Vierge aux pieds blancs posés sur l'éternelle cime,
Jadis la fleur du hêtre embauma ton flanc pur,
Reçois, toi qui guidas mes vaisseaux sur l'abîme,
L'offrande d'ambroisie en des coupes d'azur!

Jadis j'ai vu briller plus que la chair des femmes
Tes épaules d'argent sous nos soleils amers :
Tu visites mon cœur, vierge, élevant des flammes
Comme au creux de tes mains tu portas l'eau des mers !

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine :
Entends les bûcherons chanter dans la forêt!
Tous les blés sont en fleurs ; mais mon âme est trop pleine :
Une face du monde en tes traits m'apparaît.

Au bois, l'astre triomphe : il fait fumer les sèves,
Sois-moi l'ombre des lys, douce au cœur des bannis :
Toi dont le pas sonnait sur le sable des grèves ;
Et qui portais des fleurs, des essaims et des nids !

Le feu gonfle le flanc des terres, et, sonore,
Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant.
Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore?
— Sous les feuillages gît le troupeau somnolent. —

Sur le volcan cendreux une flamme s'élance,
Le pâle coudrier près des laves grandit,
L'ormeau mélancolique au zéphyr se balance,
Au loin la mer silencieuse resplendit!

Le feu ! voici le feu! le grand soleil s'effondre.
Les astres sur la mer montent et sur ses bords
Un peuple de bergers lèvent pour leur répondre,
Des flambeaux rayonnants sur la cendre des morts.

D'un laurier radieux j'illustrerai tes tempes:
Vierge! ton cœur est doux comme un soleil levant.
Lorsque l'aube d'été fera pâlir les lampes,
Sur mon luth douloureux mets tes mains en rêvant.

O toi! dont le sourire alimente mon songe;
Il est une montagne aux deux vallons secrets.
— Dans les flots de la mer que le soleil se plonge
Ou qu'en ses voiles blancs l'aube coure aux forêts.

Marchons vers la montagne où des flammes plus amples
Brûlent sur un parvis qui luit à ses sommets :
Je te constituerai la Vestale des temples,
Mes trépieds d'or vivant sont sculptés pour jamais!

(*La Souffrance des Eaux.*)

CHANT POUR PROMÉTHÉE

O ma mère ! O mon culte ! Vous voyez que je souffre pour la Justice !
ESCHYLE. Prométhée.

O père des clartés, des arts et des présages !
Qui formas de doux sucs pour adoucir nos maux,
Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages
A nourri de ton sang les vents et les oiseaux !

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes,
Pour animer tes blocs sculptés dans les limons,
Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes,
Surgis : la lyre éclate aux sommets de tes monts !

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes.
Ah ! pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu :
Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes
Et pour mûrir les fruits, tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes
Refleurisse ; descends de tes monts, il est temps,
L'été brillant du monde a des moissons sublimes
Et des vins dont la force enivre les Titans !

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens : le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe est vide !
— Seuls Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide,
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous !.....

(*La Souffrance des Eaux.*)

LAURENT TAILHADE

1854

M. Laurent Tailhade (Laurent-Bernard-Paul-Marie) est né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) le 16 avril 1854, d'une vieille famille de magistrats et d'officiers ministériels, et de laquelle nous nommerons seulement son grand-oncle et parrain, le docteur Paul Tailhade, à qui son pays est redevable de la station de Capvern qu'il fit connaître dans une suite d'opuscules dont le ton satirique lui valut force ennemis. Bien qu'ayant écrit de très bonne heure, M. Laurent Tailhade, tout d'abord, n'eut d'autre ambition que de faire de la littérature en amateur, et ce n'est guère que vers sa trentième année qu'il se décida à publier ses premiers vers, en un volume intitulé : *Le Jardin des rêves*, aujourd'hui épuisé, et que Théodore de Banville magnifia d'une préface enthousiaste. C'est alors également qu'il commença à éparpiller dans les journaux et dans de petites revues souvent éphémères, tels *Lutèce*, *Le Décadent*, *Le Scapin*, etc., les irréprochables poèmes comme *Hélène*, *Tristesse au jardin*, *Vitrail*, *Prospero's Irland*, *Les Fleurs d'Ophélie*, *Ballade surannée de la consolation automnale*, etc., inoubliables pour ceux qui les ont lus, et qui formèrent plus tard les deux petits livres : *Dizain de sonnets* et *Vitraux*. (Et de ce dernier nous aurions donné quelques pièces si son éditeur, M. Alphonse Lemerre, bien connu pourtant pour sa générosité à répandre les volumes de ses auteurs, ne nous avait re-

fusé, en des termes dont nous espérons qu'ils lui sont particuliers, l'autorisation nécessaire.) Cependant, malgré tant de poèmes parfaits où la modernité s'allie au grand passé que tous nous portons en nous, où « l'harmonie, la grâce du paysage, le charme virgilien, loin de nuire à l'originalité de l'auteur y ajoutent encore »,et qui sont d'une langue et d'un rythme admirables, c'est surtout comme poète satirique que M. Laurent Tailhade est connu. Son *Au pays du mufle,* « qui n'a pas besoin d'être recommandé aux lettrés », ainsi que l'a dit le préfacier, M. Armand Silvestre, et où tantôt en des quatorzains et tantôt en des ballades, les uns et les autres d'une écriture et d'une musique jamais faiblissantes, tant de gens notoires, la sottise actuelle et une certaine presse étaient fouaillés vigoureusement, est resté célèbre par les colères qu'il souleva. Les nombreux duels aussi qu'attirèrent à M. Laurent Tailhade sa verve et ses féroces objurgations ne sont pas moins connus. Et l'on sait aussi comme se vengèrent courageusement, en le bafouant et en l'insultant quand il fut blessé, le 4 avril 1894, au restaurant Foyot, par l'explosion d'une bombe d'anarchiste, les éminents illettrés qu'auparavant, dans son livre et dans sa conférence au *Théâtre de l'Œuvre,* lors de la représentation d'*Un Ennemi du peuple,* il avait fustigés sans qu'ils aient alors osé répondre. Il semble pourtant aujourd'hui que ces plaisirs retentissants soient achevés, et que le petit livre : *A travers les grouins*, que le poète écrivit au cours d'une affaire qui fit récemment quelque bruit, doive rester sa dernière expression dans le genre où il s'illustra. Estropié à la main droite dans un duel, il y a quelques mois, avec M. Maurice Barrès, et incapable désormais de tenir une épée, M. Laurent Tailhade, en effet, estimant ne plus devoir attaquer par la plume des gens auxquels il ne pourrait donner satisfaction par les armes, a renoncé aux polémiques individuelles. D'autre part, toujours malade de ses blessures de 1894, et ayant subi récemment, à l'Hôtel-Dieu, l'extraction de l'œil droit où lui étaient restés des grains de poudre et d'imper-

20.

ceptibles morceaux de verre, M. Laurent Tailhade, pour un certain temps, est obligé à la retraite. Retraite laborieuse toutefois. Et le poète, comme on le verra plus loin, prépare une traduction de Pétrone, et nous donnera bientôt un nouveau volume de vers. M. Laurent Tailhade a collaboré : à *Lutèce,* 1883 ; — à *La Revue Indépendante,* 1re série, 1884 ; — au *Décadent,* 1886 ; — au *Paillasson* (Toulouse et Bigorre), dont il était l'unique rédacteur, 1886-1887 ; — au *Scapin,* 1886 ; — à *La Pléïade,* 2e série, 1889 ; — au *Mercure de France,* 1890, 1891, 1892, 1894 et 1895, sous son nom et sous le pseudonyme de dom Junipérien ; — à *l'Effort* (Toulouse), 1896 ; — à *Minerve,* à *La Revue Blanche,* à *L'Ermitage,* à *La Revue Rouge,* etc.. ; — pour les journaux : au *Voltaire;* — à *l'Echo de Paris,* sous le pseudonyme de Tybalt ; — au *Journal,* sous le pseudonyme de Renzo ; — à *La Renaissance,* au *Libertaire,* au *Journal du peuple,* à *l'Aurore,* aux *Droits de l'homme, à la Petite République;* — et en province : *à la Petite Gazette* et à *L'Avenir des Hautes-Pyrénées* (Bagnères-de-Bigorre), — à *La Gazette des Etrangers* (Pau); — et à *La Dépêche* et à *L'Art Méridional* (Toulouse).

P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Le Jardin des Rêves,* poésies, préfaee de Théodore de Banville, Paris, Lemerre, 1880 (épuisé). — *Un dizain de Sonnets,* Paris, Lemerre, 1881 (épuisé). — *Au Pays du Mufle,* poèmes, préface d'Armand Silvestre, Paris, Vanier, 1891 (épuisé). — *Vitraux,* poésies, Paris, Vanier, 1892 (épuisé). — *Au Pays du Mufle,* poèmes. Préface d'Armand Silvestre, Nouvelle édition, Revue et considérablement augmentée, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894. — *Vitraux,* poésies, Paris, Lemerre, 1894. — *Venise sauvée,* Conférence de réouverture du théâtre de « l'Œuvre », saison 1895-1896, Mercure de France, n° de décembre 1895. — *Terre Latine,* prose, préface de E. Ledrain, Paris, Lemerre, 1897. — *A travers les grouins,* poèmes, Paris, Stock, 1899. — *La Pâque socialiste,* conférence, Paris, Stock, 1899. — *L'Ennemi du Peuple,* conférence, suivie de la *Ballade Solness,* Paris, Soc. libre d'Edition des gens de lettres, 1900.

Sous presse. — *L'Ennemi du Peuple*, 2e conférence. — *Imbéciles et gredins.*

En préparation. — *Le Précurseur*, drame en 3 actes, reçu au Théâtre Antoine. — *La Farce du juge Bridoye*, sotie en 2 actes en collaboration avec M. Raoul Ralph, et reçue au Théâtre de la Bodinière. — *Le Satyricon*, de Pétrone, traduction littérale. — *Le Banquet de Trimalcion*, revue en un acte et en vers. — *Le Don des larmes*, poèmes.

A consulter. — Th. de Banville ; *Préface. Le Jardin des rêves*, Paris, Lemerre, 1880. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, A. Colin. 1895. — F.-A. Cazals : *Iconographie de M. Laurent Tailhade*, avec une préface de Stéphane Mallarmé, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. — R. de Gourmont: *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — E. Ledrain: *Préface. Terre Latine*, Paris, Lemerre, 1897. — S. Mallarmé : *Divagations*, Paris, Fasquelle, 1897. — A. Silvestre : *Préface. Au Pays du Mufle*, Paris, Vanier, 1891, et Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888.

J. de Boisjolin : *La Poésie aristophanesque chez M. Laurent Tailhade*, la Plume, 15 septembre 1897. — R. de Gourmont : *Semaine littéraire*, Petite République française, 6 janvier 1892. — A. Guérin : *Laurent Tailhade*, la Plume, 15 août 1891. — J. Huret : *Etat d'âme d'un dynamité ou la convalescence de Laurent Tailhade*, Journal, 27 avril 1894 (cet article a été reproduit en partie dans le Mercure de France de juin 1894). — P. Quillard: *Laurent Tailhade*, Mercure de France, janvier 1892. — E. Raynaud : *Laurent Tailhade*, Mercure de France, janvier 1891. — A. Vallette : *Au Pays du Mufle*, Mercure de France, juin 1891. — A. Vallette : *Les Conférences de Laurent Tailhade*, Mercure de France, juillet 1893. — A. Vallette : *Le Geste ignoble*, Mercure de France, mai 1894. — Ch. Vignier : *Laurent Tailhade*, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 391, Paris Vanier.

Iconographie :

Toché : Vitrail, 1891 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893), reproduit dans la *Revue Encyclopédique*, 15 novembre 1893. — Hermann Paul : *Lithographie*, 1892. — F. A. Cazals : *Iconographie de Laurent Tailhade, douze dessins originaux*, avec préface de Stéphane Mallarmé, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894. — Ch. Léandre : *Portrait-charge*, dans les Hommes d'aujourd'hui, n° 391, 8e vol., Paris, Vanier. — Ch. Léandre : *Por*

trait, Neuilly, 1895. — Ch. Léandre : *Caricature en Don Quichotte et en Saint Georges à cheval*, dans *La Revue Rouge*, 1896. — Ch. Léandre : *Portraits. En Sauveur de pierreuses*, en *Causeur au café de la Nouvelle Athènes*, 1899. — Ch. Léandre: *Portrait*, en frontispice à *A travers les Grouins*, Paris, Stock, 1899. — James Wibert: *Médaillon*, 1895. — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France 1898. — F. Régamey : *Croquis à la plume*, Hôtel-Dieu, 1899 (appartient à M. Anatole France).

LE CHANT DE GLAUCUS

A Théodore de Banville.

La mer ! comme elle est bleue au loin, la mer sonore !
La plaine harmonieuse et que ne déshonore
Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas,
La mer qui, dans le calme ou dans les durs combats
De la tempête garde une âme inspiratrice,
La mer impétueuse et douce est la nourrice
Des dieux ; ses tourbillons ont des sanglots humains,
Son flanc où les vaisseaux se creusent des chemins,
Est la mamelle auguste où vient boire le monde ;
Plus que les champs couverts de blés elle est féconde.
Et ses gouffres semés de nacre et de coraux,
Gardent loin des clameurs, sous de noirs soupiraux,
Comme une rare fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.
La mer est belle et semble, au bord du ciel changeant.
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent ;
La mer est belle. Avec amour le ciel la baise
Quand, sombre ou reluisante ainsi qu'une fournaise,
Elle prête au soleil l'abîme de ses flots.
La mer pour les plongeurs et pour les matelots
A des sourires clairs et des baisers sans nombre.

Je t'aime! Cet amour est éclos avec l'ombre,
Avec l'ombre a grandi silencieusement,
Un soir que tout auprès de la plage, dormant,
Je sentais sur mon front de ses glauques vallées
Passer languissamment des haleines salées.

O Thalatta! Tethys! Apre divinité
Qui règnes dans la paix et dans l'immensité,
Tu le sais : Si jamais j'ai rêvé ce doux rêve
De devenir un Dieu vénéré sur la grève,
Moi qui, pasteur, paissais jadis au pied des monts
Les féroces taureaux nourris de goëmons,
C'est pour te posséder, déesse bienheureuse,
Toi que je vois parfois quand la vague se creuse,
Cachant tes seins de perle et tes cheveux d'or vert;
Oui, je veux me plonger dans le gouffre entr'ouvert,
Comme les chercheurs d'or et comme les poètes,
A force d'écouter lamenter les mouettes
Qui se bercent au loin, blanches sur les flots bleus.
Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux;
Comme un saule arraché sans branches ni racine,
Le sable de la mer m'entraîne et me fascine;
Mes jours vers Thalatta courent comme un torrent.
Ce soir je descendrai sur la rive implorant
Toutes les déités de l'abîme bleuâtre,
(Sous la lune la mer est de lait et d'albâtre)
Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus,
J'ôterai lentement ma robe de byssus,
Le souffle de Tethys gonflera mes narines,
Et je m'endormirai sous les algues marines.

Toi, qui vers ton déclin marches éclaboussant

L'azur des clairs métaux couleur d'ambre et de sang,
Titan, qui chaque soir t'endors dans ta victoire
Jetant au monde impur ta flamme expiatoire,
Dompteur aux cheveux roux qui te plais aux travaux
Glorieux de tes blancs et farouches chevaux,
Archer ! Hypérion ! Soleil ! roi des espaces,
Je te salue encore avant que tu t'effaces
Et que la molle Nyx couvre le ciel vermeil ;
Je ne te verrai pas demain ! Salut, Soleil !

Maintenant reçois-moi dans tes ondes tentantes,
Déesse au péplos bleu ! Les tiges palpitantes
Des pâles tamarix s'inclinent vers tes bords ;
Telle descend vers toi l'âme des enfants morts,
Dans l'insensé désir de ta beauté fatale,
Je vais à toi. Pourtant, agitant le krotale,
Des vierges, en dansant, belles comme tes eaux,
Entrelacent leurs chœurs à l'ombre des roseaux.
Mon chien noir garde encor mes génisses sauvages,
Et, dans la plaine, loin de tes amers rivages,
Il est un toit discret des pampres embaumé
Où je puis m'abriter toujours sûr d'être aimé,
Une maison tranquille où sous les vignes blondes,
Retournent s'endormir les abeilles fécondes,
Où ma mère, ce soir, en m'apprêtant ses bras,
Regardera longtemps si je ne reviens pas.

(*Le Jardin des Rêves.*)

HYMNE A APHRODITE

Aphrodite, déesse immortelle aux beaux rires,
Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers,
Les cœurs humains pour toi chantent comme des lyres
Et tes bras font pâlir la blancheur des pommiers.

Salut, dispensatrice auguste de la vie,
Qui courbes sous ton joug les fauves indomptés,
Qui fais voler la lèvre à la lèvre ravie,
Salut, blanche Cypris, reine des voluptés!

C'est par toi que, le soir, sous les myrtes propices,
S'enlacent doucement des groupes bienheureux,
Et qu'au bord des ruisseaux et près des précipices
Sanglotent dans la nuit les enfants amoureux.

C'est par toi que, brûlant d'ivresse, frémissante,
L'églantine se teint de son sang parfumé,
Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante,
Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rythmant les divines étoiles,
Fait tressaillir d'amour le cœur de l'univers,
Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles,
Apprenne aux hommes purs à composer des vers

Je t'implore, déesse immense et vénérable,
Soit que, glorifiant les rosiers rajeunis,
Sous les lilas en fleurs et les bosquets d'érable
Tu couvres de baisers les songes d'Adonis;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire,
Ou que, domptant les flots, ô mère des amours,
Les Cyclades en fleurs écoutent ton histoire :
Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde,
Garde-moi, si jamais l'espoir toucha ton cœur,
O reine qui maintiens et gouvernes le monde,
Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur !

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant écho,
Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse,
Que je meure d'amour comme Ovide et Sapho.

(*Le Jardin des Rêves*.)

HÉLÈNE

(*Le laboratoire de Faust à Wittemberg*.)

Des âges révolus j'ai remonté le fleuve
Et le cœur enivré de sublimes desseins,
Déserté le Hadès et les ombrages saints,
Où l'âme d'une paix ineffable s'abreuve.

Le temps n'a pu fléchir la courbe de mes seins.
Je suis toujours debout et forte dans l'épreuve,
Moi, l'éternelle vierge et l'éternelle veuve,
Gloire d'Hellas, parmi la guerre aux noirs tocsins.

O Faust, je viens à toi, quittant le sein des Mères !
Pour toi, j'abandonnai, sur l'aile des chimères,
L'ombre pâle où les Dieux gisent, ensevelis.

J'apporte à ton amour, du fond des cieux antiques,
Ma gorge dont le Temps n'a pas vaincu les lys
Et ma voix assouplie aux rythmes prophétiques.

(*Douzain de Sonnets*.)

PLACE DES VICTOIRES

Les femmes laides qui déchiffrent des sonates
Sortent de chez Erard, le concert terminé.
Et, sur le trottoir gras, elles heurtent Phryné
Offrant au plus offrant l'or de ses fausses nattes.

Elles viennent d'ouïr Ladislas Talapoint,
Pianiste hongrois que *le Figaro* vante,
Et, tout en se disant du mal de leur servante,
Elles tranchent un cas douteux de contrepoint.

Des messieurs résignés à qui la force manque
Les suivent, approuvant de leur chef déjà mûr;
Ils eussent préféré le moindre saltimbanque.

Leur silhouette court, falote, au ras d'un mur,
Cependant que Louis, le vainqueur de Namur,
S'assomme à regarder les portes de la Banque.

(*Au Pays du Mufle.*)

BALLADE MYSTIQUE
SUR LA DOUCEUR DE PAUVRETÉ

Par les chemins où croît l'épine affreuse,
La Vierge aux maigres flancs, la Pauvreté:
Malgré Douloir que sa paupière creuse
Et Malefaim debout à son côté,
Franchit sans peur le roc ensanglanté,
Car elle sait, la Dame tutélaire,
Quel vêtement de gloire, et quel salaire
Et quels joyaux faits des pleurs anciens,
L'investiront d'une gloire stellaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Un astre dort sous guenille poudreuse.
Amour sans fin, éternelle beauté,
Vont rajeunir ta face, Bienheureuse
Reine du simple et du déshérité :
Sur les parvis d'azur, en la Çité
Qu'un blanc soleil immarcessible éclaire,
Tes pieds lassés par la fange et par l'erre,
Malgré les cris des vils pharisiens,
Se poseront comme un aiglon sur l'aire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Donnez la rose avec la tubéreuse :
Et le Poète aussi, tant molesté,
Verra finir sa course douloureuse
Au matin bleu de l'immortalité.
Son fier désir, à présent exalté,
Resplendira sur sa face très claire.
Pour ce dolent accoiter et complaire,
Des chœurs épris d'anges musiciens
Diront ses vers à l'Agneau jubilaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

ENVOI

Au Poète Paul Verlaine.

Prince des vers si doux : le scapulaire
Et l'humble froc chez tels béotiens
Ebaudit un mufle patibulaire.
Mais toi, sans peur, sans feinte, sans colère,
Sois de ton Dieu l'éternel vexillaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

(*Septembre 1892.*)

BALLADE SOLNESS

POUR LE 78e ANNIVERSAIRE D'HENRIK IBSEN

« *Solness. — Une tour ! Que voulez-vous dire ?*
« *Hilde Vangel. — Je pense à quelque « chose qui s'élève... qui s'élève libre- « ment dans les airs.* »

HENRIK IBSEN (*Solness le Constructeur*).

Dans le cloaque aux herbes pestilentes,
Gonflé d'orgueil, de boue et de venin,
L'impur Dragon nage à travers les plantes,
Pour abriter le difforme et le nain,
La plaine grasse et plus d'un lieu bénin :
Caserne, bouge, hôpital ou chaumine.
Entrez, les gueux, en loques, en sarreaux,
Bétail humain dompté par la vermine !
Pourtant voyez ! Par les airs sidéraux,
Monte, en plein ciel, droite comme un héros,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Une Princesse aux lèvres consolantes,
Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la Dame au geste surhumain ;
Venez goûter l'espoir du lendemain
A ses genoux : que vers elle chemine
Le Peuple exempt des geôles, des barreaux.
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux :
Car le soleil dore en tous ses vitraux
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,

Fuyons cet air opaque et saturnin.
Plus de mensonge ou de guerres sanglantes !
Carguons la voile et rompons le funin.
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un Apennin,
Du Temple neuf la crête s'illumine.
Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges souillant de leur honte l'hermine,
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

ENVOI

Vienne ton jour, Déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en allés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux,
Chasse la nuit, écrase la vermine
Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine !

BALLADE

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ

Vieux pèlerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir.
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En des bosquets de myrte et d'azalées,
Près des grands lis aux parfums d'encensoir.
Les lis sont morts. Les roses diffamées,
S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines aimées.
La Nuit descend. Pour guérir ta rancœur,

Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Les Thalestris et les Penthésilées
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des Victoires ailées,
Ton rêve, meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées
Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées
Et réjoui par la sombre liqueur,
Le prêtre boit à lèvres enflammées.
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Aux cieux amis où s'en vont les galées,
Sur la mer blonde et verte, pur miroir,
Partent aussi nos amours esseulées,
Rires, baisers d'antan, frais reposoir
Des jeunes bras, lèvres ensorcelées
Qui nous dictaient le Rhythme et le Devoir.
Novembre hurle et geint sous les ramées.
Voici l'automne et sa morne langueur!
Dans un linceul de regrets, embaumées,
Triste et menant le funéraire chœur,
Le chœur plaintif des sœurs et des amées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

ENVOI

Pitié! vers toi, de justice affamées,
Pour conquérir le calme et la vigueur
S'élèveront nos âmes ranimées.

Reine aux doux yeux des foules opprimées,
Bravant du sort l'infamante rigueur,
Je t'ai bénie, et voulue, et nommée
L'unique autel où suspendre mon cœur.

BALLADE ÉLÉGIAQUE

POUR LE MOROSE APRÈS-MIDI

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.
(Malherbe)

Je veux m'enfuir sous les branches pucelles
Où du Printemps ardent les clairs midis,
Ephèbe-dieu, Soleil, quand tu ruisselles
Dans les rameaux de parfums alourdis !
Je veux m'enfuir loin des temples maudits,
Loin de la plèbe immonde et forcenée !
Voici finir la chaste matinée :
Avril, au bois, montre ses jeunes flancs ;
Vous, cependant, comme aux soirs d'hyménée
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

Les Archiluths, et les violoncelles,
Et les hautbois aux timbres assourdis,
Mystérieux, disent les noms de celles
Qui m'apportaient les roses de jadis.
Bleus souvenirs des lointains paradis,
Embellissez la fin de ma journée ;
Que soient par vous mes tempes couronnées,
Et, dans l'accord des rhythmes nonchalants,
Pour me conduire à l'Ile Fortunée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

Vers l'occident fusent des étincelles.

Ce dernier jour des jours que tu perdis,
Mon cœur, décline, hélas ! et tu chancelles.
Meure l'orgueil de tes songes hardis.
Cesse tes chants, églogues ou bardits ;
Au loin s'en vont Eros et Phyonée !
Plus d'arc-en-ciel pour ta vigne égrenée !
Le vent s'épeure et pleure en cris dolents.
— Ah ! si la fleur suprême n'est fanée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

ENVOI

Amour, qu'aima Celle de Mantinée !
Amour, Seigneur de nos désirs tremblants !
Sur les remous glauques des Cyanées,
En plein azur, montent les goëlands :
Telle, vers vous, notre âme abandonnée.
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs.

PAUL VALÉRY

1872

M. Paul-Ambroise Valéry, qui est né à Cette (Hérault) le 30 octobre 1871, jusqu'ici n'a guère écrit que pour ses amis et dans des Revues fermées comme *La Conque*, de M. Pierre Louys,et *Le Centaure*, dont il fut l'un des fondateurs. La plupart des poèmes qu'on va lire et que leur auteur maintenant considère comme des plaisirs depuis longtemps décolorés, furent composés de 1889 à 1895 et parurent dans les diverses revues dont on trouvera plus bas la nomenclature. Depuis, M. Paul Valéry a plutôt peu écrit. C'est à peine si de temps à autre, dans le *Mercure de France*, on voit son nom au bas d'études dont le titre « *Méthodes* » est significatif des abstractions et des spéculations mathématiques où s'est jeté son esprit. M. Paul Valéry, en effet, s'adonne depuis quelques années à des recherches extra-littéraires et qu'il est malaisé de définir, car elles semblent se fonder sur une confusion préméditée des méthodes des sciences exactes et des instincts artistiques. Mais ces recherches n'ont encore fait l'objet d'aucune publication de la part de leur auteur, et seules les *Méthodes* données au *Mercure de France* par M. Paul Valéry demeurent pour renseigner sur ses intentions d'écrivain. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*,

Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 août 1895, Paris. Librairie de la « Nouvelle Revue », 1895.

M. Paul Valéry a collaboré : à *La Conque,* 1891, — à *La Revue Indépendante.* 1891, — aux *Entretiens politiques et littéraires,* 1892, — à *L'Ermitage,* 1891 — à *Chimère,* 1891, — à *La Syrinx,* 1892, — à *La Wallonie,* 1892, — au *Centaure,* qu'il fonda, en 1896, avec MM. Henri de Régnier, Pierre Louys, André Gide, Jean de Tinan, A.-Ferdinand Herold et Henri Albert, — à la *Nouvelle Revue,* 1895, — à *The New Review,* de Londres, 1897, — à *La Coupe* 1895, — et au *Mercure de France,* depuis 1897. Et on lui doit, comme écrits en prose et qui n'ont pas encore été réunis en volume : — *Paradoxe sur l'architecte* (Ermitage), mars 1891. — *Purs drames* (Entretiens politiques et littéraires), mars 1892. — *La Soirée avec M. Teste* (le Centaure). volume II, 1896. — *La Conquête allemande, essai sur l'expansion germanique,* paru en français dans *The New Review,* janvier 1897. — *Durtal,* Etude sur les trois derniers romans de M. J.-K. Huysmans, *Mercure de France,* mars 1898. — Et les *Méthodes* dont il est écrit au cours de la notice ci-dessus.

A CONSULTER. — P. Souchon : *Critique des poètes : M. Paul Valéry,* Le Geste (Nimes), nº du 12 au 19 décembre 1897.

HÉLÈNE, LA REINE TRISTE

Azur ! c'est moi. Je viens des grottes de la mort
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores
Et je revois les galères dans les aurores
Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs.
Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs
Et les golfes enfuis des poupes de leurs barques.

J'entends les conques sonores et les clairons
Militaires rhythmer le vol des avirons.
Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux ! à la proue héroïque exaltés
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte
Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

NARCISSE PARLE

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS.

O frères, tristes lys, je languis de beauté
Pour m'être désiré dans votre nudité
Et vers vous, Nymphes ! nymphes, nymphes des fontaines
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines
Car les hymnes du soleil s'en vont !...
C'est le soir.
J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
Et la lune perfide élève son miroir
Si la fontaine nue est par la nuit, éteinte.
Ainsi, dans ces roseaux harmonieux, jeté
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté,
Saphir antique et fontaine magicienne
Où j'oubliai le rire de l'heure ancienne.

Que je déplore ton éclat fatal et pur
Source funeste à mes larmes prédestinée
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Mon image de fleurs humides couronnée.
Hélas ! l'image est douce et les pleurs éternels !
A travers ces bois bleus et ces lys fraternels
Une lumière ondule encor, seule améthyste
Assez pour deviner ici le Fiancé
Dans ton miroir dont m'attire la lueur triste
Pâle améthyste, ô miroir d'un songe insensé !
Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée
Qu'élève la fontaine ironique et rusée ;
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs.

Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent
Et je lance aux échos les noms des dieux obscurs !

Adieu ! reflet perdu sur l'onde calme et close,
Narcisse, l'heure ultime est un tendre parfum
Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt
Sur ce vide tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvre, la rose effeuillant son baiser
Pour que le spectre dorme en son rêve apaisé
Car la Nuit parle à demi voix, seule et lointaine
Aux calices pleins d'ombre pâle et si légers ;
Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine !
Chair pour la solitude éclose tristement
Qui se mire dans le miroir au bois dormant
O chair d'adolescent et de princesse douce !
L'heure menteuse est molle au rêve sur la mousse
Et le délice sombre enfle ce bois profond.
Adieu ! Narcisse, ou meurs ! Voici le crépuscule
La flûte sur l'azur enseveli module
Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont.

Sur la lèvre de gemme, en l'eau morte, ô pieuse
Beauté pareille au soir, beauté silencieuse
Tiens ce baiser nocturne et tendrement fatal
Caresse, dont l'espoir altère ce cristal !

Emporte-le dans l'ombre, ô ma chair exilée
Et toi, verse pour la lune, flûte isolée
Verse des pleurs lointains en des urnes d'argent.

BAIGNÉE

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque
(Azur dans les jardins tremblants), mais, hors de l'eau,
Isolant la torsade où se figure un casque
La tête d'or scintille au calme du tombeau.

Eclose sa beauté par la rose et l'épingle !
Du miroir même issue où trempent ses bijoux
Pendeloques et lys dont le bouquet dur cingle
L'oreille abandonnée aux mots nus du flot doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide
Pour une ombre de fleur à cueillir doucement
S'effile, ondule, ou dort par le délice vide

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament
Parmi la chevelure immense qu'il humecte
Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

LA FILEUSE

Lilia... neque nent.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline.
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline...

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Tu es morte naïve au bord du crépuscule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte.
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

FRAGMENT

Un soir favorisé de colombes sublimes
La pucelle doucement se peigne au soleil.
Aux nénuphars de l'onde elle donne un orteil
Ultime et pour tiédir ses molles mains errantes
Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
Flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
Tire un futile vent d'ombre et de rêverie
Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.

Mais tout indifférente à ces jeux doux de pleurs
Ni se divinisant par aucune parole
De rose, la beauté jouant de l'auréole
Mire dans l'œil auguste émerveillé d'un or
D'éparse chevelure où fuit la myrrhe encor,
De la lumière vue entre ses doigts limpides!
... Une feuille meurt sur ses épaules humides
Une goutte tombe de la flûte sur l'eau
Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau
Ivre d'ombre...

ÉTÉ

A.-F. Vielé-Griffin.

Eté, roche d'air pur, et toi, ardente ruche
O mer, éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur,

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, Ecluses d'herbe, ombres des vagues creuses,
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil.

Mais les jambes (dont l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose) les épaules, le sein pur
Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue
Brillent abandonnés non loin du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les cages de feuille et les mailles de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour. Toute la peau dore les treilles d'air.

VALVINS

A S. M.

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère
Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es
Dans la fluide yole à jamais littéraire
Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de son flanc que la Seine caresse
Emue, ou pressentant l'après-midi chanté
Tandis que le grand bois trempe une longue tresse
Et mélange ta voile au meilleur de l'été.

Mais toujours près de toi que le silence livre
Aux cris multipliés de tout le brut azur
L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre

Tremble comme ta voile et vagabonde sur
Sur la poudreuse chair immense de l'eau verte
Parmi le long regard de la Seine entr'ouverte.

ÉMILE VERHAEREN

1855

M. Emile Verhaeren est né à Saint-Amand, près Anvers, le 21 mai 1855. Une partie de son enfance s'écoula en plein pays flamand, aux bord de l'Escaut. Des années d'étude l'exilèrent à Bruxelles et à Gand, jusqu'en 1877. Etudiant à l'Université de Louvain, en guise de début, il fonda avec quelques amis, un petit journal *La Semaine*, qui ne tarda point à être supprimé par l'Autorité académique. Il se fit inscrire ensuite au barreau de Bruxelles, où il ne fit qu'un court séjour. En 1883, il publia les *Flamandes*, pages où sont recueillies les impressions de la terre natale, puis contribua par de saines études dans *L'Art Moderne*, *La Jeune Belgique*, *La Société Nouvelle*, *La Wallonie* à la renaissance des lettres belges. Cette première période est débordante de vie ; en même temps qu'il mène une campagne en faveur des peintres impressionnistes, il livre d'autres œuvres où sont fixées d'admirables notations de peintre, dignes d'un fils instinctif des vieux Maîtres flamands.

Ce sont *Les Contes de minuit*, puis *Les Moines*, suite de poèmes conçus à Forges (dans le Hainaut), offrant la plus puissante révélation de son tempérament fait d'un mysticisme âpre et d'un réalisme violent. Entre 1887 et 1891, traversant une crise physiquement maladive, il écrit *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*, « abrupte et puissante trilogie

trahissant ce que les heures mauvaises lui ont enseigné de lui-même » ; *Les Soirs*, la peine du corps infirmé par la Douleur, *Les Débâcles*, la détresse de l'âme que le mal envahit et révolte. Avec *Les Flambeaux noirs*, la crise paraît s'atténuer ; la convalescence survient, mensongère, promettant plus d'espoir que n'en peuvent saisir le cerveau affaibli, le corps terrassé. La maladie a bien laissé sa flétrissure, creusant des rides en sillons où le désespoir est semé, mais l'âme se reprend soudain à aimer. Le poète gardera une amertume qui transfigurera son verbe, l'illuminera parfois d'une lueur farouche, alors que le vent du rythme emportera ses strophes. Son vers se martellera, puis, prompt à exprimer toute sa pensée, se disloquera, se repliera sur lui-même pour repartir d'un élan prodigieux. Il aura créé un mode d'expression qui lui demeurera propre. *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Campagnes hallucinées*, *Les Villages illusoires*, d'autres poèmes encore, affirmeront cette manière d'un réalisme sainement interprété, parfois évocatoire.

« Avec M. Verhaeren, écrivait M. Vielé-Griffin, les Flandres nous sont apparues magnifiées : n'est-ce pas le vigoureux coloris aggravé d'ombre, la lourde orgie fougueuse des kermesses, le tragique *physique* des désespoirs prolétariens, la danse macabre aux précisions gothiques, et la rude beauté ensanglantée des révoltes, l'espérance indéfectible des races fortes ?

« Car l'œuvre de Verhaeren, large et haute d'une noblesse native, est faite de cette ubiquité idéale sans quoi il n'y a pas de génie ; mais elle ne laisse de fleurer bon le terroir des aïeux ; au contraire de ces spécialistes provinciaux qui crurent fortifier leur plus chétif génie d'un scrupule, sans doute respectable, d'ethnologie géographique, Verhaeren élargit de son souffle l'horizon de la petite patrie, et comme le fit Balzac de son ingrate et douce Touraine, il annexe aux plaines flamandes le beau royaume humain de son idéal et de son art... »

M. Émile Verhaeren habite tour à tour, sans parvenir à se

fixer, Bruxelles qu'il aime, Paris où il se sait aimé d'une élite. L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Espagne favorisèrent, en l'attirant, le désir de vagabondage dont son œuvre porte comme une fiévreuse empreinte.

Indépendamment de son labeur de poète qui est considérable, il n'a cessé de collaborer à toutes les revues de notre temps. La liste en est longue et pour ne point omettre les principales nous citerons : *La Semaine*, Journal Universitaire (Louvain), *L'Artiste* (Bruxelles), *Les Ecrits pour l'Art*, *Le Scapin*, *La Vogue*, *Le Journal des Beaux-Arts*, *La Plage*, *Le Réveil de Gand*, *La Jeune Belgique*, *La Société Nouvelle*, *L'Art Jeune* (Bruxelles), *Le Coq Rouge* (Bruxelles), *L'Humanité Nouvelle*, *La Revue-Journal*, *Nouvelle Revue*, *L'Ermitage*, *Les Entretiens Politiques et littéraires*, *L'Image*, *Mercure de France*, *La Revue Blanche*, *Durandal*, *Magazine of Art*, etc...

Membre du Comité de rédaction de *L'Art Moderne*, M. Emile Verhaeren a de plus publié des poèmes dans l'*Almanach des Poètes* (Mercure de France, 1896 et 1897) et *Les Péchés Capitaux*, album d'eaux-fortes d'Henry Detouche, Paris, Boudet, 1900. — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Les Flamandes*, poèmes, Bruxelles, Hochsteyn, 1883. — *Les Contes de Minuit*, prose, Bruxelles (collection de la Jeune Belgique), Franck, 1885. — *Joseph Heymans peintre*, critique, Bruxelles, « Société Nouvelle », 1885. — *Les Moines*, poèmes, Paris, Lemerre, 1886. — *Fernand Khnopff*, critique, Bruxelles, « Société Nouvelle », 1887. — *Les Soirs*, poèmes, Bruxelles, Deman, 1887. — *Les Débâcles*, poèmes, Bruxelles, Deman, 1888. — *Les Flambeaux noirs*, poèmes, Bruxelles, Deman, 1890. — (Ces trois derniers volumes tirés à 100 ex. sur hollande; les 50 premiers numéros illustrés par Odilon Redon). — *Au Bord de la Route*, poèmes, Liège (Extrait de *La Wallonie*), Bruxelles, Vaillant-Carmanne, 1891. — *Les Apparus dans mes chemins*, poèmes, Bruxelles, Lacomblez, 1891. — *Les Campagnes hallucinées*, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1893. — *Almanach*, poèmes illustré par Théo van Rysselberghe), Bruxelles

Dietrich, 1895. — *Les Villages illusoires*, poèmes, illustrés de quatre dessins de Georges Minne, Bruxelles, Deman, 1895. — *Poèmes*. (*Les Bords de la route*, *Les Flamandes*, *Les Moines*, augmentés de plusieurs poèmes), Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Les Villes Tentaculaires*, poèmes, couverture et ornementation de Theo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1895. — *Poèmes. Nouvelle série* (*Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — *Les Heures Claires*, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1896. — *Emile Verhaeren, 1883-1896* (anthologie), portrait par Theo van Rysselberghe. Sans lieu ni date « Pour les amis du Poète » (Bruxelles, Deman). — *Les Aubes*, drame lyrique en quatre actes, couverture et ornementation de Theo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1898. — *Les Visages de la Vie*, poèmes, couverture et ornementation de Theo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1899. — *Poèmes IIIe série* (*Les Visages Illusoires*, *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Vignes de ma muraille*), Paris, Soc. du Mercure de France, sans date (1899). — *Le Cloître*, drame en quatre actes, en prose et en vers (représenté à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 20 fevrier 1900, et à Paris, sur la scène du Théâtre de « l'*Œuvre* », le 8 mai 1900), couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Deman, 1900.

(A signaler encore, un Album d'*Images Japonaises*, texte d'Emile Verhaeren, illustrations de Kwassou, Tokyo, Hasegawa, 1900).

En préparation. — *Les Petites Légendes*, poèmes. — *Le Sang moderne*, poèmes. — *Philippe II*, drame en prose et en vers.

Traduction. — Emile Verhaeren : *Les Aubes*, trad. par Arthur Symons, Londres, Duckworth, 1898. — Poems by Emile Verhaeren, selected and rendered into english by Alma Strettel, London, John Lane, 1899. — *Espana Negra*, pages « Originales » d'Émile Verhaeren, traduites, commentées et illustrées par Dario de Regoyos, Barcelone, 1899.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — A. Mockel : *Emile Verhaeren*, avec une note biographique par F. Vielé-Griffin, Paris, Édition du Mercure de France, 1895. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — Alma Strettel : *Préface de Poems of Emile Verhaeren*, London, John Lane, 1899. — Jules Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co, 1900. — E. Vigie-Lecocq : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897.

Osman Edwards : *Essai,* The Savoy, Londres, novembre 1897. — C. Mauclair : *Trois Poètes*, Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — Ch. Maurras : *Littérature*, Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897. — H. de Régnier : *Emile Verhaeren,* Revue Blanche, mars 1895. — Ed. Rod : *A propos de Poésie*, Gaulois, 1er janvier 1897. — F. Vielé-Griffin : *Emile Verhaeren* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris, Vanier. — F. Vielé-Griffin : *Verhaeren*, La Plume, 25 avril 1896. — *Numéro consacré à la Belgique* (articles d'A. Mockel et C. Mauclair), Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897.

Iconographie :

Theo van Rysselberghe : Sept portraits. — I° : *Pastel,* 1882-1883 (privé) ; II° : *Verhaeren lisant*, dessin, 1891 (privé) ; III° : *Dessin*, 1891 (privé) ; IV° : *Peinture à l'huile* (app. à M. Emile Verhaeren) exposée à Paris (Artistes Indépendants, 1893), à Bruxelles (Salon de la Libre Esthétique, 1894), à Vienne (Salon de la Sécession, 1898-1899 et à Dresde, 1899) ; V° : *Dessin*, 1892 (app. Mme van Rysselberghe), exposé à Bruxelles (Salon des XX, 1893) reproduit dans *La Plume*, 1895, dans une plaquette *Emile Verhaeren 1883-1896*, et dans diverses revues littéraires ; VI° : *Dessin*, 1896 (app. à M. Francis Vielé-Griffin), reproduit dans les *Hommes d'Aujourd'hui*, Paris, Vanier ; VII° : *Verhaeren lisant*, *eau-forte*, 1898 (hors commerce). — D'autres portraits ont été exécutés par Lemmen : *Peinture à l'huile ;* Jammes Ensor : *Peinture à l'huile ;* A. Mucho : *Dessin ;* Felix Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

(*Poèmes : Les Flamandes.*)

LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages ; en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie ? Allons donc ! Qui d'entre eux croit en elle ?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie ! on l'ignore au fond de leur campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau ;
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,
Ecussonnant les murs de palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.

Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté — l'instinct les ankylose ;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir ;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

(*Poèmes : Les Flamandes.*)

SOIR RELIGIEUX

Le déclin du soleil étend, jusqu'aux lointains,
Son silence et sa paix comme un pâle cilice ;
Les choses sont d'aspect méticuleux et lisse
Et se détaillent clair sur des fonds byzantins.

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle,
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,
Et que c'est l'heure où meurt à l'occident le feu,
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

A l'horizon, plus rien ne passe, si ce n'est
Une allée infinie et géante de chênes,
Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines,
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont — ainsi des moines mortuaires
Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs,
Comme jadis partaient les longs pénitents noirs
Pèleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.

Et la route d'amont toute large s'ouvrant
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines,

A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,
On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence ;
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin,
Semblent les feux de grands cierges, tenus en main,
Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

(*Poèmes : Les Moines.*)

RENTRÉE DES MOINES

I

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se reverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien — le site vêtu d'une paix métallique

Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne,
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que c'est l'instant justicier
Où les moines s'en vont en chœur chanter Ténèbres

Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant : tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blème et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires.

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(*Poèmes : Les Moines.*)

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur
Elles fixent — les très souffreteuses bicoques ! —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

(*Poèmes. — Nouvelle série : Les Soirs.*)

LES BRUMES

Brumes mornes d'hiver, mélancoliquement
Et douloureusement, roulez sur mes pensées
Et sur mon cœur vos longs linceuls d'enterrement
Et de rameaux défunts et de feuilles froissées

Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon,
Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante,
Parmi les échos sourds et souffreteux, le son
D'un angelus lassé se perd et se lamente
Encore et va mourir dans le vide du soir,
Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille,
Blottie au creux humide et noir d'un vieux voussoir,
A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille
Et doucement répond et se plaint à son tour
A travers le silence entier que l'heure apporte,
Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour
L'agonie est éteinte et que la cloche est morte.

(*Poèmes : Les Bords de la route.*)

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;
Lunes des corridors vides et blêmes
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaines de chênes et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,

Vieux os du temps que grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

(*Poèmes, Nouvelle série : Les Bords de la route.*)

LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne
Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi?

(*Poèmes, Nouvelle série : Les Apparus dans mes chemins.*

UNE STATUE

On le croyait fondateur de la ville,
Venu de quels lointains ?
Très humble, avec sa pauvre crosse en main,
Et grand, sous sa bure servile.

Pour se faire écouter il parlait par miracles.
En des clairières d'or, la nuit, dans les forêts,
Où des granits carraient leurs symboles épais,
Et tonnaient leurs oracles.

Il était la tristesse et la douceur
Descendue autrefois, à genoux, du calvaire,
Vers les hommes et leur misère
Et vers leur cœur.

Il accueillait l'humanité fragile,
Il lui chantait le paradis sans fin
Et l'endormait dans le rêve divin,
Le front posé sur l'évangile.

Plus tard, le roi, le juge et le bourreau
Prirent son verbe et le faussèrent ;
Et les textes autoritaires
Apparurent, tels des glaives hors du fourreau.

Contre la paix qu'il avait inclinée
Vers tous, de son geste clément,
La vie, avec des cris et des sursauts déments,
Brusque et rouge, fut dégainée.

Mais il lui resta le clair apôtre et le soleil
Tiédi, aux yeux de tous, de patience et d'indulgence

Et la pieuse et populaire intelligence
Venait puiser en lui la force et le conseil.

On l'invoquait pour les fièvres et pour les peines
On le fêtait en mai, au soir tombant,
Et des mères apportaient leurs enfants
Baigner leurs maux dans l'eau de la fontaine.

Son nom large et sonore d'amour
Marquait la fin des longues litanies
Et des complaintes infinies
Que l'on chantait, depuis toujours.

Il se définissait, près d'un portail roman,
En une image usée et tremblotante,
Qui écoutait, dans la poitrine
Haletante des tours
Les bourdons lourds clamer au firmament.

(*Les Villes tentaculaires*)

NOVEMBRE

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois ;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines ;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins,
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,

Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches,

Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
O vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes!

Voici novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu ;
Oh tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu,
Oh tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire ;
Oh tous ces bras invocatoires
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu.

Voici novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde,

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh l'identique et affolant cortège

Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige ;
Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux battants
A coups de bonds dans les bourdons,
Ecartèlent leur deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
Qui brûlera, combien de soirs, l'hiver ;
Et novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tords
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini parmi lès plaines
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois!

(*Poèmes, IIIe série : Les Vignes de ma muraille.*)

PAUL VERLAINE

1844-1896

Paul-Marie Verlaine naquit à Metz, le 30 mars 1844, d'une famille originaire des Ardennes. Plusieurs de ses ancêtres ont appartenu à l'Eglise et à l'Armée. Et son père, Auguste Verlaine, avait été soldat de Napoléon. C'est dans sa ville natale, puis à Montpellier, où son père, alors capitaine de génie, avait dû rejoindre son régiment, que Paul Verlaine passa ses premières années. En 1851, le capitaine Verlaine ayant quitté l'armée, vint s'établir à Paris avec sa femme et son fils. Paul Verlaine suivit les cours du lycée Bonaparte, aujourd'hui lycée Condorcet. Il y eut comme condisciple Edmond Lepelletier, avec qui le devait lier une amitié jamais démentie. Reçu bachelier ès-lettres en 1862, et son père ayant été à moitié ruiné par une opération de Bourse, il entra comme employé à la Cie d'assurances l'Aigle, puis à l'Hôtel-de-Ville, en qualité d'expéditionnaire. L'année suivante, son père mourut ; sa mère, dupée par des spéculateurs, perdit une part encore de la fortune qui lui restait ; et lui-même, pris d'on ne sait quel goût d'aventures, commença à négliger légèrement les soins de son emploi. Quelque chose aussi de son génie déjà frémissait en lui. Il fréquenta le groupe des Parnassiens. On le vit près de Leconte de Lisle, de Sully-Prudhomme, de Léon Dierx, de Catulle Mendès, de François Coppée. Et en 1866, en même temps que ce dernier *Le Reliquaire*, il publia

les *Poèmes Saturniens*, son premier livre, qui passa un peu inaperçu. C'est en 1870, peu après la publication de *La Bonne Chanson*, qu'avaient précédée les *Fêtes galantes*, qu'il épousa Mlle Mautet, sœur utérine du compositeur Charles de Sivry. Puis survinrent le désastre de Sedan, le Siège de Paris, la Commune. Compromis pour avoir gardé chez lui des amis, Paul Verlaine dut se réfugier à Londres. Il en revint par la Belgique, rejoignit sa femme demeurée à Paris avec ses parents. Le désaccord était déjà entre les époux. La naissance de leur fils Georges, en 1871, ne les rapprocha guère. Et c'est alors qu'il rencontra celui qui devait avoir sur sa vie tant d'influence. Paul Verlaine ne connut d'abord Arthur Rimbaud que par une lettre que celui-ci lui adressa, avec quelques poèmes dont la particularité l'intéressa. D'accord avec la famille de sa femme, il lui écrivit de venir. Mais des excentricités que Rimbaud commit dès les quinze premiers jours lui firent signifier son congé. Cette séparation ne fit qu'augmenter l'attraction que le nouveau-venu exerçait sur Paul Verlaine, en même temps qu'elle accentuait la mésintelligence de ce dernier avec sa femme. De longues discussions d'art que les deux poètes eurent ensemble, durant leurs promenades à travers Montmartre, vinrent encore resserrer leur union. Et en 1872, Rimbaud et Verlaine partirent pour l'Angleterre. Ils en revinrent bientôt, le premier regagnant Charleville, sa ville natale, le second allant se reposer chez une sœur de son père, à Paliseul. Mais le besoin d'avoir Rimbaud auprès de lui n'avait pas quitté Verlaine. Il le rechercha. Et l'ayant retrouvé, avec lui il gagna Bruxelles. C'est là, en 1873, et Rimbaud ayant déclaré vouloir s'en aller pour toujours, que Verlaine, désespéré à l'idée de se retrouver seul, tira sur son ami deux coups de revolver. Condamné à deux ans de prison par le Tribunal correctionnel de Brabant, il fut enfermé aux Petits-Carmes de Bruxelles, puis transféré à Mons. A Mons, un peu d'harmonie se reprit à chanter en lui. Il écrivit les *Romances sans paroles*, les envoya à Edmond Lepelle-

tier qui dirigeait alors à Sens *Le Suffrage universel*, et qui, avec les caractères mêmes de ce journal, imprima le nouveau recueil de son ami. C'est aussi à Mons que Paul Verlaine médita *Sagesse*. En même temps que l'Art, la Religion redressait l'homme. Verlaine s'entretint longuement avec l'aumônier de la prison. Converti, il communia. Et libéré le 16 janvier 1875, il rentra en France, vieilli de cœur et d'esprit, désabusé, et plein pour jamais d'une amertume profonde. Il ne voulut point revoir ses anciens amis. Sa femme, qui aurait dû lui garder le refuge d'une tendresse, avait fait prononcer le divorce d'entre elle et lui. Paul Verlaine se retira quelque temps chez sa mère, dans les Ardennes, puis s'embarqua pour l'Angleterre où il fut professeur de français et de dessin jusqu'en 1877. Il revint alors en France, fut professeur au collège de Réthel, tenta ensuite un essai de culture à Coulommes, dut bientôt vendre sa ferme, et se retrouva aux trois quarts ruiné. C'était en 1881. Il achevait *Sagesse*. Et revenu à Paris avec sa mère, cette même année il publia ce livre, fruit de « six années d'austérité, de recueillement, de travail obscur ». Son nom alors fut presque célèbre. Il retrouva ses amis, Huysmans, Robert Caze, Villiers de l'Isle Adam. Professeur encore à Boulogne-sur-Seine, puis à Neuilly, il travailla, publia *Les Poètes Maudits*, *Jadis et Naguère*. Mais le 21 juillet 1886 sa mère mourut. C'est alors que commença pour lui cette vie lamentable et glacée, pleine de misères et de nuit, parmi les hommages d'une jeunesse enthousiaste et désintéressée et souvent pauvre à son égal. Et parmi ces jeunes gens qui firent sa gloire deux surtout sont à nommer : Charles Morice et F.-A. Cazals. Les premiers temps de la nouvelle existence de Paul Verlaine furent assez satisfaisants. Mais la maladie vint. En 1889, il entra à Broussais, puis alla faire une cure à Aix-les-Bains, entra de nouveau à Broussais. On le vit ensuite aux *Soirées de la Plume*, qui organisa plusieurs banquets en son honneur. Un moment l'on parla de sa candidature à l'Académie. Mais ce fut court. Paul Verlaine

partit faire des conférences à Nancy, en Angleterre, en Belgique, en Hollande. A son retour, plus malade encore, il rentra à Broussais. Sa fatigue grandissait. On représenta aux *Soirées Procope* son acte en prose : *Madame Aubin.* Leconte de Lisle étant venu à mourir, et l'on ne sait quel reporter ayant eu la fantaisie de proposer un vote pour le remplacer dans l'admiration et dans la gloire, Paul Verlaine, par 77 voix, fut élu son successeur. Entre temps, il avait dû entrer à Saint-Louis. Sa santé diminuait toujours. Au sortir de Saint-Louis, il alla habiter quelque temps ce même hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, où, en 1886, étaient venus le visiter ses amis de la première heure : Gabriel Vicaire, Ary Renan, Rachilde, Villiers de l'Isle-Adam, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Jules Tellier, etc. Puis ce fut 1895, qui devait être sa dernière année. Verlaine se retrouva un peu seul. Obligés à des travaux ou à des besognes, ses amis, pour la plupart, l'avaient quitté. Il se résigna. On ne le vit plus guère qu'aux *Soirées-Procope*, fondées par F.-A. Cazals, Jacquemin, Turbert, Trimouillat, Xavier Privas. Sa maladie s'aggrava encore. Le jour vint où il dut garder la chambre, le lit. Toujours fidèles et charitables, les docteurs Chauffard et Parisot le soignèrent. Le 31 décembre 1895, il écrivit quelques vers encore, qu'il intitula : *Mort*, et qui devaient être ses derniers. Et le 8 janvier 1896, dans son bref logement de la rue Descartes, où « ne pouvant plus sortir, il passait ses journées, avec un pinceau et des flacons de vernis dit « or liquide », à dorer tous ses objets usuels : la tasse où il mettait son tabac, ses chaises, sa lampe et les objets les plus imprévus », il mourut. Voilà pour sa vie. Pour son œuvre, nous n'en écrirons point ici, car elle ne permet pas des lignes hâtives. Bien des ouvrages, d'ailleurs, existent auxquels l'on peut se reporter, et entre autres, à ceux qui voudront connaître mieux et plus complètement la vie du poète, nous indiquerons la parfaite petite brochure publiée sans nom d'auteur, par le titre de laquelle débute notre : *à consulter*, et qui nous a fourni le fond de cette notice. Et nous repro-

duirons, prises à différents écrits sur Paul Verlaine, ces lignes, qui sont excellentes : « Il ne faut pas juger ce poète comme on juge un homme raisonnable. Il a des idées que nous n'avons pas, parce qu'il est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que nous. Il est inconscient, et c'est un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle... Il est fou, dites-vous; je le crois bien. Et si je doutais qu'il le fût, je déchirerais les pages que je viens d'écrire. Certes, il est fou. Mais prenez garde que ce pauvre insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui ce qu'on dit aujourd'hui de François Villon, auquel il faut bien le comparer : c'était le meilleur poète de son temps. » (A. France, *La Vie littéraire*, 3e série). « ... il est un barbare, un sauvage, un enfant.. . Seulement cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues... » (J. Lemaître, *Les Contemporains*, 4e série). « Verlaine, né dans une époque de décadence, survivant aux plus affreux désastres qui puissent frapper la tête et le cœur d'un peuple, a résisté à la double faillite de la foi et de la poésie... Que nous importe son histoire? c'est la terre commune de l'humanité; que nous importe son œuvre, calculée par le nombre de ses volumes, la richesse, la variété et la nouveauté de sa prosodie? c'est la base de tous les penseurs, c'est l'art dont se servent tous les poètes; mais plus haut, ce qui est bien à lui, *c'est sa foi retrouvée*. Ce qu'il importe de savoir d'un homme, c'est jusqu'à quel point il s'est élevé; *or, Verlaine s'est élevé jusqu'à Dieu par la prière.* » (Ch. Fuinel, *La Statue de Paul Verlaine*, La Lyre universelle, décembre 1896.)

Paul Verlaine a collaboré à : *La Revue des lettres et des arts*, 1867 ; — *La Nouvelle Némésis*, 1868 ; — *Lutèce*, 1883-1885 ; — *La Revue contemporaine*, 1885 ; — *Le Décadent*, 1886 ; — *La Vogue*, 1re série, 1886, — *Le Scapin*, 1886 ; — *La Décadence*, 1886 ; — *La Revue Indépendante*, 3e série,

1886, et 4e série, 1889; — *Les Chroniques*, 1887; — *La Petite Revue*, 1888; — *La Revue d'aujourd'hui*, 1890; — *Les Entretiens politiques et littéraires*, 1890; — *Le Saint-Graal*, 1892; — *La Plume*, *La Revue Encyclopédique*, *La Revue Blanche*, *La Cravache*, *Vendémiaire*, *Art et Critique*, *Le Chat Noir*, *La France littéraire*, *L'Epreuve littéraire*, *Gil Blas*, *Figaro*, *Echo de Paris*, *The Senate*, *The Savoy*, *La Revue Rouge*, etc., etc. — P. L.

Bibliographie :

Les œuvres : *Poèmes Saturniens*, poésies, Paris, Lemerre, 1866. — *Fêtes galantes*, poésies, Paris, Lemerre, 1869. — *Les Amies, scènes d'amour saphique*, Sonnets, par le licencié Pablo de Herlagnèz, Ségovie, 1870. — *La Bonne Chanson*, poésies, Paris, Lemerre, 1870. — *Romances sans paroles*, poésies, Sens, Typographie de M. l'Hermitte, 1874. — *Sagesse*, poésies, Paris, Soc. générale de Librairie catholique, Palmé, 1881. — *Les Poètes maudits*, prose, Paris, Vanier, 1884. — *Jadis et Naguère*, poésies, Paris, Vanier, 1884. — *Louise Leclercq*, prose, Paris, Vanier, 1886. — *Mémoires d'un veuf*, prose, Paris, Vanier, 1886. — *Romances sans paroles*, poésies, nouv. édition, Paris, Vanier, 1887. — *Les Poètes maudits*, prose, nouv. édition, Paris, Vanier, 1888, — *Amour* poésies, Paris, Vanier, 1888. — *Sagesse*, poésies, nouv. édition, Paris, Vanier, 1889. — *Parallèlement*, poésies, Paris, Vanier, 1889. — *Dédicaces*, poésies, avec un dessin de F.-A. Cazals gravé par Maurice Baud, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1890. — *Poèmes Saturniens*, poésies, nouv. édition, Paris, Vanier, 1890. — *Femmes*, poésies, 175 ex. imprimé « sous le manteau et ne se vendant nulle part », 1890. — *Bonheur*, poésies, Paris, Vanier, 1891. — *Choix de poésies*, avec un portrait d'après Eugène Carrière, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1891. — *Chansons pour Elle*, poésies, Paris, Vanier, 1891. — *Les Uns et les Autres*, comédie en un acte, en vers, Paris, Vanier, 1891. — *Mes Hôpitaux*, prose, Paris, Vanier, 1891. — *Liturgies intimes*, avec un portrait par Hayet, Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, 1892. — *Mémoires d'un veuf*, prose, nouv. édition, Paris, Vanier, 1892. — *Louise Leclercq*, prose, nouv. édition, Paris, Vanier, 1892. — *Mes Prisons*, prose, Paris, Vanier, 1893. — *Elégies*, poésies, Paris, Vanier, 1893. — *Odes en son honneur*, poésies, Paris, Vanier, 1893. — *Dans les limbes*, poésies, Paris, Vanier, 1894. — *Dédicaces*, poésies, nouv. édition, Paris, Vanier, 1894. — *Epigrammes*, poésies, avec un frontispice de F. A. Cazals, Paris, Bibliothèque Artistique et litté-

raire, 1894. — *Confessions*, prose, Paris, Librairie du « Fin de Siècle », 1895. — *Quinze jours en Hollande*, prose, Paris, Vanier, 1895. — *Chair*, poésies, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1896. — *Invectives*, poésies, Paris, Vanier, 1896. — *Confessions*, prose, nouv. édition, ill. de F.-A. Cazals, Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897. — *Œuvres complètes de Paul Verlaine* (Poésie), tome I : *Poèmes Saturniens. Fêtes galantes. La Bonne chanson. Romances sans paroles. Sagesse. Jadis et Naguère*, Tome II : *Amour. Bonheur. Parallèlement. Chansons pour elle. Liturgies intimes. Odes en son honneur*. Tome III : *Elégies. Dans les limbes. Dédicaces. Epigrammes. Invectives. Chair*. Paris, Vanier, 1899 (1). — Et, sous le pseudonyme de Pierre et Paul, 26 biographies dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, Paris, Vanier.

D'autre part on trouve à première vue et qui n'ont point encore été réunis en volume : *Chez soi à l'hôpital* (Revue Blanche, 15 février 1895); *Croquis de Belgique* (Revue Encyclopédique, 1er mai 1895); *Lettres. Une Saison à Aix-les-Bains, août-septembre 1889*. (Revue Blanche, 15 novembre et 1er décembre 1896 ; *Vive le Roy!* fragment inédit et complet d'un drame inachevé (La Plume, 1er avril 1897). — Et dans l'ouvrage de M. Ph. Zilcken : *Paul Verlaine*, des lettres et des documents inédits.

Traduction : John Gray : *Silverpoints*, Londres, 1893. — Gertrude Hall : *Poems of Verlaine*, New-York, 1895. — Arthur Symons : *Silhouettes*, Londres, 1896 ; et des poèmes divers traduits en anglais par M. George Moore et en allemand par MM. Richard Dehmel, C. Flaischlen, St. George, Otto Reuter, R. Schaukal, P. Wiegler, etc., etc.

A consulter : Anonyme : *Paul Verlaine et ses contemporains, par un Témoin impartial*, avec un portrait par A. Bonnet. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1897. — P. Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, Colin, 1895. — A. Bunand : *Petits lundis*, Paris, Perrin 1890. — W. G. C. Byvanck ; *Un Hollandais à Paris en 1891*, Paris, Perrin, 1892. — F.-A. Cazals : *Paul Verlaine, ses portraits*, préface de J. K. Huysmans, texte de Félicien,

(1) Il nous faut marquer ici que dans cette édition : *Œuvres complètes de Paul Verlaine*, des vers sont faussés, dénaturés ; que des « coquilles » qu'un écolier eût corrigées, souvent s'y trouvent ; et que des poèmes, appartenant à un livre et figurant dans un tome, inexplicablement sont reproduits dans un autre tome. Et l'on doit souhaiter que M. Georges Verlaine, tôt ou tard, nous donne de l'œuvre de son père une édition plus conforme.

Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty, Paris, Bibliothèque de l'Association, 1896. — J. Coucke : *Paul Verlaine*, Bruxelles, Lamertin, 1896. — G. Deschamps : *La Vie et les Livres*, 3ᵉ série, Paris, A. Colin, 1896. — Ch. Donos : *Paul Verlaine intime* (biographie erronée), Paris, Vanier, 1898. — M. Dullaert : *Verlaine*, Gand, Impr. A. Siffer, 1896. — A. France : *La Vie littéraire*, 3ᵉ série, Paris, Calmann Lévy, 1891. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — F. Jourdain : *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas*, Paris, Simonis Empis, 1895. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — J. Lemaître : *Nos contemporains*, 4ᵉ serie, Paris, Lecène et Oudin, 1889. — S. Mallarmé : *Divagations*, Paris, Fasquelle, 1897. — C. Mendès : *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, A. Brancart, 1884. — Ad. Mithouard : *Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté*, Paris, Spectateur catholique, 1897. — Pol de Mont : *Paul Verlaine*, février 1896, « sans lieu ni date ». — R. de Montesquiou : *Autels privilégiés*, Paris, Fasquelle, 1899. — Ch. Morice : *Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre*, Paris, Vanier, 1888. — L. G. Mostrailles : *Têtes de pipes*, Paris, Vanier, 1885. — L. Muhlfeld : *Le Monde où l'on imprime*, Paris, Perrin, 1897. — J. Pacheu : *De Dante à Verlaine, Etudes d'idéalistes et mystiques*, Paris, Plon, 1897. — G. Pellissier : *Etudes de littérature contemporaine*, Paris, Perrin, 1898. — V. Pica : *Paul Verlaine*, broch. illust. Bergame, 1896, « extrait de l'Emporium ». — V. Pica : *Letterature d'eccezione*, Milano, Baldini et Castoldi, 1899. — F. Régamey : *Verlaine dessinateur*, Paris, Floury, 1896. — G. Rodenbach : *L'Elite*, Paris, Fasquelle, 1899. — A. Segard : *Itinéraire fantaisiste*, Paris, Ollendorff, 1899, — R. de Souza : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — A. Symons : *The Symbolist movement in Literature*, London, Wm. Heinemann, 1899. — J. Tellier : *Nos poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Cᵒ, 1900. — P. Verlaine : *Les poètes Maudits*, Paris, Vanier, 1888. — P. Verlaine : *Confessions*, Paris, Librairie du Fin de Siècle, 1895, et Bibl. Artistique et littéraire, 1897. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*, Paris, Soc. du Mercure France, 1897. — P. Wiegler : *Baudelaire et Verlaine*, Gedichte, Berlin, Behr, 1900. — Ph. Zilcken : *Paul Verlaine. Correspondance et documents inédits*, Paris, Floury, 1897.

M. Abadie : *Sur un Sonnet de Paul Verlaine*, Revue Indépendante, septembre 1895. — M. Barrès : *Les Funérailles de Verlaine*, Figaro, 10 janvier 1896. — G. Bonnamour : *Paul Verlaine*, La Plume, 1ᵉʳ juin 1889. — F. Brunetière : *Etude*, Revue des Deux-

Mondes, 1er novembre 1888. — H. Castets : *Etude biographique sur Paul Verlaine*, Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896. — F.-A. Cazals : *Paul Verlaine intime*, The Senate (Londres), février 1897. — Clodomir : *Verlaine en Allemagne*, La Plume. 1er janvier 1895. — R. Dehmel : *Etude*, Le Sphinx (Berlin), 1893. — G. Deschamps : *Verlaine*, Temps, 12 janvier 1896. — G. Deschamps : *Le Testament de Verlaine*, Temps, 23 août 1896. — L. Desprez : *Les Derniers romantiques. Paul Verlaine*, Revue Indépendante (3e série), juillet 1894. — G. Echaupre : *Verlaine vrai*, Simple revue, 1er février 1896. — A. Ernst : *Paul Verlaine*, « Extrait de la Nouvelle Revue », 1892. — A. Fontainas : *Paul Verlaine*, Mercure de France, février 1896. — A. Fontainas : *Paul Verlaine*, Société Nouvelle, mars 1896. — A. France : *La Vie littéraire. Paul Verlaine. Bonheur*, Temps, 18 avril 1891. — A. France : *La Vie littéraire. Paul Verlaine, Mes Hôpitaux*, Temps, 15 novembre 1891. — Ch. Fuinel : *La Statue de Paul Verlaine*, La Lyre universelle, décembre 1896. — Ed. Gosse : *A First Sight of Verlaine*, The Savoy (Londres), nº 2, avril 1896. — F. Gregh : *Paul Verlaine*, Revue de Paris, février 1896. — C. F. Keary : *Etude*, The New Review (Londres), juillet 1897. — G. de Lacaze Duthiers : *A Sainte-Clotilde*, Simple Revue, 15 février 1897. — H. Lachmann : *Paul Verlaine*, Entretiens politiques et littéraires, 10 décembre 1893. — Ed. Lepelletier : *La Légende de Paul Verlaine*, Echo de Paris, 11 janvier 1896. — Ed. Lepelletier : *Un prisonnier*, Echo de Paris, 23 février 1896. — Ed. Lepelletier : *A propos des « Invectives »*, Echo de Paris, 19 août 1896. — Ed. Lepelletier : *Bout de l'An*, Echo de Paris, 23 janvier 1898. — Ed. Lepelletier : *L'Employé Verlaine*, Echo de Paris, 9 janvier 1899. — J. Maira : *Verlaine à la Toison d'or*, La Libre critique (Bruxelles), 16 février 1896. — Ch. Maurras : *Paul Verlaine, les époques de sa poésie*, Revue Encyclopédique, 1er janvier 1895. — Ch. Maurras : *La mémoire de Verlaine*, Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896. — Ch. Morice : *Un portrait de Paul Verlaine*, Art Moderne (Bruxelles), 6 décembre 1896. — L. Muhlfeld : *Verlaine*, Revue Blanche, 15 janvier 1896. — P. Paulhan : *Etude*, Nouvelle Revue, 15 mars 1896. — T. S. Perry : *The latest literary Fashion in France* (illustré), The Comospolitan, New-York, juillet 1892. — Ad. Retté : *Paul Verlaine*, la Plume, 1er février 1896. — X. de Ricard : *Les femmes de Paul Verlaine*, Droits de l'homme, 28 juillet 1898. — X. de Ricard : *Petits mémoires d'un Parnassien*, Petit Temps, 13 novembre, 3 et 6 décembre 1898. — Saint-Pol-Roux : *Origines de la famille Verlaine*, La Plume, 1er février 1896. — M. Spott : *Paul Verlaine*, La Critique, 20 janvier 1896. — G. Stiegler : *Paul Verlaine : Derniers moments*, Echo de Paris, 10 janvier 1896.

— A. Symons : *Paul Verlaine*, National Review (Londres), juin 1892, traduit en partie dans le Mercure de France, juillet 1892. — A. Symons : *Les « Invectives » de Paul Verlaine*, The Savoy (Londres) nº 7, novembre 1896. — A. Symons : *Etude*, The Saturday Review (Londres), février 1897. — L. Tailhade : *Petits mémoires de la vie littéraire. Paul Verlaine*, la Plume, 15 novembre 1894. — L. Tailhade : *Paul Verlaine*, Revue rouge, février 1896. — E. Verhaeren : *Paul Verlaine*, Revue blanche, 15 avril 1897. — P. Verlaine : *Paul Verlaine*, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 244, Paris, Vanier. — P. Verlaine : *Chez soi à l'hôpital*, Revue Blanche, 15 février 1895. — P. Verlaine : *Croquis de Belgique*, Revue Encyclopédique, 1er mai 1895. — P. Verlaine : *Lettres* (*Une saison à Aix-les-Bains*, août-septembre 1889), Revue Blanche, 15 novembre et 1er décembre 1896. — G. Vicaire : *Paul Verlaine*, Revue Hebdomadaire, 21 avril 1894. — Waclaw Lieder : *Erinnerung an Paul Verlaine*, Blätter fur die Kunst (Berlin), 1895, 3e série, 2e vol. — Magnus von Wedderkop : *Paul Verlaine und die Lyrik der Décadence*, Berlin, Pan, 1896, Ire année, 1re livraison. — W. B. Yeats : *Verlaine in 1894*, The Savoy (Londres), nº 2, avril 1896.

La France scolaire, nº 27, Anecdotes et documents sur P. Verlaine à propos de sa vie à Londres, Paris, Bibliothèque de l'Association.

Demain, journal hebdomadaire, 19 janvier 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

La Plume, 1er février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

L'Ermitage, février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Jugend (Munich) février 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

Iconographie :

(Renonçant à signaler, tant ils sont nombreux, tous les portraits de Paul Verlaine, nous indiquerons seulement les plus notoires. On pourra se reporter pour des renseignements complémentaires, à l'*Etude Iconographique*, parue dans *La Plume*, nos du 1er au 28 février 1896, sous la signature de M. Léon Maillard).

Aman-Jean : *Portrait, peinture*, exposé à la Société Nationale des Beaux Arts, 1892. — Anquetin : *Dessin*, frontispice de la 1re éd. de *Mes Confessions*, 1895. — Chantala : *Portrait, peinture* (Musée du Luxembourg). — E. Carrière : *Portrait, peinture*, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1893 (app. à M. Jean Dolent), gravé à l'eau-forte par Pajot et reproduit en héliogravure en tête de *Choix de Poésies*, Paris, Fasquelle, 1891. — F.-A. Cazals : *Paul Verlaine, ses portraits* (Préface de J.-K. Huysmans, texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty), Paris, Bibliothèque

de l'Association, 1896. — F.-A. Cazals : *Verlaine à Broussais, crayon*, 1888 (app. au Dr Chauffard) ; *Verlaine à Broussais, gouache*, 1889 (app. à l'auteur) ; *Verlaine intime, crayon*, 1889, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899; *Verlaine à Broussais, crayon*, 1890 (app. au Dr Bouland) ; *Verlaine au lit écrivant, fusain*, 1894 (Musée de Nancy) ; *Verlaine au café Procope, dessin, aquarellé*, 1894, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899 ; *Portrait*, 1894 (app. au roi Milan) ; *Lithographie*. Estampage d'Alexandre Charpentier (pour la représentation aux Soirées Procope, de *Madame Aubin*, 25 octobre 1894) ; *Croquis divers*, 1894-1895 (app. à l'auteur) ; *Verlaine sur son lit de mort, suite de Croquis*, 1896 (app. à l'auteur) ; *Affiche pour la 7e Exposition des Cent*, sept. 1894. — E. Cohl : *Dessin-charge*, « Les Hommes d'aujourd'hui » no 244, Paris, Vanier. — M. Desboutin : *Eau-forte*, 1896. — Fantin-Latour : *Coin de table, peinture* (groupe d'artistes parmi lesquels Mérat, Carjat, Rimbaud, etc.), app. à M. E. Blémont. — A. de la Gandara : *Verlaine assis, dessin* exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1895 (app. à M. Montesquiou-Fezensac). — L. Lœwy : *Verlaine sur son lit de mort, portrait à l'encre*, 9 janvier 1896. — Pearon : *Caricature ancienne*, lithographie « représentant Verlaine en 1868, au moment de l'apparition des *Poèmes saturniens;* il traverse un cirque apocalyptique monté sur un Pégase squelette » (app. à M. Pochet). — W. Rothenstein : *Portrait de Verlaine dans son lit*, reproduction gravée, publiée dans *Pall Mall Budget*, 23 novembre 1893. — J. Valadon : *Portrait, peinture*, 1884 (app. à M. F.-A. Cazals). — Jan Veth : *Portrait de pr...*, dessin, 3 novembre 1892.

De nombreux bustes ont été faits de Paul Verlaine. Signalons ceux qu'exécuta M. de Niederhausern-Rodo (un buste en marbre exposé au salon de la Rose-Croix, 1893, et divers moulages) l'auteur du monument qui sera prochainement et grâce à l'initiative des amis des poètes, érigé dans le Jardin du Luxembourg.

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

(*Poèmes Saturniens.*)

LES INGÉNUS

Les hauts talons luttaient avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de ambe, trop souvent
Interceptés ! — et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
Inquiétait le col des belles sous les branches,
Et c'étaient des éclairs soudains de nuques blanches
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

(*Fêtes galantes.*)

MON DIEU M'A DIT...

I

Mon Dieu m'a dit : « Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ? »

II

J'ai répondu : « Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! »

III

— Il faut m'aimer ! je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser

M'aimer ! Oui, mon amour monte sans biaiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser !

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !
Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes.

IV

—Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?
Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer je n'ose,
Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, *moi*, *moi*, pouvoir *Vous* aimer. Etes-vous fous (1),

Père, *Fils*, *Esprit?* Moi, ce pêcheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche,
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout
Son espoir et dans tout son remords que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

V

— Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome,
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre âme délaissée,
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté !

(1) Saint Augustin.

VI

— Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant,
O justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre?

VII

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table.
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.



Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!



Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !

VIII

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence,
Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

IX

— Pauvre âme, c'est cela !

(*Sagesse.*)

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
1864

M. Francis Vielé-Griffin est né à Norfolk (Virginie), Etats-Unis, le 26 mai 1864. De souche gaélique, il vint en France dès sa jeunesse et s'y fixa, habitant tour à tour Paris et la Touraine. Le goût qu'il manifesta pour cette belle province où

> La lente Loire passe altière et d'île en île
> Noue et dénoue au loin son bleu ruban moiré

se retrouve d'ailleurs, riche d'émotion, dans la plupart de ses poèmes. En 1885, *Lutèce*, petit journal littéraire, imprima ses premiers vers qui parurent ensuite en une mince plaquette sous ce titre *Cueille d'Avril*. Quoique procédant de manière ancienne, ces quelques feuillets suffisaient à montrer chez leur auteur le souci d'un art personnel qui ne tarda point à se manifester avec *La Chevauchée d'Yeldis*. De 1890 à 1892, M. Francis Vielé-Griffin, secondé par MM. Paul Adam et Bernard Lazare, fit paraître les *Entretiens politiques et littéraires*, recueil de productions originales et de critique où il exposa en maints articles sa théorie d'une poétique nouvelle. Des poèmes suivirent; mieux que ses études qui, réunies formeraient un recueil précieux, ils justifièrent son mode d'expression préféré. M. Francis Vielé-Griffin ne s'est point seulement — comme tant d'autres — consacré à l'unique conception du vers libre; l'asservissant à ses besoins, il

a de son principe rénovateur fait jaillir une œuvre féconde. Remontant aux sources ingénues de la Beauté, modelant sa pensée selon son rythme, il s'est révélé l'interprète de la Vie intense, mêlant je ne sais quel sourire attendri à la mélancolie de paysages dont on pressent la décrépitude à l'heure des vents d'automne.

Il est encore le chanteur qui, conscient de la dignité de son art, sait, sans vulgarité, faire tressaillir l'âme populaire.

« Dans son interprétation — écrit un de ses critiques les mieux avisés, M. Robert de Souza, — il y a bien alliance entre le primitif et le raffiné, il n'y a pas encore unité de l'être qui s'abandonne aux choses, et avec toutes ses subtilités, ingénument, s'y laisse bercer. M. Francis Vielé-Griffin le comprit, et il fit en sorte que la voix populaire, la voix séculaire prolongée de refrains en refrains jusqu'à lui, fût sa voix même... » Collaborateur poétique à l'*Echo de Paris* (juin 1896-juillet 1897), M. Francis Vielé-Griffin a en outre collaboré aux *Ecrits pour l'Art* (1887), à *La Wallonie* (1890-1891-1892), à *Floréal*, à *La Revue Indépendante* (1889), au *Livre des Légendes* (1895), à *La Revue Blanche*, à l'*Ermitage* (où parurent *Swanhilde, Phocas le Jardinier, La Légende ailée de Wieland le Forgeron*, et de nombreuses pages sur le *Vers libre*), au *Mercure de France* (depuis 1895), à l'*Almanach des Poètes* (Soc. du Mercure de France, 1896-1897-1898), au *Livre des Légendes*, 1895, etc... — A. B.

Bibliographie :

Les œuvres. — *Cueille d'Avril*, poésies, Paris, Vanier 1886. — *Les Cygnes*, poésies, 1885-1886, Paris, Alcan-Lévy, 1887. — *Ancaeus*, poème dramatique 1885-1887; Paris, Vanier 1888. — *Joies*, poèmes 1888-1889, Paris. Tresse et Stock, 1889. — *Diptyque* (*Le Porcher. Eurythmie*), Paris (*hors commerce*), 1891. — *Les Cygnes*, nouveaux poèmes, 1890-1891, Paris, Vanier, 1892. — *Swanhilde*, poème dramatique, 1893, Paris, Extrait de *L'Ermitage* (hors commerce), 1894. — Πάλαι, poèmes, 1894, Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Laus Veneris*, poèmes de Swinburne (traduction), Paris, Soc. du Mercure de France, 1895. — *Poèmes et Poésies*, 1886-1893

(*Cueille d'Avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis*) augmentés de plusieurs poèmes. Paris. Soc. du Mercure de France, 1895. — *La Clarté de Vie*, poèmes (*Chansons. L'Ombre. Au gré de l'heure. In Mémoriam. En Arcadie*), Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — *Phocas le jardinier* précédé de *Swanhilde, Ancaeus. Les Fiançailles d'Euphrosine*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — *La Partenza*, poèmes, Paris Extrait de l'*Ermitage* (hors commerce), 1899. — *La Légende ailée de Wieland le Forgeron*, poème dramatique, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900.

En préparation. — *Pindare*. — *Pasiphaé*.

A consulter. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — A. Mockel : *Propos de Littérature*, Paris, Art Indépendant, 1894. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — V. Thompson : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of young France), Boston Richard G. Badger and C°, 1900. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie Contemporaine, 1884-1896*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897.

A. Beaunier : *Etude*, Revue bleue, 4 mars 1899. — H. Chantavoine : *Poètes et poésies*, journal des Débats, 21 novembre 1895. — H. Ghéon : *Etude*, Ermitage, septembre 1896. — A.-F. Herold, *Notes sur la Chevauchée d'Yeldis*, Mercure de France, juillet 1893. — Ch. Maurras : *La Vie Littéraire* et *Littérature*, Revue Encyclopédique, 15 décembre 1895 et 7 août 1897. — G. Pellissier : *Poésie*, Revue Encyclopédique, 1er février 1895. — Pierre et Paul (Paul Verlaine) : *Francis Vielé-Griffin* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris Vanier. — R. de Souza : *Etude*, Gil Blas, 6 juillet 1895. — E. Vigié-Lecocq : *L'Amour dans la Poésie contemporaine*, Mercure de France, janvier 1897.

Iconographie :

Luque : *Portrait-Charge* (Les Hommes d'aujourd'hui), Paris Vanier. — Theo van Rysselberghe : *Portrait, peinture à l'huile*, 1899 (app. à M. Francis Vielé-Griffin). — Salomon Salomon : *Portrait de Francis Vielé-Griffin à 19 ans, peinture à l'huile, 1883*, (app. à M. Francis Vielé Griffin). — F. Vallotton : *Masque*, dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Jean Veber : *Portrait au crayon*, reproduit dans *l'Ermitage*, avril 1898.

FRAGMENT

O vision d'un soir et la royale escorte
Des archanges joueurs de harpe et des cent vierges...
Mais le ciel des élus a refermé sa porte ;

C'est dans l'aube d'argent la mort lente des cierges...
Et la banalité des choses et des hommes,
Cloaque où pour jamais, pauvre cœur, tu t'immerges.

Brise ton crucifix, sème au vent les atomes.
De l'Idéal futile et suis la tourbe lente ;
Car nous ne savons pas même ce que nous sommes.

Elle est bien morte, va, ta belle foi vaillante;
Ta barque à tout jamais cargue sa double voile,
Dans la stagnation passive d'une attente,

Et sur toi lentement le firmament se voile,
C'est l'heure douloureuse où s'enténèbre l'âme,
Le regret sans espoir et la nuit sans étoile,

Et c'est l'obscurité qui pèse comme un blâme.

(*Poèmes et Poésies : Cueille d'Avril.*)

CES HEURES-LA

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brume noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes

Vers le lourd passé dont nous fûmes?
Ah ! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —
De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées,

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

(*Poèmes et Poésies : Joies.*)

L'OURS ET L'ABBESSE

«... et depuis, cet animal ne voulut point abandonner ce lieu, mais il demeura parmi ces sages vierges, non comme un ours furieux, mais plus doux qu'un agneau.»

VIE DE SAINTE GOULE.

Hors le rire du vent dans les hêtres
Et la chute des faînes
En la rouille des feuilles,
Hors, peut-être,
Le cor lointain qui pleure sa peine,
Le silence est tel sur le porche et le seuil
Qu'on entend par le portail, ouvert
Vers la forêt sainte et qui se recueille,
La prière basse des nonnes blanches
Pour la vigile du dimanche

Par le portail au lourd cintre farouche,
La forêt conviée
Respire ses encens vers l'autel radieux
Où toutes les fleurs de sa bouche
Baisent les pieds saignants du Crucifié ;
Le vent dit sa prière balbutiée...
La forêt pleure par le portail, vers Dieu,
Vers l'ostensoir aux pieds du Crucifié
Et vers ses plaies de feu qui saignent au travers
En sainte pitié sur l'univers;

Troublant cette paix d'adoration
Une chasse hurle à travers le vallon :
Et la meute est folle
Dans l'ombre aveugle,
Et le cor profond
Par les taillis meugle,
Si, que l'abbesse pâle et frêle,
Tournée vers le portail ouvert,
Regarde, et voit, contre le fond clair,
Un ours sur le seuil qui vient à elle
Et se couche soumis à ses pieds de femme;
Et les nonnes prient sans détourner l'âme.
Puis dans le même cadre de pierre,
La meute hurlante par la clairière
Sous le fouet des servants qui lui barrent le porche;
Et l'Empereur qui met pied à terre,
Se signe et dévotement s'approche.

L'abbesse, alors, se lève et dit :
« Charlemagne, l'asile est inviolé. »
Et l'Empereur s'agenouille et prie,

Et reprend la chasse à travers la vallée.

La saison vient où les jours vont décroître.
L'ours suivait l'abbesse au long du cloître
Où l'on va et vient en priant Dieu;
Et, couché au seuil de sa cellule, il dort,
Pour la suivre, au réveil, par les corridors,
A Matines, à Laudes, jusque dans le saint-lieu;
Et dans le verger où l'on file la laine
L'ours la suivait comme un page la reine.

Hors la Prière où l'on parle à Dieu,
L'on ne parlait pas dans ce calme lieu,
Et l'ours, ainsi, entendait l'abbesse
Qui parlait des yeux ou d'une caresse,
Et l'abbesse, dans le silence, savait
Lire en les yeux de l'ours ce qu'ils savaient rêver;
Ils se disaient ainsi ces choses qu'on ignore
Parce que la parole est trop sonore,
Que la vie est brutale et banale par elle
Et que le silence est la langue éternelle
Où les hautes choses et les choses saintes
Flottent de rêve en rêve, de pensée en pensée,
Où l'ample idée s'éveloppe sans la feinte
Des pauvres mots de nos lèvres osées :
Le silence ami où la Belle et la Bête
Parlaient le rêve du poète.

L'abbesse pâle et frêle lui disait, aussi,
En lui flattant le cou de sa main posée,
Le rêve revécu de son ancien souci :
« Bel ours, ma vie et la tienne sont mêmes
Et c'est pour cela que je t'aime et tu m'aimes :

Je vivais, aussi, dans le calme des bois,
Dans le vert donjon de mon père, ami ;
Nul bruit de guerre n'y mettait l'émoi
Et il n'est pas de nuit où je n'aie dormi
Calme auprès de ma mère à moi ;
Toi, tu vivais dans la forêt bleue,
Dis-moi, bel ours, tu vivais heureux ? »
— Et elle lisait dans ses yeux levés
Le calme rêve de la forêt.

« Il vint un seigneur qui, me voyant belle,
Offrit son amour et j'y fus rebelle ;
Et mon père qui ne voulut me céder à lui
Dut lever, un jour, le pont-levis,
Et l'assaut fut tel que j'en frémis encore !...
Bel ours ! te souvient-il du cor ?... »
— Et elle lisait dans ses yeux levés
La nocturne terreur de la forêt.

« Il vainquit mon père qui me dut céder,
Et je priai Dieu qu'il me vînt aider :
Je pris le voile noir et la robe blanche
Et, fuyant l'amour et son baiser vil,
Je m'en vins (comme toi), la veille d'un dimanche,
Au pied de l'autel où tu trouvas asile ;
Si bien qu'en la vigile du jour de Dieu
Le portail s'ouvre grand sur la clairière
Conviant à la prière hospitalière
Quiconque cherche asile et se tourne vers Dieu ;
Et c'est ainsi que nous sommes tout deux,
Les élus du silence et de la prière,
Bel ours, » dit-elle et vit que ses yeux dorés
Priaient la prière de la forêt.

« Je voudrais, maintenant que ma vie est morte,
Que le ciel de Dieu m'entr'ouvre sa porte ;
Mais je voudrais que tu passes le seuil,
Avec moi, comme au jour où tu vins des bois ;
Le ciel serait triste sans ton clair bon œil
Qui me suit, sans cesse, et me parle et me veille :
Je voudrais m'en aller à Dieu avec toi. »
— Elle inclina la tête et lui baisa l'oreille.

Elle était assise sous un arbre en fleurs
Qui semait sa robe de ses pâles pleurs,
Le soleil de Juin faisait couler l'or
Au long des marches du cloître, sonore
A peine d'un chant de bergeronnette ;
La tête sur l'épaule, elle rêvait, peut-être,
Car, en rouvrant les yeux vers le grand soleil,
Au lieu où le bel ours devait être,
Elle vit Jésus dans sa gloire vermeille
Qui lui dit, en un sourire indéfini
— Comme on sourirait d'un mot d'enfant :
« Petite abbesse si frêle et si pâle,
Que ta petite âme soit bénie
Pour la pitié de ton cœur virginal ;
Viens, mon père exauce ton vœu confiant :
C'était Moi, ton Dieu, ce pauvre animal. »

(*Poèmes et Poésies : Les Cygnes.*)

BELLE HEURE IL FAUT NOUS SÉPARER...

Belle heure, il faut nous séparer,
Toi de rêve et de roses parée,
Vers le vague et la nuit à jamais égarée...

Je t'attendis pourtant comme une amante,
J'ai fait mon âme pure à rêver ta venue,
J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue
Frissonnant du baiser de mon attente;

De loin, quand je levai les yeux, de loin,
C'était toi qui fanais dans les jeunes foins,
C'était toi qui cueillais la vendange nouvelle,
Et c'était ton pas, tout frisson d'ailes ;

Tu fus mon espoir, et te voici venue,
Rieuse et frêle en ta beauté nue,
Ceinte de joie et d'amour, et qui fuis...
Entre hier et demain il n'est pas d'aujourd'hui
Et je ne t'ai pas — sur mon âme ! — connue.

(*Poèmes et Poésies : Fleurs du Chemin*)

ÉTIRE-TOI, LA VIE...

Etire-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas

Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours!
Est-il un abîme que tu craignes?
O hâte-toi!.. il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Étend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

Alors,
Étreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie;
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rie et pleure
Quand le printemps verdoie
Au bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire;

Et chante dans la clarté de son sourire.....

(*La Clarté de Vie.*)

LA MOISSON

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule ;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel ;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires ;
Là-bas,
On marchait vers le Nord
Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait feu
— Comme étincellent des miroirs virants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort ;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal ;
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis...
Nous eûmes honte...

Assis contre les gerbes chaudes
J'ai chanté, bas et pour moi-même,
Ceux-là qui rôdent
De porche en seuil,
Qui ne labourent et qui ne sèment,
Glanant la Vie selon l'accueil ;

Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes,
Et qu'on meurt seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets ;
... Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses
Entre les blés, au mois des gerbes.

(*La Clarté de Vie.*)

L'AUTOMNE

Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'Automne rôde par ici,
Son bâton heurte aux contrevents ;
Ouvre la porte, car il est là.

Ouvre la porte et fais-lui honte,
Son manteau s'effiloche et traîne,
Ses pieds sont alourdis de boue ;

Jette-lui des pierres, quoi qu'il te conte,
Ne crains pas ses paroles de haine :
C'est toujours un rôle qu'il joue.

Car je le connais bien, c'est lui
Qui vint l'antan avec des phrases
Avec des sourires et des grappes,
Parlant du bon soleil qui luit,
Du vent d'été qui bruit et jase,
Du bon repos après l'étape ;

Il a soupé à notre table
— Je le reconnais bien, te dis-je —
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau :
Le lendemain l'eau était prise,
Les feuilles avaient plu sous la gelée.
— Ferme la porte et les volets.

Qu'il passe son chemin, au moins,
Qu'il couche ailleurs que dans mon foin,
Qu'il aille mendier plus loin.

Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse ;
A d'autres ! moi, je le reconnais,
Qu'il s'attife d'or ou qu'il gueuse.
— Rentre la cloche : s'il sonnait !

Prépare une flambée ; j'attends
Le vieil hiver au regard franc.

(*La Clarté de Vie.*)

THRÈNE POUR STÉPHANE MALLARMÉ

Si l'on te disait : Maître!
Le jour se lève;
Voici une aube encore, la même pâle;
Maître, j'ai ouvert la fenêtre,
L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,
Un jour va naître!
— Je croirais t'entendre dire : Je rêve.

Si l'on te disait : Maître, nous sommes là,
Vivants et forts,
Comme ce soir d'hier, devant ta porte;
Nous sommes venus en riant, nous sommes là,
Guettant le sourire et l'étreinte forte,
On nous répondait : Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,
Des fleurs comme au feuillet d'un livre,
Des fleurs, pourquoi?
Voici un peu de nous, la chanson basse
Qui tourne et tombe,
— Comme ces feuilles-ci tombent et tournoient —
Voici la honte et la colère de vivre
Et de parler des mots — contre ta tombe.

Octobre 1898.

APPENDICE

I

Quelques définitions du « Symbolisme » et du « Vers Libre »

Le présent ouvrage devait être au début précédé d'une étude sur le mouvement littéraire dit *Symboliste*, auquel participèrent la plupart des poètes qui le composent. Mais un tel travail pour être complet nous eût obligés à dépasser le nombre de feuillets que nous nous sommes assigné. Toutefois, pour offrir au lecteur quelques éclaircissements nécessaires, nous emprunterons à des écrivains intéressés diverses définitions de l'art qu'ils représentent.

SUR LE SYMBOLISME

« La contemplation des objets, l'image s'envolant de rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois-quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu, le suggérer voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole ; évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements... » STÉPHANE MALLARMÉ : *Enquête sur l'Evolution Littéraire*, 1891.

« Ennemie de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même, mais tout en servant à exprimer l'idée demeurerait sujet. L'idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des analogies extérieures : car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. Quant aux phénomènes, ils ne sont que les apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec les Idées primordiales...

« ... Le rythme : l'ancienne métrique avivée, un désordre, savamment ordonné, la rime illucescente et martelée comme un bouclier d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités abscondes ; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles ; l'emploi de certains nombres impairs...» JEAN MORÉAS : *Manifeste, Figaro,* 18 septembre 1886.

« Le Symbole dégage des signes mystiques de la nature, c'est une âme cachée qui ressemble fort à la nôtre, c'est pourquoi le symbole est possible.

« Il s'agit de forcer la nature à livrer son secret, les apparences des choses à révéler ce qui se dissimule sous la diversité de leurs aspects et la vie universelle à venir se confondre avec l'existence de celui qui l'interroge. » E. VIGIÉ-LECOCQ : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*.

SUR LE VERS LIBRE

« *Le vers est libre;* — ce qui ne veut nullement dire que le vieil alexandrin... soit aboli ou instauré ; mais — plus largement — que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique ; que désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le poète obéira au rythme personnel, auquel il doit être, sans que M. de Banville ou tout autre « législateur du Parnasse » aient à intervenir... » FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : *Joies*, préface, 1889.

« Considérez que le long repos fixe, par quoi le décasyllabe et l'alexandrin sont suspendus, les distingue rythmiquement de tous les autres vers français. Or, allonger (jusqu'où? La nécessité musicale en décidera en chaque occurrence) l'octosyllabe conformément à sa césure muable... Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve ! » JEAN MORÉAS : *Le Pèlerin passionné, l'Auteur au lecteur*, 1891.

« La liberté la plus grande : qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau? L'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins... » HENRI DE RÉGNIER : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Echo de Paris, 25 mars 1891.

« Le vers est partout dans la langue où il y a rythme, partout excepté dans les affiches et à la quatrième page des journaux. Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables de tous rythmes. *Mais en vérité il n'y a pas de prose :* il y a l'alphabet, et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. — Le vers officiel ne doit servir que dans les moments de crise de l'âme... Et les poètes actuels, au lieu d'en faire leur principe et leur point de départ, tout à coup l'ont fait surgir comme le couronnement du poème ou de la période. » STÉPHANE MALLARMÉ : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Echo de Paris, 14 mars 1891.

« ... Qu'est-ce qu'un vers? — C'est un arrêt simultané de la pensée. — Qu'est-ce qu'une strophe? C'est le développement par une phrase en vers d'un point complet de l'idée. — Qu'est-ce qu'un poème? C'est la mise en situation par ses facettes prismatiques, qui sont les strophes, de l'idée tout entière qu'on a voulu invoquer.

... Le vers libre, au lieu d'être, comme l'ancien vers, des lignes de prose coupées par des rimes régulières, doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles et de consonnes

parentes. La strophe est engendrée par son premier vers, le plus important en son évolution verbale. L'évolution de l'idée génératrice de la strophe crée le poème particulier ou chapitre en vers d'un poème en vers. » GUSTAVE KAHN : *Enquête sur l'Evolution littéraire, Lettre de M. G. Kahn*, Echo de Paris, 1er juillet 1891.

II

« Les Déliquescences d'Adoré Floupette »

On a beaucoup écrit sur les poètes ; ce furent de longs commentaires de journaux, des articles de grandes revues, enfin des ouvrages entiers allant jusqu'à emprunter la flétrissure de la pathologie afin d'en marquer l'œuvre originale de tout à l'heure. Nous feindrons d'ignorer ce fatras qu'il serait malséant d'analyser ici. Néanmoins, nous n'omettrons pas de signaler un petit livre, sorte de pastiche dû aux plumes d'un poète parnassien, M. Gabriel Vicaire, et d'un polygraphe, M. Henri Beauclair, qui laissera dans les lettres un nom attaché à d'aimables supercheries littéraires.

Sous l'apparence d'une violente satire du procédé cher à l'époque, il parut, en 1885, sous ce titre « *Les Déliquescences* ». Les courts poèmes de ses trente feuillets tirés d'abord à quelques rares exemplaires pour des bibliophiles, puis en raison de leur succès de singularité à un nombre plus considérable, sont de nos jours devenus introuvables. Le lecteur nous saura donc gré de lui extraire quelques pièces de cette œuvre légère, laquelle, perdant avec les années un peu de son ton d'acrimonie, apparaîtra sans doute quelque jour comme une œuvre *originale* de notre temps.

LES ÉNERVÉS DE JUMIÈGES

L'Horizon s'emplit
De lueurs flambantes
Aux lignes tombantes
Comme un Ciel de Lit.

L'Horizon s'envole
Rose, orange et vert,
Comme un cœur ouvert
Qu'un relent désole.

Autour du bateau
Un remous clapote;
La brise tapote
Son petit manteau,

Et, lente, très lente
En sa pâmoison
La frêle prison,
Va sur l'eau dolente.

O Doux énervés,
Que je vous envie
Le soupçon de vie
Que vous conservez

Pas de clameur vaine,
Pas un mouvement!
Un susurrement
Qui bruit à peine!

Vous avez le flou
Des choses fanées
Ames très vannées
Allant Dieu sait où!

Comme sur la grève,
Le vent des remords,
Passe en vos yeux morts,
Une fleur de rêve!

Et, toujours hanté
D'un ancien Corrège,
Je dis : Quand aurai-je
Votre Exquisité ?

PLATONISME

La chair de la Femme, argile Extatique,
Nos doigts polluants la vont-ils toucher ?
Non, non, le Désir n'ose effaroucher
La Vierge Dormante au fond du tryptique.

La chair de la Femme est comme un Cantique
Qui s'enroule autour d'un divin clocher,
C'est comme un bouton de fleur de pêcher
Eclos au Jardin de la nuit Mystique.

Combien je vous plains, mâles épaissis,
Rongés d'Hebétude et bleus de soucis,
Dont l'âme se vautre en de viles proses !

O sommeil de la Belle au bois Dormant,
Je veux t'adorer dans la Paix des roses,
Mon angelot d'or, angéliquement.

SUAVITAS

L'Adorable Espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or.
Pour le Rossignol qui sommeille encor,
La candeur du Lys est un crépuscule.

Feuilles d'ambre gris et jaune ! chemins
Qu'enlace une valse à peine entendue,
Horizons teintés de cire fondue,
N'odorez-vous pas la tiédeur des mains ?

O Pleurs de la Nuit ! Etoiles moroses !
Votre aile mystique effleure nos fronts,
La vie agonise et nous expirons
Dans la mort suave et pâle des Roses !

IDYLLE SYMBOLIQUE

L'Enfant abdique son extase.
Et, docile déjà par chemins
Elle dit le mot : Anastase !
Né pour d'Éternels parchemins.

Avant qu'un Sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie
Caché par le trop grand Glaïeul !

STÉPHANE MALLARMÉ.

Amoureuses Hypnotisées
Par l'Indolence des Espoirs,
Ephèbes doux, aux reflets noirs,
Avec des impudeurs rosées,

Par le murmure d'un Ave,
Disparus ! O miracle Etrange !
Le démon suppléé par l'Ange,
Le vil Hyperbole sauvé !

Ils parlent, avec des nuances,
Comme, au cœur vert des boulingrins,
Les Bengalis et les serins,
Et ceux qui portent des créances.

Mais ils disent le mot : Chouchou,
— Né pour du papier de Hollande, —
Et les voilà seuls, dans la lande,
Sous le trop petit caoutchouc !

III

Index général des ouvrages, études littéraires, etc..., intéressant l'histoire poétique de ces XX dernières années.

LES LIVRES

Anonyme : Curiosités littéraires, *Les Premières armes du Symbolisme* (ouvrage contenant divers manifestes de Jean

Moréas), Paris, Vanier, 1889. — Anonyme : *Les Petites Revues*, essai de bibliographie, préface par R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1900. — Anonyme : *La Vérité sur l'Ecole Décadente, par un Bourgeois lettré*, Paris, Vanier, s. d. — A. Baju : *L'Ecole Décadente*, Paris, Vanier, 1887. — A. Baju : *L'Anarchie littéraire*, Paris, Vanier, s. d. — H. Bérenger : *L'Aristocratie intellectuelle*, Paris, Colin, 1895. — W. G. G. Bijvanck : *Un hollandais à Paris en 1891*, Paris, Perrin, 1892. — Victor Charbonnel : *Les Mystiques dans la littérature présente*, 1re série, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — J. Coucke : *Notes sur l'Evolution littéraire et sa corrélation avec les phénomènes économiques*, Bruxelles, Lamertin, 1896. — R. Ghil : *Traité du Verbe*, avec Avant-dire de Stéphane Mallarmé, nouv. éd. augmentée et avérée, Paris, Alcan-Lévy, 1887. — R. de Gourmont : *L'Idéalisme*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1893. — R. de Gourmont : *Le Livre des Masques*, portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui ; les masques au nombre de XXX, dessinés par F. Vallotton, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — R. de Gourmont : *Le IIe Livre des Masques*, XXIII portraits dessinés par F. Vallotton, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — R. de Gourmont : *L'Esthétique de la Langue française*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — J. Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — G. Kahn : Préface aux *Premiers Poèmes*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — C. Mendès : *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, Brancart, 1884. — A. Mockel : *Propos de Littérature*, Paris, Art Indépendant, 1894. — Ch. Morice : *La Littérature de tout à l'heure*, Paris, Perrin, 1889. — Charles Morice : *Demain, Questions d'Esthétique*, Paris, Perrin, 1888. — Lucien Muhlfeld : *Le Monde où l'on imprime*, Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains, Paris, Perrin, 1897. — G. Pellissier : *Etudes de littérature contemporaine*, Paris, Perrin, 1898. — J. Plowert :

Petit Glossaire pour servir à l'Intelligence des auteurs décadents et symbolistes, Paris, Vanier bibliophile, octobre 1888. — Ad. Retté : *Aspects*, Bibl. artistique et littéraire, 1897. — R. de Souza : Questions de métrique : *Le Rythme poétique*, Paris, Perrin, 1892. — R. de Souza : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1899. — A. Symons : *The Symbolist Movement in Literature*, London, W. Heinemann, 1899. — J. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — V. Thompson : *French Portraits*, Boston, Richard G. Badger et Co, 1900. — G. Vanor : *L'Art symboliste*, Paris, Vanier, 1889. — P. Verlaine : *Les Poètes maudits*, Paris, Vanier, 1884 et 1888. — Gabriel Vicaire et Henri Beauclair : *Les Déliquescences, d'Adoré Floupette, poète Décadent*, Byzance, chez Lion Vanné, 1885. — E. Vigié-Lecocq : *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897.

LES PÉRIODIQUES

Agathon : *Revue des Idées : Les Sentiments de la « Jeunesse ». Parnassime, Naturalisme, Symbolisme. Catulle-Mendès, Emile Zola, Stéphane Mallarmé*, Revue Encyclopédique, 14 mars 1896. — G. Bonnamour : *La Jeunesse littéraire*, Revue Indépendante, février 1891. — F. Brunetière : *Symbolistes et décadents*, Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1888. — F. Brunetière : *Le Symbolisme contemporain*, Revue des Deux-Mondes, 1er avril 1891. — J. Delafosse : *Les Evolutions du Style*, Nouvelle Revue, 1er mai 1896. — A. Delaroche : *Les Annales du Symbolisme*, La Plume, 1er janvier 1891. — L. Deschamps : *La Jeune littérature*, ill., Revue Encyclopédique, 1er janvier 1893. — L. Dumur : *A propos de l'accent tonique*, Mercure de France, juin 1890. — A France : *Les Jeunes poètes, notice et extraits*, Temps, 12 et 23 septembre, 6, 7 et 8 octobre 1891. — J. de Gaultier : *Essai de physiologie poétique*, Revue Blanche, mai, juin et juillet 1894. — R. de Gourmont : *Stéphane Mallarmé et l'idée de*

décadence, Revue Blanche, novembre 1898.—G. Kahn: *L'Académie et le Vers libre*, Revue Blanche, 1er décembre 1898. — G. Kahn : *L'Esthétique des vers polychrômes*, La Vogue, 18 avril 1886. — L. D. (Louis Dumur) : *Le Symbolisme jugé par une Russe*, Mercure de France, février 1893. — C. Mauclair : *Souvenirs sur le mouvement Symboliste en France*, 1884-1897, Nouvelle Revue, 15 octobre et 1er novembre 1897. — C. Mauclair : *Une causerie avant des Poèmes*, Ermitage, janvier 1896. — Ch. Maurras : *Etude sur les Symbolistes*, L'Observateur français, avril 1891. — Ch. Maurras : *Le Repentir de Pithéas*, Ermitage, janvier 1892. — Ch. Maurras : *Défense du Système des Poètes romans*, La Plume, 1er juillet 1895. — Stuart Merrill : *La Poésie Symboliste*, Ermitage, juin 1893.—J. Méry : *Les Préludes, simples documents* (sur les revues). Programme du Théâtre d'Art (représentation au bénéfice de Paul Verlaine et Paul Gauguin), 1891. — M. Morhardt : *Les Symboliques*, Nouvelle Revue, 15 février 1892.— Vittorio Pica : *L'Art aristocratique*, conférence, Don Marzio, 4 avril 1892. — J. Psichari : *Le vers français aujourd'hui et les poètes décadents*, Revue Bleue, 6 juin 1891. — E. Raynaud : *Les Poètes Romans*, Mercure de France, septembre 1891. — E. Raynaud : *L'Ecole Romane française*, Paris, Mercure de France, mai 1895. — H. de Régnier : *Victor Hugo et les Symbolistes*, Entretiens politiques et littéraires, septembre 1891. — Ad. Retté : *Paradoxe sur la Poésie*, Mercure de France, janvier 1893. — Ad. Retté : *Le Vers libre*, Mercure de France, juillet 1893. — Ad. Retté : *Du Vers Libre*, La Plume, 15 juin 1895. — Ad. Retté : *Sur le rythme des Vers*, Mercure de France, mars 1899. — Saint-Antoine : *Qu'est-ce que le Symbolisme*, Ermitage, juin 1894. — R. de Souza : *Le rôle de l' E muet dans la poésie française*, Mercure de France, janvier 1895. — J. Thorel : *Les Romantiques allemands et les Symbolistes français*, Entretiens politiques et littéraires, septembre 1891. — P. Valin : *Le Rythme poétique et l'allitération*, La Plume, 1er août

1891. — A. Vallette : *Les Symbolistes*, Le Scapin, 16 octobre 1886. — A. Vallette : *Les Jeunes Revues*, Écho de Paris littéraire et illustré, hebd., du 16 octobre 1892 au 6 août 1893, et Echo de Paris, 13, 20 et 27 août, 3, 10 et 24 septembre, 17 octobre et 12 novembre 1893. — Paul Verlaine : *Sur le Parnasse contemporain*, Revue Indépendante, novembre 1884. — E. Verhaeren : *La Renaissance actuelle des Lettres en Belgique*, Revue des Revues, 15 juin 1896. — F. Vielé-Griffin : *A propos du vers libre*, Entretiens politiques et littéraires, 1er mars 1890. — F. Vielé-Griffin : *Elucidations*, Entretiens politiques et littéraires, mai 1891. — F. Vielé-Griffin : *Réflexion sur l'art des vers*, Entretiens politiques et littéraires, mai 1892. — F. Vielé-Griffin : *Entretien sur le mouvement poétique*, Entretiens politiques et littéraires, 10 mars, 25 juin, 10 juillet 1893. — F. Vielé-Griffin : *La poétique nouvelle*, Mercure de France, octobre 1895. — F. Vielé-Griffin : *Le mouvement poétique*, Mercure de France, avril 1898. — F. Vielé-Griffin : *La désespérance du Parnasse*, Mercure de France, mars 1899. — F. Vielé-Griffin : *Causerie sur le Vers libre et la Tradition*, Ermitage, août 1899. — E. Vigié-Lecocq : *L'Amour dans la poésie contemporaine*, Mercure de France, janvier 1897.

A. B. ET P. L.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 71. CHARLES GUÉRIN.

Bibl. : A CONSULTER. — H. Bordeaux : *Les Écrivains et les Mœurs. Notes, Essais et Figurines (1897-1900)*, Paris, Plon, 1900.

Page 89. FRANCIS JAMMES.

Bibl. : A CONSULTER. — H. Bordeaux : *Les Écrivains et les Mœurs. Notes, Essais et Figurines (1897-1900)*, Paris, Plon, 1900.

Page 112. JULES LAFORGUE.

Bibl. : LES ŒUVRES. — L'édition de *Des fleurs de bonne volonté* publiée en 1890 portait ce titre : *Derniers vers de Jules Laforgue* (*Des fleurs de bonne volonté; Le Concile féerique; derniers vers*). Elle fut tirée à 57 exemplaires grand in-8°.

Page 143. MAURICE MAETERLINCK.

Bibl. : A CONSULTER. — A. Mockel : *Une âme de Poète : Maurice Maeterlinck*, Revue Wallonne, juin 1894.

Page 165. STÉPHANE MALLARMÉ.

Bibl. : LES ŒUVRES. — A ajouter aux éditions mentionnées : I° *Poèmes d'Edgar Poe*, traduction, Bruxelles, Deman, 1888 (seule édition authentique, celle de Vanier, publiée la même année, ayant été désavouée par l'auteur). II° *Villiers de l'Isle Adam*, conférence, Paris, Art Indépendant, 1890 (50 exemplaires).

Page 410. **Index général, etc...**

LES LIVRES. — A. Mockel : *Propos de Littérature*. Paris, Art Indépendant, 1894 (déjà mentionné au cours du présent ouvrage).

Page 412. **Index général, etc...**

LES PÉRIODIQUES. — A. Mockel : *La littérature des Images*, La Wallonie, 1887. — A. Mockel : *Lettres françaises en Belgique*, Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897.

TABLE

A.-FERDINAND HEROLD

FRANCIS JAMMES

GUSTAVE KAHN

JULES LAFORGUE

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

PIERRE LOUYS

MAURICE MAETERLINCK

MAURICE MAGRE

STÉPHANE MALLARMÉ

CAMILLE MAUCLAIR

STUART MERRILL

ÉPHRAIM MIKHAEL

ROBERT DE MONTESQUIOU

JEAN MORÉAS

PIERRE QUILLARD

HENRI DE RÉGNIER

ADOLPHE RETTÉ

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

GEORGES RODENBACH

ALBERT SAMAIN

EMMANUEL SIGNORET

LAURENT TAILHADE

PAUL VALÉRY

ÉMILE VERHAEREN

PAUL VERLAINE

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

APPENDICE

Poitiers — Imp. Blais et Roy, rue Victor-Hugo, 7.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 02 07 009 6